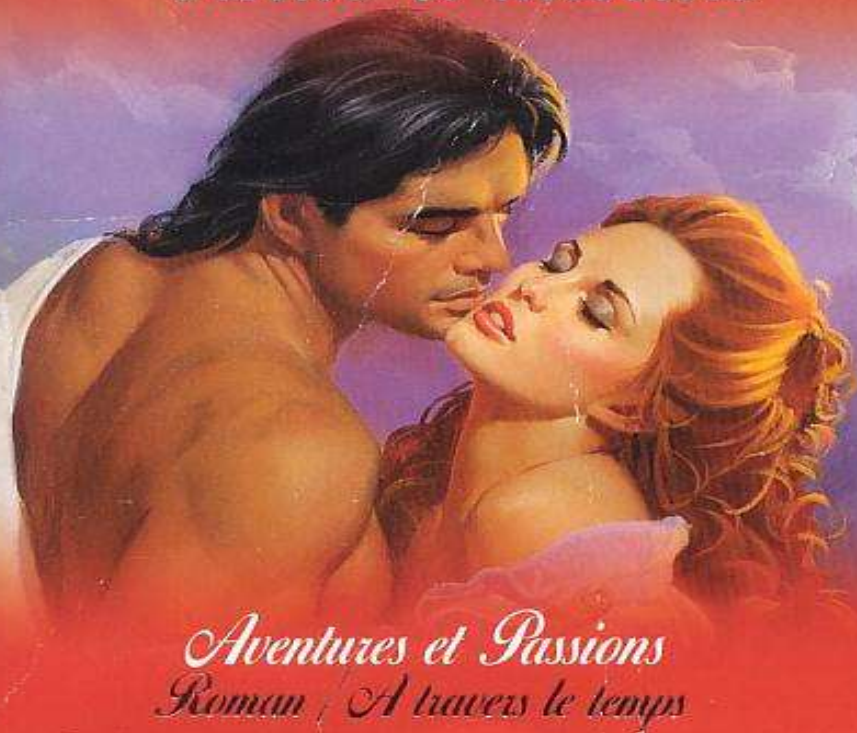


J'AI  
LU

Lori

# Copeland

*La rebelle  
venue d'ailleurs*



*Aventures et Passions*

*Roman / A travers le temps*

**LA REBELLE VENUE D'AILLEURS**

**LORI COPELAND**

*Titre original :*

FOREVER ASHLEY Published by Dell Publishing Co, Inc., New York

Copyright © 1992 by Lori Copeland

*Pour la traduction française :* © Éditions J'ai lu, 1997

## **Résumé :**

*N'ayant plus un sou en poche, Ashley accepte un emploi de gukie dans un musée ce Boston. L'étudiante en histoire se retrouve alors affublée d'un costume eu xvnr siècle, avec pour mission de raconter la guerre d'Indépendance aux visiteurs. Naturellement, elle a bien d'autres soucis en tête ! En particulier sa rupture avec Jod, un séduisant chirurgien, malheureusement trop occupé par son métier...*

*C'est en pensant à lui qu'elle trébuche, fait une chute vertigineuse dans l'escalier, s'évanouit... et reprend conscience le 15 avril 1"~5, au beau milieu d'une assemblée secrète de Patriotes î Se retrouver en présence des principaux acteurs ce la Révolution américaine est bien h dernière chose à laquelle Ashley s'attendait... Le pire est qu'ils la prennent pour une espionne à la solde ces Anglais ! Et voilà Ashley connue au Dr Aaron Kennemann qui doit l'empêcher de nuire. Encore un médecin !*

*Aaron, lui, trouve sa prisonnière bien tentante...*

# PROLOGUE

Un mélodieux carillon retentit à travers le Grand Hall. Daniel se redressa vivement, jetant un dernier coup d'œil au vieux classeur qu'il portait.

Essayant de dompter la nervosité qui le gagnait, il referma le Livre des Dossiers où il notait chaque détail de ses attributions terrestres. « Eh bien Daniel, mon vieux, à toi de faire de ton mieux », s'encouragea-t-il.

Au bout du hall, les immenses doubles portes s'ouvrirent et un homme âgé apparut, enveloppé dans une longue robe immaculée.

- Daniel ?
- Oui, monsieur.
- Gerrbria va vous recevoir.
- Merci.

Respirant profondément, Daniel franchit le seuil derrière le vieil homme. C'était chaque fois pareil : il se sentait toujours fébrile quand il rendait visite à Gerrbria, le Très Haut Pasteur des Femmes.

En pénétrant dans le Grand Hall, Daniel fut comme d'habitude frappé par sa magnificence. La salle était éclairée par un million de chandelles qui diffusaient une clarté éthérée.

Les escarpins de Daniel glissèrent sur le sol de perles nacrées. Il était impatient d'accomplir sa tâche déplaisante de la façon la plus rapide et la plus efficace.

Les voix angéliques flottant dans l'air l'incitèrent à observer une brève pause. Ce matin-là, les voix semblaient très lointaines et très proches à la fois. Leurs inflexions harmonieuses apaisaient son âme. Cette musique le ravissait toujours quand il entra dans le Grand Hall.

Et aujourd'hui plus que jamais.

— Approche, approche. (Daniel accéléra le pas en entendant la voix de Gerrbria.) J'ai cru comprendre que tu désirais me parler ?

Gerrbria avait trouvé extrêmement étrange cette demande d'entrevue. Les problèmes de cette nature étaient généralement traités par des instances moins élevées mais le message de Daniel avait paru très urgent.

— Oui, mon... monsieur, bredouilla Daniel, gêné d'avoir été surpris en train de rêvasser.

Gerrbria lui fit signe d'approcher de son bureau.

- Quelque chose te trouble, Daniel ?
- Oui, monsieur.
- Je t'écoute.
- Eh bien, monsieur... *Elle* a recommencé ! s'exclama-t-il, incapable de se retenir plus longtemps.

Gerrbria fronça les sourcils, sachant de qui il voulait parler.

- Ah non, alors !
- Oui, monsieur, j'en ai bien peur.

Gerrbria bondit sur ses pieds. Ses bonnes grosses joues s'empourprèrent.

- Saperlipopette !

Le poing de Gerrbria s'abattit sur le bureau. Le choc ébranla le Grand Hall, réduisant un instant la musique au silence.

Daniel garda lui aussi le silence. Il était très rare que le Haut Pasteur des Femmes use d'un langage aussi familier mais Ashley Wheeler était une femme rare.

- Eh bien ? Qu'a-t-elle encore osé faire ? demanda Gerrbria.
- Elle a abandonné la bague sur son bureau... mais, cette fois-ci, avec un mot, concéda Daniel.
- Saperlipopette !

Le poing de Gerrbria heurta à nouveau la table. Sa Très Haute Altesse était visiblement à bout. Il se rendit auprès de la machine à nectar et se versa une coupe pleine à ras bord. Renversant la tête en arrière, il avala une longue gorgée, laissant le liquide délicieux couler dans sa gorge.

Quand il rabaissa enfin sa coupe, Daniel constata avec soulagement qu'il avait retrouvé son calme.

— Pardonne-moi, Daniel, mais cette femme me donne la migraine.

— Je comprends, monsieur.

Et c'était vrai : Daniel comprenait parfaitement. Ashley Wheeler aurait donné la migraine à n'importe quel ange.

— Eh bien, nous ne pouvons tolérer qu'elle continue ainsi, annonça Gerrbria.

Il but une nouvelle rasade avant de retrouver soudain ses manières.

— Oh, Daniel, je suis navré. Voudrais-tu une coupe de nectar ? Il est divin ce matin.

— Merci, monsieur.

Daniel se détendit quelque peu. Être invité à partager une coupe de nectar avec Gerrbria était un honneur exceptionnel. Ah, il allait pouvoir se vanter auprès des autres !



— Limpide ?

— Euh... je le préférerais avec un peu d'écume, si cela ne vous dérange pas.

— Certainement, certainement.

Quand il lui tendit sa coupe, Daniel goûta le jus délicieux. Il sourit.

— Excellent, monsieur. Vraiment excellent.

Gerrbria opina.

— Bon, occupons-nous maintenant du cas d'Ashley Wheeler. Aurais-tu une quelconque recommandation à me faire, Daniel ?

— J'ai essayé de réfléchir à un recours possible, monsieur, mais je crains de devoir avouer mon impuissance. Enfin, nous lui avons quand même offert maintes opportunités de trouver le véritable amour...

Daniel reposa sa coupe sur un coin du bureau pour ouvrir son gros classeur et parcourir d'un rapide coup d'œil les longues colonnes sur chaque page.

— Il était prévu qu'elle soit mariée à vingt et un ans, poursuivit-il. C'est écrit là, noir sur blanc. Vous voyez ? Vingt et un. Et voilà qu'elle approche de la trentaine et qu'elle trouve toujours quelque chose à reprocher à chaque homme que nous lui envoyons.

— Oui, je sais.

Gerrbria se rassit derrière le bureau en massant ses épais sourcils. Son travail de surveillant en chef des femmes n'était pas facile... pas facile du tout.

— Voyons voir... Nous lui avons pourtant fourni d'excellents prétendants, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur... Les meilleurs à notre disposition.

— Hum... oui. Il y a eu Jon et Eddie...

— Oui, monsieur. Et Clark, le candidat au Sénat...

Gerrbria fronça les sourcils.

— Mais oui, je me souviens. Qu'a-t-elle bien pu reprocher à Clark ?

— Il voulait s'installer en Californie, monsieur.

— Oh...

Gerrbria savait qu'il n'était pas censé nourrir quelque préjugé que ce soit à l'encontre de tel ou tel endroit terrestre... mais la Californie ! Eh bien, la fille n'avait pas tout à fait tort.

Gerrbria ne se souvenait que trop bien de sa propre mort survenue à Los Angeles dans le milieu des années 1950. C'était durant un tremblement de terre. Il était resté coincé au sommet d'un building de trente étages... à hurler comme un caporal en manœuvres !

Ce qui ne lui avait servi à rien du tout. Sans parler de la gêne qu'il avait éprouvée d'avoir ainsi perdu toute dignité. Il avait dû endurer des mois et des mois de moqueries à son arrivée ici.

— ... Et maintenant, voilà qu'elle abandonne Joël, son quatrième prétendant, disait Daniel qui s'interrompit pour soupirer lourdement. Nous ne pouvons lui permettre de continuer ainsi. Nous avons déjà consacré plus de trois cents heures à son cas.

Ashley constituait une exception parmi les dossiers de Daniel : elle était la seule à ne pas obéir à ses prévisions. Et elle était en train de faire chuter lamentablement ses statistiques.

— C'est tout un avenir que nous devons fixer ici, rappela-t-il.

Ce fut au tour de Gerrbria de pousser un long soupir.

— Eh bien, il est sans doute temps de prendre des mesures extraordinaires.

Daniel hochait gravement la tête.

— Je pensais que vous auriez peut-être une idée.

— Traitement de choc, trancha Gerrbria d'une voix de stentor.

Daniel se redressa.

— Traitement de choc, monsieur ?

— Traitement de choc. Il est temps de donner une bonne leçon à Ashley Wheeler.

— Oui, monsieur !

Daniel ne pouvait qu'approuver. Il était impensable de continuer d'envoyer à Ashley des hommes excellents dont chacun aurait pu faire un mari idéal. Non, alors ! Après tout, elle n'était pas la seule célibataire qui recherchait un époux ! Daniel avait au moins vingt autres dossiers en attente. Vingt autres femmes qui n'étaient pas aussi tatillonnes.

Se renfonçant dans son fauteuil, Daniel se régala d'une nouvelle gorgée de nectar. Il devait s'en remettre à la sagesse de Gerrbria concernant les femmes... Chacun savait que Gerrbria était doué dans ce domaine.

— Eh bien, fit celui-ci avec une expression solennelle, il n'est pas dans notre politique d'administrer des punitions mais plutôt de guider nos sujets. Néanmoins nous sommes à présent forcés de faire comprendre à Ashley qu'après non pas une mais quatre opportunités de se marier, il est temps pour elle de se fixer.

Daniel hocha la tête.

— Je vous approuve, monsieur.

— Bien, fit Gerrbria, pensif, il suffit de trouver un bon moyen...

— Une petite réprimande, monsieur ?

Daniel savait que c'était la façon dont Gerrbria s'y prenait généralement.

— Je ne crois pas. Apparemment, il va falloir des mesures plus drastiques pour gagner l'attention d'Ashley.

Le silence tomba entre les deux hommes tandis qu'ils cherchaient une idée.

— Elle travaille comme secrétaire d'un cabinet d'avocats et fait aussi des heures supplémentaires comme guide dans un musée consacré au xviii<sup>e</sup> siècle, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Elle n'a pas de problème particulier ?

— Aucun.

— Hummm.

Ils réfléchirent encore.

— Et elle a rompu avec le chirurgien ?

— Il y a à peine quelques minutes. Elle a juste laissé la bague avec un mot sur son bureau.

— Qu'est-ce qui ne lui plaisait pas chez lui ?

— Rien du tout. Il lui plaisait beaucoup. En fait, elle aurait pu l'aimer si seulement elle s'y était autorisée.

— Hum.

Ils réfléchirent encore un peu.

— Eh bien, à l'évidence, il va nous falloir un homme peu ordinaire pour lui faire comprendre que le véritable amour ne survient pas tous les jours.

— Oui, monsieur. Très peu ordinaire.

Ils replongèrent dans leur réflexion.

— Guide dans un musée : elle aime donc l'histoire, hein ?

— Non, monsieur, elle la déteste. Elle n'a accepté ce travail que pour arrondir ses fins de mois.

— Hein !

Daniel hocha la tête.

— Elle travaille dans un musée sur le XVIII<sup>e</sup> siècle et elle déteste l'histoire ?

— Vous n'avez jamais rencontré Ashley, monsieur, n'est-ce pas ?

— Non.

Daniel poussa un soupir à fendre l'âme.

— Non, elle n'aime pas les époques du passé. Elle soutient qu'elle n'aurait jamais pu survivre dans des conditions aussi précaires. Vous comprenez... elle n'imagine pas la vie sans savon moussant ni flacon de parfum.

— Hum, hum...

Étant le Très Haut Pasteur des Femmes depuis des années maintenant, Gerrbria n'ignorait rien de ces produits odorants que ses ouailles affectionnaient tant.

— Dommage que nous ne puissions la renvoyer au xv<sup>nf</sup> siècle, fit Daniel. Pour lui montrer un peu comment...

— Oh, oh ! s'exclama Gerrbria, interrompant ses réflexions saugrenues.

Une étincelle malicieuse brillait dans ses yeux.

Daniel sursauta.

— Oui, monsieur ?

— Je sais exactement ce qu'il lui faut et le bonhomme qui la ramènera à la raison !

Gerrbria se pencha vers Daniel pour lui chuchoter quelques mots à l'oreille.

Le visage de Daniel s'illumina. Son sourire s'élargissait à mesure qu'il découvrait le plan fort peu orthodoxe mais absolument brillant concocté par Gerrbria.

— Oui... parfait ! Parfait ! Après cela, elle y regardera à deux fois avant de quitter un homme ! Oh, monsieur, je suis impatient de voir votre plan se réaliser. Mais nous aurons besoin d'un orage... un gros orage. Peut-être dès cet après-midi même ?

— Tu l'auras, crois-moi.

Gerrbria se renfonça dans son siège, satisfait. Pendant un instant, il avait cru que cette petite Wheeler l'avait coincé.

— Je vais provoquer un orage... un truc fameux ! Vers les quatre heures.

— Merveilleux.

Ils levèrent leurs coupes de nectar et portèrent un toast à leur succès.

Après avoir aspiré la dernière goutte, Daniel se leva, rassemblant précipitamment ses papiers. Il avait du pain sur la planche.

Gerrbria soupira. Tous ces problèmes... Les femmes d'aujourd'hui n'étaient jamais contentes de ce qu'il leur offrait. Quoi qu'il fasse, il ne parvenait jamais à les satisfaire. C'était épuisant, à force.





# 1.

— ... Et voilà pourquoi, mesdames et messieurs, la guerre d'Indépendance n'a pas commencé en 1775, comme le croient la plupart des gens, mais bien quelques années plus tôt. Dès 1763, le premier incident sérieux a été provoqué par la décision des Britanniques de cantonner une armée permanente en Amérique du Nord sans consulter les colons. Ceci fut suivi par les décrets de navigation qui ont encore ajouté de l'huile sur le feu.

Ashley Wheeler s'arrêta pour reprendre son souffle. Il régnait une chaleur étouffante au musée aujourd'hui. Jetant un regard par les fenêtres vers le ciel qui s'assombrissait à une allure alarmante, elle fronça les sourcils. Il allait encore pleuvoir. Quel temps de chien !

— Les lois Townshend de 1767 qui instauraient de nouveaux droits sur le thé, le papier, le plomb et la peinture importés ne firent que renforcer la colère des colons. Ils entamèrent un boycott, refusant d'acheter les marchandises anglaises, forçant ainsi le Parlement britannique à abroger ce décret en 1770, à l'exception de la taxe sur le thé. Les Anglais maintenaient cette taxe pour prouver qu'elle leur donnait le droit de lever de nouveaux impôts. Ils envoyèrent une garnison à Boston et un affrontement fatal eut lieu entre les Tuniques rouges et les citoyens de la ville la nuit du 5 mars 1770. Cet affrontement reçut plus tard le nom de massacre de Boston. En 1772, Samuel Adams et James Otis créèrent le Comité de correspondance. Ce comité était chargé d'expliquer aux autres villes et au monde les

droits des colonies et la façon dont les Britanniques les violaient systématiquement.

Ashley observa une nouvelle pause pour remuer ses doigts de pieds dans ses escarpins de satin à boucles. Une ampoule commençait à se former sur son gros orteil et son corset à baleines, ajouté au col rigide tenu par des aiguilles pour lui maintenir la tête, était en train de la tuer tout doucement.

Masquant un énorme soupir, elle glissa son pied hors de l'escarpin.

— Pourquoi n'ont-ils pas décapité Marie-Antoinette un an plus tôt ? Juste avant qu'elle décide que les femmes devaient porter ces machins-là ? mau- gréa-t-elle tout bas.

— Parlez plus fort, fit quelqu'un dans la foule. On ne vous entend pas !

Se redressant, Ashley arracha sa collerette avant de remettre en place le large panier qui lui enserrait la taille. Se forçant à sourire, elle glissa son pied enflé dans la chaussure et reprit son exposé.

— C'est alors qu'arriva la fameuse *Boston tea party* en 1773. Le 16 décembre, une bande de colons déguisés en Indiens prirent d'assaut les bateaux anglais ancrés dans le port et jetèrent la cargaison de thé par-dessus bord.

» Quelques semaines plus tard, en 1774, le gouvernement anglais interdit tout commerce avec le port de Boston jusqu'à ce que la ville témoigne de son "repentir". Les colons convoquèrent alors le premier Congrès continental à Philadelphie en septembre 1774 afin de défendre

les droits des Américains, et ils prirent la décision de ne plus rien exporter vers l'Angleterre tant que ces abus ne seraient pas supprimés.

» C'est à cette époque que Patrick Henry lança son fameux cri de ralliement : "J'ignore la voie que d'autres choisiront mais, quant à moi, donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort !"

» Voilà, comment en 1775, la querelle entre les colonies américaines et l'Angleterre atteignit un point de non-retour. La guerre était inévitable. Une flotte de navires britanniques jeta l'ancre devant Boston. Des troupes d'occupation vêtues de la fameuse tunique rouge paradaient dans les rues, se moquant du ressentiment croissant de la population. Les Britanniques s'estimaient supérieurs aux Américains qu'ils jugeaient pleutres et mal organisés au combat. Pour eux, il ne s'agissait que d'une bande de hors-la-loi mal dégrossis.

L'atmosphère devenait de plus en plus oppressante. Il n'y avait pas un souffle d'air dans le musée. La robe avec son implacable corset, sa taille haute et son bustier lui collait au corps. Ashley grimaça en percevant le premier roulement de tonnerre au loin. Génial ! Encore un orage de printemps et elle avait laissé toutes les vitres de sa voiture baissées.

— Maintenant, veuillez me suivre...

Des éclairs zébraient le ciel tandis qu'elle conduisait son groupe à travers les salles.

Mince mais pas aussi décharnée que la mode l'exigeait, la jeune femme était jolie sans être d'une beauté spectaculaire. Ses yeux d'un bleu clair et pur et ses taches de rousseur — trop nombreuses, à son goût —

évoquaient un champ de maïs sous un soleil d'été. Tout cela était couronné par une lourde chevelure revêche couleur bronze.

A l'école, Ashley avait toujours été le garçon manqué. À présent, à vingt-neuf ans, elle estimait qu'elle se sentait beaucoup mieux dans sa peau... sauf quand il s'agissait de ses rapports avec les hommes. Un pli lui barra le front tandis qu'elle repensait à Joël. Cela avait failli marcher cette fois-ci... vraiment failli.

Passant dans la chambre de Washington, Ashley se mit à décrire divers objets d'intérêt variable, chassant délibérément Joël de son esprit. C'était fini, un point c'est tout.

Les touristes déambulaient en lâchant des « oh » et des « ah » tout en mitraillant avec leurs appareils-photo les meubles et autres objets ayant appartenu à George et Martha Washington.

Ashley ne les entendait pas. Seul l'orage l'intéressait. Oserait-elle écourter la visite pour aller fermer les vitres de sa voiture ?

« Tu n'as plus que vingt minutes à tenir », songea-t-elle alors qu'un nouveau coup de tonnerre ébranlait le musée. Vingt minutes et, avec un peu de chance, elle pourrait éviter de s'asseoir sur un siège trempé.

Mais ses espoirs furent sérieusement déçus par un éclair qui déchira le ciel, précédant de peu un nouveau boum tonitruant.

Rajustant sa lourde perruque garnie de fleurs, de dentelle, de plumes, de pommade et de poudre, Ashley soupira. « Bon, je vais encore me mouiller les fesses... »

Elle attendit devant une double porte que sa petite horde veuille bien se rassembler.

— Mesdames et messieurs, nous allons à présent pénétrer dans la « chambre à coucher » du musée où vous découvrirez des tenues authentiques de l'époque de la guerre d'Indépendance. Veuillez, s'il vous plaît, rester en deçà des cordes et, pour le confort de tous, vous abstenir de fumer, boire ou manger. Merci.

Après avoir repoussé les lourdes portes en bois, Ashley se serra contre le mur. Elle étouffa un gémissement en sentant ses pieds foulés sans ménagement par la meute de touristes. Les larmes lui montèrent aux yeux.

« Seigneur, ils vont m'estropier à vie ! »

Ouvrant d'un geste sec son éventail, elle se donna un peu d'air, priant le Ciel pour ne pas s'évanouir comme une gamine à son premier rendez-vous.

— Tu vas bien ?

Ashley ouvrit les yeux pour découvrir sa collègue, Sue Martingale, qui la scrutait d'un air inquiet.

— Non, on va m'amputer des deux pieds, prédit-elle.

La pluie se mit à tomber. En quelques secondes, ce fut un véritable déluge qui martelait les fenêtres et le toit du musée.

Irritée, Ashley claqua son éventail.

— Sacré bon sang !

— Tu as laissé les vitres de ta voiture ouvertes ? devina Sue.

— Oui. Écoute, ça me gêne terriblement de te le demander, mais tu pourrais finir la visite à ma place ? J'espérais aller au club de gym après le travail et je n'ai pas envie de barboter dans une flaque d'eau pendant tout le trajet !

Sue ajusta bravement sa charlotte. C'était une jeune femme un peu excentrique mais tout le monde au musée savait qu'on pouvait compter sur elle en cas de coup dur.

— Plus un mot. Martingale vient au renfort !

Ashley poussa un soupir de soulagement.

— Merci, je t'offrirai mon premier enfant.

La dernière fois qu'il avait plu, elle avait eu l'impression d'avoir le postérieur mouillé pendant une semaine entière.

Sue se tourna vers le groupe avant d'hésiter.

— Le dingo n'est pas là, hein ?

— Non, aucun signe du pinceur fou, chuchota Ashley.

Sue l'examina un instant avant de demander :

— Tu es sûre que ça va ?

— Ça va très bien sauf que je dois être en train d'attraper un nouveau rhume.

Faisant mine de s'intéresser au groupe, Ashley évita le regard inquisiteur de son amie.

— Tu as vu Joël ?

Ashley ne sembla pas entendre la question.

— Ash ?

— Oui ?

— Tu as vu Joël ?

— Oui.

— Et ?

Les joues d'Ashley se colorèrent.

— J'ai eu peur.

— Oh, génial !

— Je sais mais il avait une appendicite urgente...

Pourquoi se défendait-elle ainsi ? se demanda-

t-elle. Après tout, c'était sa vie à elle...

— Et tu n'aurais pas pu attendre qu'il ait fini pour lui expliquer que tu le laissais tomber ?

Ashley haussa le menton.

— Je ne l'ai pas laissé tomber. Je suis partie... discrètement.

Devant le regard incrédule de Sue, elle se dépêcha d'ajouter :



— Ça ne pouvait pas marcher, Sue. Je passais mon temps à l'attendre.

C'était bien là le problème. Depuis qu'elle le connaissait, elle avait passé son temps à l'attendre : Joël opérait ou bien Joël était de garde ou alors Joël était auprès d'un malade... Évidemment, certains allaient la trouver mesquine et même égoïste, mais elle en avait assez de traîner autour de la salle de garde des médecins jusqu'au beau milieu de la nuit dans l'espoir de l'apercevoir ne serait-ce que quelques instants. Après tout, les fiançailles sont faites pour que les futurs époux se connaissent un peu mieux, non ? Mais, pendant les trois mois au cours desquels elle avait été fiancée avec Joël, elle pouvait compter sur les doigts d'une main les soirées qu'ils avaient passées ensemble sans être interrompus par la sonnerie du téléphone ou du biper.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ? questionna Sue.

— Je lui ai laissé un billet sur son bureau... avec la bague dans l'enveloppe.

Sue sursauta.

— Oh, Ashley ! Chaque fois que tu approches de l'autel, tu te sauves.

— Ce n'est pas vrai. Je ne me « sauve » pas. Je change d'avis, c'est tout.

En fait, elle s'était effectivement sauvée... comme une voleuse. Mais épouser un homme... cela lui semblait si *permanent*.

— Ash, tu as eu plus d'occasions de te marier que la plupart des femmes osent en rêver. Pourtant, tu continues à rejeter les hommes comme des mouchoirs en papier. Tu es cinglée ou quoi ? Tu aimes Joël. Cette fois-ci, c'était pour de bon.

— Peut-être...

Ashley ravala la boule douloureuse qui lui nouait la gorge. Joël n'était pas comme les autres. Elle n'avait pas besoin de Sue pour le savoir.

— D'abord, il y a eu Jon...

— Jon n'était pas fidèle. Je l'ai surpris avec une autre femme et il a eu le culot de me dire qu'il lui faisait passer un entretien d'embauche comme secrétaire.

— L'a-t-il embauchée ?

— Euh, oui... mais...

— Et Eddie ? Qu'est-ce qu'il avait, Eddie ?

— Eddie n'était pas prêt à s'engager.

— Il t'a pourtant bien demandé de l'épouser, non ?

— Euh, oui... mais je ne pense pas qu'il était sincère.

— Et Clark ? Je n'ai jamais vu un meilleur candidat au mariage que Clark.

— Peut-être, mais il voulait s'installer en Californie et moi pas. Et puis, vivre avec un sénateur... nous aurions eu deux vies séparées et ça ne m'intéresse pas.

Sue secoua tristement la tête.

— Et maintenant, Joël... Honnêtement, Ash, Joël était parfait pour toi et voilà que tu l'as quitté. Tu t'imagines que le bonheur se trouve à tous les coins de rue ?

Ashley ne se sentait pas très fière de ce qu'elle avait fait. Et elle n'était pas du tout certaine d'avoir eu raison... mais c'était fait et elle ne pouvait rien y changer. Joël avait dû trouver le mot et la bague, maintenant. D'ailleurs, un autre homme apparaîtrait dans quelques mois et elle

aurait à nouveau l'impression d'être amoureuse. Cela s'était toujours passé ainsi.

— Je veux bien admettre que j'aurais dû essayer un peu plus longtemps cette fois-ci... mais j'avais l'esprit troublé. Je ne le voyais jamais. Il n'y aurait eu aucune raison pour que cela change après le mariage. (Elle haussa faiblement les épaules.) J'ai dû annuler tellement de soirées que la plupart de mes amis s'imaginent que j'ai inventé Joël.

— Ashley... c'est un docteur et il se trouve qu'il est exactement l'homme de tes rêves. Tu n'as pas eu le courage, avoue-le.

Ashley esquissa une grimace. Joël était presque l'homme de ses rêves... sauf qu'il était déjà marié. À son métier. On pouvait la traiter d'égoïste, de peureuse ou de folle. Qu'y avait-il de mal à vouloir être appelée Mme Joël Harrison et pouvoir le prouver en montrant une fois de temps en temps l'homme qui lui avait donné son nom ?

Un autre coup de tonnerre retentit et Ashley lança un regard inquiet vers les fenêtres.

— Tu es folle, Ashley Wheeler. Les hommes comme Joël ne poussent pas comme des champignons, la prévint Sue en surveillant la foule qui errait sans but à présent.

— Les champignons me donnent de l'urticaire, répliqua Ashley d'un ton léger.

Sue rajusta une nouvelle fois sa perruque sur son crâne.

— Pff ! Tu es désespérante.

— Il faut que j'y aille, murmura Ashley. Ma voiture doit probablement flotter dans Huntington Avenue maintenant.

— Eh bien, vas-y... poule mouillée.

Malgré cette petite pique, les deux femmes échangèrent un sourire. Puis Sue se tourna vers le groupe.

— Mesdames et messieurs, je m'appelle Sue et je vais continuer la visite avec vous. A votre gauche, vous pouvez apercevoir une robe d'époque portée par Betsy Grison Ross. Il est établi que Betsy fabriquait des pavillons de navires, mais rien ne prouve qu'elle ait effectivement cousu le premier drapeau américain. La légende...

Ashley se précipita vers la sortie du musée, ne s'arrêtant que pour ramasser son énorme sac informe — un sac que Sue appelait « la malle » car elle y transportait pratiquement tout ce qu'elle possédait et ne s'en séparait jamais.

Les escarpins à boucles ne lui permettaient pas une retraite discrète. Des regards désapprobateurs se tournaient vers elle tandis que ses talons claquaient bruyamment sur le parquet.

Le concierge du musée sortit même de son bureau vitré en entendant ce vacarme. Ses épais sourcils se froncèrent et il porta un doigt à ses lèvres pour lui intimer le silence.

Acquiesçant avec un geste d'excuse, Ashley ralentit le pas et continua sur la pointe des pieds.

Près de la porte tournante, elle repéra un parapluie dont elle s'empara d'autorité.

Dehors, c'était un véritable déluge. Il n'était que quatre heures mais il y avait déjà des embouteillages. Des gouttes d'eau l'aspergèrent quand elle ouvrit le parapluie et elle commença à descendre l'escalier vers la rue.

Elle devait à la fois tenir son parapluie et son sac, et relever sa robe pour éviter que celle-ci ne se mouille sur les marches détrempées. Tout cela en marchant avec ces maudits escarpins. Comme toujours, elle se rendit compte trop tard qu'elle aurait mieux fait de les enlever pour enfiler ses propres chaussures.

À mi-hauteur, elle sentit son pied glisser. Elle s'immobilisa *in extremis*. Il ne lui manquait plus qu'une jambe cassée...

Reprenant sa descente plus lentement, elle retint son souffle quand subitement son parapluie se retourna. Un mur de pluie lui cogna le visage.

Frénétiquement, elle secoua le parapluie pour le remettre à l'endroit, ce qui lui fit à nouveau perdre l'équilibre. La marche se déroba sous son pied et elle s'envola avec robe, sac et parapluie.

Tandis qu'elle dégringolait les marches, elle pria le Ciel pour ne pas se rompre les os. Le temps semblait suspendu. La panique la saisit quand un bloc de béton lui assena un coup dans les côtes.

Dieu tout-puissant, elle allait mourir... Est-ce qu'elle ne devait pas revoir toute sa vie ?

Elle voulut saisir la rampe mais la manqua. Sa perruque s'envola bientôt, suivie par les escarpins.

C'était sa punition, se dit-elle, pour avoir quitté Joël : elle allait se fracasser le crâne. Elle n'aurait pas dû lui laisser ce mot — elle aurait dû l'inviter dans un joli petit restaurant italien. Non ! Il n'aurait pas pu perdre une soirée entière avec elle. Il aurait été appelé d'urgence pour une opération de la vésicule et elle serait restée avec deux plats de spaghetti...

Elle roulait et roulait encore, hantée par la culpabilité. Si seulement elle lui avait laissé un peu plus de temps, si elle s'était montrée plus patiente avec lui. Après tout, la salle de garde n'était pas si moche. Elle y avait rencontré des tas de gens bizarres mais intéressants.

Et si Joël n'avait pas encore trouvé le mot ? Mais oui, il n'avait pas dû quitter le bloc opératoire ! Il lui faudrait des heures avant de découvrir ce qu'elle avait fait. Si elle survivait, elle pourrait encore réparer son erreur.

Sa jupe lui recouvrit la tête tandis que son postérieur heurtait une nouvelle marche. Trente-cinq... trente-six... trente-sept... trente-huit...

Elle atterrit finalement sur le trottoir.

Gémissant, elle resta prostrée en essayant de retrouver ses esprits. Elle ne pouvait plus bouger. Chaque centimètre de son corps la faisait souffrir.

Les yeux fermés, elle tentait de rassembler assez de force pour se redresser. Elle avait vaguement conscience que l'orage et le tonnerre s'étaient subitement arrêtés, qu'il faisait frais et qu'un calme étrange régnait.

Elle sentait des regards curieux fixés sur elle. Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? Ce n'était pas si souvent que des Bostoniens rencontraient une femme portant un costume de l'époque de la guerre d'Indépendance vautreée en plein milieu du trottoir. Aïe ! Elle imaginait déjà quel triste spectacle elle venait de donner d'elle-même. Roulant cul par-dessus tête sur les marches, sa perruque volant dans les airs... Et son sac ! Tous ses objets personnels devaient être à présent étalés par terre au vu et au su de tous.

Toujours en proie à un vertige insondable, elle tenta de bouger la tête.

Le silence fut alors brisé par le raclement de plusieurs chaises sur un parquet en bois. Certaines de ces chaises tombèrent comme si leurs occupants s'étaient levés précipitamment.

— Miséricorde ! Nous avons été épiés depuis le toit ! s'exclama une voix d'homme.

— Ventredieu ! Quelle est cette gueuse tombée du ciel ? tonna une autre voix.

Les paupières d'Ashley s'ouvrirent et elle roula de grands yeux en découvrant six hommes d'allure très étrange. Tous portaient d'authentiques et parfaits costumes du xviii<sup>e</sup> siècle. Et ils la fixaient, non moins éberlués qu'elle.

Elle contempla d'un air bête les tricornes noirs, les perruques, les justaucorps sans manches, les culottes et les guêtres.

— Une satanée espionne tory, cracha l'un d'eux, la mine dégoûtée. Les Anglais auraient-ils perdu l'esprit ?

— Pardon ? murmura Ashley car ces types semblaient attendre une réponse quelconque de sa part.

Ils levèrent la tête pour scruter le gros trou dans le plafond tandis qu'Ashley se débattait pour se redresser. La tête lui tournait et elle commençait à avoir la nausée.

— S'il vous plaît... l'un de vous aurait-il la gentillesse de m'aider ? demanda-t-elle faiblement.

En équilibre sur un coude, elle attendit.

Et attendit.

Les mains sur les hanches, les bonshommes ne bronchaient pas, fixant d'un air méprisant le trou dans le plafond.

Ashley suivit leur regard, écarquillant les yeux tandis qu'elle prenait enfin conscience de l'endroit où elle se trouvait.

Elle laissa échapper un petit cri étouffé et les six hommes la dévisagèrent de nouveau. Elle gisait sur une table dans un amas de boue, de chaume et de bois pourri.

Incrédule, elle cligna plusieurs fois des paupières. Elle n'était pas étalée sur le trottoir mais au milieu d'une petite pièce mal éclairée. Un rayon de soleil se frayait un chemin à travers une étroite fenêtre.

Sa confusion fut totale quand elle aperçut les chaises renversées et les pièces d'un jeu d'échecs éparpillées par terre.



Elle déglutit, cherchant sa voix.

- Par... pardonnez-meu... moi... mais... où suis- je?
- La question judicieuse serait plutôt : « Qui êtes-vous ? »

La voix, profonde et résonnante, provenait d'une zone d'ombre.

Ashley s'efforça de discerner les traits de celui qui venait de s'exprimer. À moitié caché dans la pénombre, il était grand et sa présence avait quelque chose de menaçant qui la fit frissonner. Elle eut un geste de recul.

L'homme s'avança dans la lumière, le regard méprisant.

- Qui êtes-vous ? répéta-t-il.

Ses yeux gris étaient dépourvus de la moindre chaleur.

Comme elle ne trouvait pas ses mots, un autre homme se mit à glousser d'un air sinistre.

- Lancerons-nous la pièce pour savoir qui aura le privilège de ramener cette sotte créature à Gage ?

Qui étaient ces hommes ? se demandait-elle. Et particulièrement celui aux yeux gris ? Pourquoi portait-il un costume pareil ? Faisait-il partie d'une troupe de comédiens engagés par le musée pour évoquer certaines scènes du passé ? Sa chemise de batiste était toute simple, son justaucorps et sa veste étaient du même marron, garnis de boutons argentés. Il était incroyablement séduisant mais quelque chose n'était pas normal. Pourquoi s'exprimaient-ils dans cet effroyable jargon ? Et

si c'étaient des comédiens, pourquoi étaient-ils en colère contre elle ?  
Après tout, elle venait de faire une terrible chute.

Ashley glissa de la table et expédia de la poussière un peu partout en époussetant sa robe.

- Écoutez, je ne comprends pas ce qui se passe ici...
- Elle joue les innocentes, gronda l'un des hommes.

Ashley se baissa pour ramasser ses chaussures.

- J'ignore de quoi vous parlez, répliqua-t-elle.
- Expliquez-vous, dit l'homme aux yeux froids.
- Pourquoi devrais-je expliquer quoi que ce soit ? C'est à vous de me donner des explications. Et j'exige...
- Vous n'êtes pas en position d'exiger. Dans quel but êtes-vous ici ?

Ashley fit volte-face pour dévisager celui qui venait de l'interroger.

- Mon but ? Les vitres de ma voiture étaient baissées et...
- Quel est votre nom ?
- Ashley Wheeler.

Les hommes se regardèrent.

- Wheeler ? Nous ne connaissons personne de ce nom-là à Boston.
- Elle est anglaise, nul doute.
- Probablement. Les tories sont versés dans l'art du déguisement, concéda le grand. Mais là, c'est réellement trop rusé. Même pour eux.

Son regard glissa sur Ashley. Soudain, il se pencha pour rabaisser sa jupe sur son mollet exposé.

- Si ce n'est pas une espionne, alors que faisait- elle sur le toit ?
- Il me semble que nous pouvons établir qu'il s'agit bien d'une espionne.
- Quoi !

Ashley s'agrippa au rebord de la table.

Une main sur son épaule la secoua sans ménagement.

- Quel est votre vrai nom ? demanda l'homme aux yeux gris.
- Ashley Wheeler, répéta-t-elle avant qu'une douleur aiguë ne la force à fermer les yeux.

Bon sang, sa lentille de contact lui faisait un mal de chien !

- Peut-être qu'un séjour en prison vous aidera à retrouver vos esprits.

En prison ? Soudain, elle eut peur. Ashley ne savait pas trop ce qui était en train de lui arriver, mais l'idée de se retrouver dans une cellule froide et sombre avait quelque chose de dégrisant.

Son cœur battait à toute allure. Peut-être que tout cela n'était qu'un rêve. Mais oui ! Elle rêvait ! Elle n'allait pas tarder à se réveiller bien au chaud dans son lit.

— Vous vous êtes placée dans une situation périlleuse, reprit le grand homme aux yeux gris. J'espère simplement que les dos de homards vous paient bien.

Les dos de homards ! De toutes ses forces, Ashley essayait de se convaincre qu'il ne s'agissait que d'un rêve. Oui, c'était cela. Un rêve complètement délirant !

Clignant furieusement des paupières, elle tamponna les larmes qui coulaient au coin de ses yeux.

— Cette femme a l'air folle ! commenta l'un des hommes.

Ashley se força à ne plus entendre. S'il ne s'agissait que d'un rêve, alors leurs paroles ou leurs menaces n'avaient aucune importance. Elle allait se réveiller d'une minute à l'autre.

S'éloignant de la table, elle chercha son sac fourre-tout. Son contenu était bien évidemment éparpillé par terre. S'agenouillant, elle commença à récupérer ses affaires, constatant avec dépit que son petit flacon de parfum s'était brisé. Elle déposa sur la table un assortiment de rouges à lèvres, sa petite monnaie, son poudrier, ses factures, ses lunettes de soleil et autres clés de voiture ainsi que son aspirine, ses médicaments contre la toux ou le rhume, son spray antiseptique et un certain nombre de vieux mouchoirs en papier. Puis elle se mit à fouiller dans le tas à la recherche de sa solution de nettoyage pour lentilles de contact.

Un bâton de rouge à lèvres roula sur la table. Elle le rattrapa.

Les hommes la fixaient, bouche bée.

Un de ses tampons périodiques tomba. Elle le ramassa, les joues empourprées.

Intrigué, le grand bonhomme lui arracha le cylindre blanc des mains. Le faisant rouler au creux de sa paume, il fit signe aux autres d'approcher pour inspecter cet objet suspect.

— Prudence, compagnon. La gueuse tente de se supprimer, prévint l'un d'entre eux.

Avec un tampon ? Elle n'avait jamais fait un rêve aussi débile.

Ashley leur tourna le dos et déboucha son flacon de solution saline. Renversant la tête en arrière, elle versa trois gouttes dans son œil et cligna des paupières.

Les hommes bondirent.

— Malédiction ! Elle cherche à s'aveugler !

La jeune femme poussa un couinement quand on lui tordit les bras derrière le dos.

— Mais je trempe mes lentilles, c'est tout !

Ils la dévisagèrent d'un air inquiet.

— Corne de bique ! Elle trempe les lentilles ? La gueuse a l'esprit dérangé, pour sûr !

Le grand homme s'empara du flacon et le leva à la lumière.

- Quelle sorte de potion diabolique est-ce là ? demanda un autre.
- Solution saline, lut-il avec quelque difficulté.

Ils échangèrent des regards éperdus.

- Pour lentilles de contact, ajouta-t-il.

Ses mâchoires se serrèrent. Il se tourna vers Ashley :

- Quel est votre contact, jeune femme ? Donnez- nous un nom et vous éviterez la pendaison !

Ashley écarquilla les yeux.

- La pendaison ? Ouh là ! Réveille-toi ! Réveille- toi, Ashley ! Le cauchemar est terminé.

- Mais à qui parle-t-elle maintenant ?
- C'est une simple d'esprit, rappela l'un des hommes.
- Ou alors, elle fait semblant, corrigea un troisième.

La jeune femme cligna à nouveau des yeux pour éclaircir sa vision.

- Regardez comme elle roule des yeux.
- C'est un stratagème.
- Réveille-toi, Ashley, ma petite, c'est l'heure, fre- donna-t-elle. (Chantant toujours, elle se libéra de l'étreinte des hommes.) Debout, debout, debout, mon petit bout d'chou...
- Laissez-la, ordonna l'homme aux prunelles grises tandis que les autres s'apprêtaient à se jeter sur elle. Elle ne peut pas s'échapper.

Lui adressant un sourire béat, Ashley écarta calmement ses paupières avant de faire jaillir sa lentille de contact dans sa paume.

— Dieu tout-puissant ! murmura quelqu'un. La sorcière s'est enlevé un œil !

— Quelle est cette farce ? Elle parle de contact, sûrement avec les loyalistes, mais elle nie être une espionne. Est-elle une pauvre à l'esprit dérangé ?

— A mon avis, elle est très intelligente, répliqua doucement le grand.

Ashley plissa les yeux dans sa direction. Elle était si myope qu'à cinq mètres, sans ses lentilles, le monde se confondait dans un brouillard indistinct.

— Maintenant que nous savons ce que je suis, c'est-à-dire une pauvre espionne à l'esprit dérangé, vous pourriez peut-être me dire qui vous êtes.

Elle commençait à en avoir assez de cette bande de rigolos.

Ils échangèrent des regards soupçonneux.

— Ne vous laissez pas prendre. À mon avis, elle connaît nos noms, observa l'un d'entre eux. Il faut disposer d'elle sur-le-champ.

— Messieurs, messieurs, où sont vos manières ? plaisanta le grand.

Ashley le considéra avec crainte tandis qu'il venait vers elle.

— La jeune dame nous a demandé nos noms. (Il s'inclina, moqueur.) Aaron Kenneman, médecin, pour vous servir.

— Ravie de vous rencontrer, docteur Kenneman.

Calmement, Ashley fit jaillir quelques gouttes de solution saline dans sa main. Ce rêve allait bien la faire rire demain matin au réveil.

Quand la lentille fut rincée, elle la plaça au bout de son doigt et la repositionna sur son œil. Après trois ou quatre clignements, elle soupira d'aise. Merveilleux ! Elle y voyait à nouveau.

— Maintenant, docteur Kenneman, auriez-vous la bonté de me dire ce qui se passe ici ?

Le sourire de Kenneman était devenu aussi glacial que ses yeux.

— Ce qui se passe ? Mais, ma chère, nous sommes à la taverne du *Dragon-Vert*. Vous l'ignoriez ?

Ashley fronça les sourcils.

— C'est à Boston ?

— À Boston, confirma-t-il sèchement.

Ashley parcourut la pièce d'un regard curieux.

— Et quel jour sommes-nous ?

— Quel jour ?

— Oui, dites-moi la date.

— Le 15 avril 1775.

— La taverne du *Dragon-Vert*. Le 15 avril... 1775.

1775 ? Trois jours avant la fameuse chevauchée



de Paul Revere. Oh, comme c'était mignon ! Son rêve l'avait ramenée à l'époque de Paul Revere ! L'homme qui avait provoqué le début de l'insurrection américaine contre les Anglais.

— Et j'imagine que cette réunion a pour but de décider de la marche à suivre au sujet des Anglais ?

Elle sourit. Mais, bien sûr, ça ne pouvait être que *ça* !

— Ah, ah ! Je vous avais bien dit que c'était une espionne ! s'exclama l'un des hommes. Que sait-elle encore sur nos réunions, Aaron ?

Oh, c'était génial ! Ashley fixa l'homme qui venait de s'exprimer et elle sut tout à coup de qui il s'agissait. C'était Paul Revere en personne !

La jeune femme se mit alors en devoir d'examiner plus attentivement ses interlocuteurs. Le rêve était remarquable. Ces hommes semblaient tout droit sortis des gravures représentant les premiers patriotes américains dans les livres d'histoire.

— Paul Revere ? dit-elle en désignant l'homme d'une quarantaine d'années à la noble prestance.

Un instant distrait par la perruque d'Ashley qui gisait à l'envers sur la table, il réagit en entendant son nom.

— Oui ?

— C'est bien vous, Paul Revere ?

Paul lança un regard consterné à ses compagnons.

Ashley sourit tandis qu'elle les dévisageait lentement l'un après l'autre. Oui... oui, c'était un rêve exceptionnel. Elle se souvenait de tous ces visages dans les livres d'histoire. À l'exception de celui d'Aaron Kenneman.

Elle désigna l'homme à la droite de Revere :

— John Hancock, premier signataire de la Déclaration d'indépendance.

— C'est sûr : la gueuse est folle, grommela Hancock.

Elle continuait son tour de table.

— Et... vous, vous êtes John Adams. Et vous... Church... le docteur Benjamin Church.

Chacun opinait solennellement. La tory était très bien informée.

Ashley rayonnait, absolument ravie par l'authenticité de son rêve.

— Et vous êtes le docteur Joseph Warren. De Lexington.

Surpris, Warren hocha la tête.

— Joseph Warren, le plus grand incendiaire de toute l'Amérique, cita-t-elle. Membre du Comité de sauvegarde du Massachusetts, et temporairement président du Congrès des provinces. Et aussi l'homme qui a envoyé William Dawes et Paul Revere à Lexington pour prévenir Hancock et Adams que les Anglais projetaient de les arrêter.

Warren pâlit.

— Messieurs, cette femme est dangereuse. Il faut en disposer sans aucun délai.

Ashley sursauta.

— Non ! s'exclama-t-elle. Non, je ne suis pas une espionne !

— Alors dites-nous, s'il vous plaît, belle dame, qui vous êtes, demanda Aaron Kenneman.

— Je suis... je suis...

Impuissante, Ashley haussa les épaules. Tournant les paumes vers le ciel, elle leur sourit.

— Je suis... en train de rêver.

## 2.

— Rêver ? (Les yeux d'acier la toisèrent avec mépris.) Je ne crois pas, femme. Donnez votre nom !

— Il n'y a plus un instant à perdre, Aaron, prévint Warren. Nous devons nous en défaire sur-le-champ.

Ashley se raidit. Les châtiments infligés en 1775 lui revinrent soudain en mémoire. Elle eut des visions de pilori et de potence, des scènes de mutilation ou de lynchage.

— Le fouet lui déliera la langue, je vous le garantis, menaçait Warren.

Des noms qui, quand elle étudiait l'histoire, n'avaient rien signifié pour elle lui revinrent à l'esprit... John Morris, coupable d'avoir volé un mouton, fut marqué au fer rouge sur le dos de la main. Daniel Martin reçut quinze coups de fouet pour le vol d'un cheval de bois... Seigneur, quel traitement allaient-ils infliger à une espionne !

— Vous ne pouvez pas me faire ça, murmura-t-elle, affolée, en agrippant la chemise d'Aaron. Je ne suis pas une espionne.

Froidement, il repoussa sa main.

— Chacun doit être prêt à assumer les conséquences de ses actes.

— Mais je n'ai rien fait ! Rien !

Church perdait patience.

— Pardieu, Kenneman, qu'elle cesse ce babillage ! Et décidons-nous à agir.

— Babillage ! Mais, enfin, vous ne voyez pas que vous vous trompez ? Est-ce que j'ai l'air d'une espionne ?

Les hommes étudièrent son costume.

— C'est un beau vêtement, concéda Revere.

Il tendit la main pour toucher le tissu de sa manche.

— Excellente matière.

Après une hésitation, Church en fit autant.

— Voilà bien une nouvelle preuve, décréta-t-il, rouge de colère.

— Quelle preuve ? s'exclama Ashley.

— La preuve que vous n'êtes pas une patriote.

— Vous me jugez coupable à cause de ma robe ?

— Vous êtes une espionne et une scélérate ! rétorqua Church. Les patriotes ont juré de ne pas acheter de marchandises anglaises. Les colons ne portent que du coton filé à la main et de la laine. Votre vêtement est beaucoup trop fin pour ne pas provenir d'Angleterre. Oseriez-vous le nier ?

— Oui, j'ose et je le nie ! répliqua Ashley avec emphase. Il s'agit d'un simple coton traité pour qu'il ne plisse pas au lavage. Et cette dentelle n'est que du polyester...

Elle s'interrompt en constatant que ses protestations n'avaient pas l'effet désiré.

— Sornettes, marmonna Church.

— Mais non ! C'est la vérité !

— Qu'on la mène en prison et qu'on en finisse avec elle, intervint John Hancock. Nous avons perdu assez de temps.

— Non ! (Ashley saisit à nouveau le bras du Dr Kenneman.) Ne les laissez pas faire !

C'était délirant. Allait-elle être pendue avant même de se réveiller ?

— Ma chère jeune dame, nous sommes très sérieux, assura gravement John Adams. Nous sommes engagés dans une lutte qui changera le cours de nos vies. Nous ne pouvons mettre en péril notre mission. Et encore moins à cause d'une jeune femme à l'esprit dérangé qui nous assomme de ses extravagances. À présent, répondez à ma question. Êtes-vous une sorcière ? Ou êtes-vous une espionne ?

Ashley s'imagina au milieu des flammes d'un bûcher.

— Non, je ne suis pas une sorcière ! J'ignore ce qui m'arrive mais vous devez m'aider !

Encore une fois, elle implorait Aaron Kenneman.

— Il aurait fallu envisager plus sérieusement les conséquences avant de choisir d'espionner pour George.

— George ? demanda Ashley, perdue.

Kenneman lui jeta un regard dédaigneux qui irrita prodigieusement la jeune femme. Visiblement, il faisait référence à George III, roi d'Angleterre. Mais toute cette histoire était si absurde...

— Elle sait quelque chose de nos projets, concéda Revere. Nous pourrions peut-être la persuader de nous indiquer ses sources.

Tous les regards se posèrent sur Ashley.

— Je ne sais rien de vos agissements, assura-t-elle, même si ce n'était pas tout à fait vrai.

À l'université, elle avait suivi un cours sur la période de la colonisation américaine. Au bout de cinq semaines, elle avait abandonné ce cours, se rendant compte qu'après tout elle n'éprouvait pas un grand intérêt pour l'histoire. Mais, six mois plus tôt, elle avait eu la mauvaise surprise de recevoir une facture de cinq cents dollars pour la réparation de sa voiture. Elle avait dû accepter ce travail à temps partiel au musée. Ce qui l'avait conduite à connaître assez bien cette époque.

— Mais si vous vous apprêtez à jouer la guerre d'Indépendance, il me...

Les hommes se raidirent à nouveau.

— La guerre ? Expliquez-vous.

— Aurait-elle intercepté l'un de nos messages ? murmura Warren.

— Si elle l'a fait, nous n'allons pas tarder à le savoir. (Aaron la saisit par le bras pour la forcer à lui faire face.) Vous êtes une espionne des Tories !

— Non!

— Alors, vous prétendez être une patriote ?

Ashley respira profondément, essayant de réfléchir.

— Bien sûr que je suis une patriote.

Personne ne la crut.

— Elle ne profère que des balivernes, marmonna Revere. Nous devrions disposer d'elle au plus vite. Notre temps est trop précieux maintenant.

— Bats-toi ou meurs, murmura soudain Ashley.

Hancock fit volte-face.

— Que dites-vous ?

— J'ai dit : « Bats-toi ou meurs. » N'est-ce pas l'une de vos devises ?

Elle était certaine de l'avoir lue quelque part.

Revere lança un regard à Aaron.

— Mais comment... ?

— Je l'ai lue dans un livre, expliqua-t-elle patiemment.

Les hommes se dévisagèrent, consternés.

— Messieurs, un mot en privé, demanda Revere.

Tandis qu'il entraînait ses compagnons à l'autre bout de la pièce, Ashley essaya de faire le point. Elle se doutait qu'ils débattaient de son sort



mais cela ne l'émouvait pas outre mesure. Ce n'était qu'un rêve et les rêves se terminaient toujours, si effrayants fussent-ils.

Les hommes bavardaient avec animation mais à mots couverts, tout en lui lançant des regards.

Demain, songea Ashley, elle allait bien rigoler avec Sue. Dire qu'elle était en train de rêver de Paul Revere, John Hancock, Joseph Warren, John Adams, Benjamin Church : des gens qui avaient façonné l'histoire, qui avaient organisé la résistance des colons contre l'Angleterre ! Elle n'arrivait toutefois pas à situer Aaron Kenneman, alors qu'il semblait jouer un rôle important dans cette affaire. Mais pourquoi rêver de la guerre d'Indépendance ? À l'évidence, elle avait trop travaillé au musée. Elle avait besoin de vacances.

Ashley observa les hommes qui discutaient toujours. Ce rêve était quand même particulièrement réaliste. Elle esquissa une grimace. Si, par quelque coup du sort insensé, ceci était la réalité et non un rêve et s'ils décidaient qu'elle était une espionne, ils la condamneraient très probablement à mort...

Que cela lui plaise ou pas, elle devait envisager cette possibilité. Si elle ne rêvait pas, où se trouvait-elle ? Avait-elle voyagé dans le temps ?

Ridicule. Les voyages dans le temps n'existent que dans les films et les bandes dessinées, non ?

Bon, se dit-elle, que savait-elle exactement de cette période ? C'était le 15 avril 1775, avaient-ils prétendu. Cela signifiait que la Révolution avait commencé quinze ans plus tôt en octobre 1760, quand un gamin de vingt-deux ans aux yeux globuleux s'était assis sur le trône

d'Angleterre. Malgré sa jeunesse, George était convaincu que les rois ne commettaient jamais d'erreur, ce qui selon Ashley constituait le nœud du problème.

Les Américains, loyaux envers le roi George, avaient la fausse impression que c'était le Parlement et non le roi qui était responsable de la politique désastreuse menée à leur rencontre. La guerre contre la France avait coûté très cher. Les Anglais étaient couverts de dettes et les impôts en Grande-Bretagne étaient déjà très élevés. Lord Grenville, le Premier Ministre, avait décidé de lever de nouveaux impôts aux colonies.

Il avait commencé par essayer de remettre en vigueur de vieilles lois sur le commerce et la navigation, selon lesquelles il fallait acquitter une taxe pour toute importation aux colonies. Elles interdisaient aussi aux navires américains de livrer leur cargaison dans certains ports. En fait, elles empêchaient chacun de gagner convenablement sa vie.

Ashley épousseta sa robe et considéra à nouveau les hommes. « Si j'arrive à garder la tête froide, se dit-elle, je devrais pouvoir les persuader que je ne suis ni une folle ni une espionne. »

Elle se mit à arpenter la pièce, essayant de retrouver la suite des événements.

Les hommes se tournèrent vers elle, abandonnant leur conversation pour l'observer tandis que, sans s'en rendre compte, elle s'était mise à réfléchir à haute voix :

— Ensuite, Grenville a voulu taxer tout ce qui était imprimé : les documents légaux, les journaux, les certificats de mariage, les licences

de navigation et des tas d'autres trucs. Tous ces papiers devaient arborer un sceau bleu qui prouvait que la taxe avait bien été payée : ce fut la loi du Timbre.

» En juillet 1765, Rockingham succéda à Grenville. Une nouvelle loi fit alors son apparition, et celle-là était encore pire que la précédente. Elle établissait que le Parlement avait le pouvoir d'édicter des lois pour les colonies "en toutes circonstances", ce qui signifiait qu'il pouvait fixer tous les impôts qu'il désirait.

— Dame Wheeler ? intervint Paul Revere.

Absorbée dans ses pensées, Ashley continua de faire les cent pas.

— L'Angleterre était toujours sur la corde raide financièrement. Aussi le roi George changea de Premier Ministre. Il choisit William Pitt, un homme malade qui ne pouvait pratiquement pas travailler.

Ce furent les membres de son cabinet qui prirent les décisions et notamment Charles Townshend, le responsable des finances.

— Dame Wheeler... répéta Paul Revere.

Ashley s'interrompit et croisa son regard stupéfait.

— Oui?

— Euh... pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? Cette chute semble vous avoir... brouillé la cervelle.

— Merci. Je me sens très bien. Reprenez votre réunion, je vous en prie.

Ils échangèrent des coups d'œil alarmés tandis qu'elle recommençait à arpenter la pièce.

— En 1767, à l'instigation de Townshend, le Parlement fixa de nouveaux impôts aux Américains : ils devaient payer des droits sur les importations de papier, de peinture, de plomb et de thé. Le Parlement ordonna aussi la dissolution de l'assemblée de New York qui avait refusé d'assumer l'entretien des soldats anglais stationnés dans la ville...

— Dame Wheeler !

La voix tonitruante de Paul Revere la fit sursauter.

— Oui?

Paul Revere ne ressemblait pas tout à fait à l'image qu'elle s'en faisait. Le petit orfèvre était plutôt courtaud et ventru.

— Comment connaissez-vous ces choses dont vous parlez ?

— Je vous l'ai dit. C'est dans les livres d'histoire. '

Church reprit la parole :

— Il faut la remettre immédiatement aux autorités. Ils sauront s'occuper d'elle.

— Non ! s'exclama-t-elle.

— Nous ne pouvons faire autrement, affirma Warren. Ce serait une folie de la croire. Le simple fait qu'elle sache que nous nous sommes réunis nous fait courir un grand danger. Nous devons à tout prix nous protéger.

— Warren dit vrai, approuva Revere.

Church la saisit par le bras.

Malgré ses hurlements et ses coups de pied, il réussit à la traîner à travers la pièce. Apparemment, il avait l'intention de la remettre illico aux autorités. Church... Qu'y avait-il chez cet homme qui la gênait plus que chez les autres ?

— Messieurs, il me semble que cette hâte est inutile.

Ashley faillit s'évanouir de soulagement en entendant la voix profonde de Kenneman. Mais, très vite, elle s'aperçut qu'il n'éprouvait pas la moindre sympathie pour son sort.

— Nous devrions y réfléchir plus attentivement, ajouta-t-il.

— À quoi bon réfléchir? demanda Church. Ce n'est pas une patriote. Et si elle n'est pas démente, c'est une espionne. Dans tous les cas, nous devons nous débarrasser d'elle.

— Mais de quelle manière ? s'enquit calmement Kenneman. Allons-nous la traîner dehors et attirer l'attention sur nous ? Allons-nous la lyncher en public ? Il y aura des questions, messieurs. Et il est peu probable qu'elle garde le silence sur tout ce qu'elle a vu ici. (Il la détailla avec dédain.) Si nous la remettons aux autorités, que répondra-t-elle à leurs questions ? Qu'elle est « tombée » au beau milieu d'une étrange réunion ? Elle donnera des noms, c'est certain.

— Oui... ce serait risqué, approuva Revere en se frottant le menton. Nous sommes dans une situation critique. Il faut reconsidérer tout cela.

— Ne soyez pas idiots ! aboya Church. Il faut nous débarrasser d'elle immédiatement !

Ashley le fixa tout en reculant d'un pas. Il y avait décidément quelque chose chez cet individu qui ne lui plaisait pas du tout.

— Si seulement nous avions un endroit où la garder jusqu'à ce que nous sachions la raison de son intrusion, fit Revere.

— Mon intrusion ! répéta Ashley. Je suis tombée ici par accident. Croyez-moi, je ne l'ai pas fait exprès !

— Assez de jérémiades inutiles, femme ! ordonna sèchement Kenneman. Votre intention était d'écouter et d'observer puis de faire votre rapport à votre employeur, quel qu'il soit.

— Je n'ai rien entendu !

— Vos protestations sont inutiles, fit Church, impatient.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Ashley, ignorant Church et s'adressant directement à Kenneman.

— Vous noyer comme un chien serait le plus efficace et le plus discret.

La colère saisit la jeune femme mais elle ravala la réplique incendiaire qui lui montait aux lèvres.

— Vous n'oseriez pas !

Ses yeux gris étaient glacés.

— Nous avons déjà osé pire.

Elle déglutit nerveusement.

— Il faut nous débarrasser d'elle, répéta Church. Je vais la conduire au magistrat. (Il la saisit à nouveau par le bras.) Réduire cette espionne au silence est de la plus haute importance.

— Je suis d'accord mais, encore une fois, l'exposer serait nous exposer, répliqua Kenneman.

— Alors, que suggères-tu ? s'enquit Revere.

Kenneman étudia longuement la jeune femme.

Finalement, il reprit la parole avec un regret évident dans la voix :

— Je vais assumer sa garde au cours des prochains jours, jusqu'à ce que nous soyons mieux informés des plans des Anglais.

« Ouf ! » se dit Ashley. Au moins, on lui épargnait un sort terrible, même si Kenneman donnait l'impression qu'il aurait préféré la pendre sans autre forme de procès.

— Tu es certain de vouloir te charger d'une besogne aussi déplaisante ? demanda Revere.

Ashley risqua un regard vers Church qui semblait très irrité par la tournure des événements.

— Cela ne m'enchant guère, admit Kenneman, mais c'est notre seul recours pour l'instant. Nous ne devons prendre aucun risque.

— Alors, c'est décidé, conclut Revere. Kenneman se charge de dame Wheeler.

Il se lavait les mains de son sort, se dit Ashley.

À cet instant, Revere remarqua la chaîne de sa clé sur la table. Intrigué, il l'examina avant de demander :

— Quelle sorte de breloque est-ce là ?

Bien sûr, un orfèvre ne pouvait qu'être intéressé par une chaîne, se dit Ashley. Son initiale en argent avait été un cadeau d'anniversaire de Joël.

- C'est un porte-clés.
- Intéressant. (Les doigts de Revere caressèrent longuement le métal.) Remarquable travail.
- Et qu'est-ce que ceci ? interrogea Adams en ramassant une petite trousse avec une fermeture Éclair.
- Une trousse de maquillage.

Il leva vers elle des yeux de vache.

- Pour les cosmétiques, vous comprenez... expliqua-t-elle. Pour les crayons, les rouges à lèvres, la crème au collagène pour le visage...

Adams adressa un regard navré à Kenneman. Malheureux homme qui allait devoir supporter cet esprit dément !

- Mais quelle est cette chose ?

Les doigts de Hancock jouaient avec la fermeture Éclair.

- Un zip. Regardez, ça marche comme ça.

Tous se penchèrent en avant tandis qu'elle manœuvrait la fermeture deux ou trois fois.

- Par le Ciel, souffla Revere. Quel incroyable procédé !
- Oui... absolument stupéfiant, approuva Adams.
- Et ces autres vétilles ? intervint Warren qui fouillait dans la trousse.



Ashley enleva son poudrier, ses crayons, son mascara, ses rouges à lèvres. Ils connaissaient certains de ces objets mais leur aspect les laissait sans voix.

— Tenez. Vous voulez savoir qui je suis ? Voilà mon permis de conduire et mes cartes de crédit.

Elle fourra son permis sous plastique dans la main de John Hancock.

Ce fut Revere qui poussa la première exclamation.

— Quelle incroyable miniature ! fit-il, émerveillé. L'ouvrage est superbe !

Il examinait la photo sur le permis de conduire.

— Non, ce n'est pas une miniature, corrigea Ashley. C'est une photographie.

À nouveau, ils la considérèrent d'un regard vide.

— Une photographie ?

— Une image, prise par un appareil. (À présent, ils étaient complètement perdus.) Vous savez... vous regardez à travers une boîte qui contient une pellicule. Une fois que le petit oiseau est sorti, vous l'apportez au magasin et on vous la développe. Vous voyez ?

— Non, nous ne voyons pas, répondit Warren tandis que tous les autres reculaient d'un pas inquiet.

Soudain, la porte s'ouvrit brutalement. Ils pivotèrent aussitôt pour découvrir un jeune homme qui se ruait dans la pièce en refermant précipitamment derrière lui.

— Un problème ?

Kenneman s'était déjà séparé du groupe pour rejoindre l'intrus.

— Les tories se sont mis en marche.

Le jeune homme lança un regard interrogateur vers Ashley.

— Choisis tes mots, le prévint Revere.

L'emmenant à l'écart, ce dernier conversa à voix

basse avec lui. Il revint quelques instants plus tard, le visage grave.

— C'est bien ce que nous craignons, messieurs.

— Les nuages noirs s'amoncellent, murmura Warren. L'orage approche.

Consultant sa montre de gousset, Hancock annonça :

— Nous devons nous disperser sous peine d'attirer l'attention.

— Kenneman et vous, dame Wheeler, vous partirez les premiers, ordonna Revere. La taverne est pleine de clients.

— Que faisons-nous à propos du trou dans le plafond? demanda Warren en désignant l'ouverture béante.

Ramassant son tricorne, Kenneman dévisagea froidement la jeune femme.

— Ne dites rien. Je m'en charge.

Le cœur d'Ashley s'était mis à bondir tandis qu'il la considérait. Il était sacrément beau garçon, il n'y avait aucun doute là-dessus. Et il y avait encore moins de doute sur le fait qu'il n'était pas ravi de devoir s'embarrasser d'elle.

— Vous allez me suivre calmement, dit-il. Pas un mot ou vous le regretterez.

La menace était claire et tout à fait crédible. Elle n'avait pas le choix. Rêve ou pas, elle devait coopérer.

Parce qu'elle avait étudié l'histoire, Ashley savait qu'un réel désespoir les habitait. Un désespoir qui conduisait des hommes comme Aaron Kenneman à accomplir des actes extraordinaires.

Se redressant de toute sa hauteur, Ashley croisa avec respect le regard autoritaire du Dr Kenneman.

— Je vous obéirai.

### 3.

L'odeur de graisse rôtie, mêlée à la fumée de tabac et aux relents de sueur, souleva le cœur d'Ashley tandis qu'Aaron Kenneman la guidait à travers la petite taverne.

Des rires et des cris fusaient. Certains chantaient tout en sirotant du rhum dans de grandes chopes.

Deux serveuses transportaient des pots de bière chaude aux épices à un groupe installé devant une immense cheminée. La fumée s'élevait des longues pipes et stagnait au-dessus de leurs têtes comme un deuxième plafond.

Alors qu'ils se frayaient un chemin à travers la salle, plusieurs clients saluèrent aimablement Aaron.

Un homme plus ivre que les autres se dressa devant Ashley. Calmement, Aaron l'écarta et engagea la jeune femme à poursuivre son chemin.

— Qui est la gueuse, Kenneman ? demanda un homme élégamment vêtu d'une redingote.

— Elle refuse de le dire, répliqua Aaron. Mais ce n'est pas utile pour ce que nous allons faire !

Un concert de rires gras accueillit cette déclaration.

— Pourquoi dire une chose aussi odieuse ? accusa Ashley.

Il la faisait passer pour une prostituée !

— Vous avez promis de rester tranquille, gueuse.

— Arrêtez de m'appeler comme ça.

Il l'ignora, la poussant devant lui dans la salle comble.

— Je refuse d'être traitée de cette manière, protesta-t-elle en trébuchant.

— Tenez votre langue, la prévint-il à voix basse. Et continuez votre chemin. Le gentleman à votre droite semble vous trouver à son goût.

Ashley plongea vivement entre deux tables pour éviter le robuste matelot qui la lorgnait sans vergogne.

Un homme voûté aux cheveux blancs, avec un tablier maculé qui enserrait ses hanches minces, interpella Aaron :

— Hé, docteur ! C'est le trophée que vous avez gagné aux cartes ?

— Oui, et un beau trophée, répliqua Aaron sur le même ton. Oh, Loyal ! A votre place, je ferais quelque chose pour ce trou dans le toit. Le ciel est beau en cette saison mais il pleut parfois.

L'aubergiste fronça les sourcils en se grattant la tête.

— Un trou dans mon toit ?

— Oui, et un gros. Il serait préférable de le réparer au plus vite.

— Un trou dans mon toit ?

Loyal se grattait toujours la tête quand le docteur et son trophée franchirent la porte.

Ashley aspira une bonne gorgée d'air frais pour se débarrasser des remugles de la taverne. Se dirigeant vers un cheval bai, Aaron la prévint :

- Pas un mot pendant la traversée de la ville. Compris ?
- Parfaitement.

La prenait-il pour une idiote ? En fait, oui... mais il se trompait. Elle n'était pas idiote.

- Où allons-nous ?
- Cela ne vous concerne pas.

Ashley détailla l'animal avec appréhension. Elle était bien montée une fois, des années auparavant... mais c'était sur un cheval de bois.

- Je ne monte pas à cheval.
- Eh bien, maintenant, vous n'avez pas le choix.

Après avoir sauté en selle, il lui tendit la main.

Ashley plaça maladroitement son pied dans l'étrier et gémit quand il la hissa derrière lui.

Elle gémit à nouveau et s'accrocha désespérément à sa taille lorsque la monture partit d'un bond.

- Pas si vite ! Je vais tomber !

— Il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément. Gravez-vous bien cela dans le crâne.

Il lança le cheval au galop. Ashley se mit à prier pour que le rêve s'achève et qu'elle se réveille enfin !

Boston en 1775 offrait un spectacle ahurissant.

Le crépuscule baignait la ville d'une douce lumière de corail tandis que le cheval galopait dans d'étroites ruelles, soulevant des gerbes de poussière. Une forte odeur de poisson flottait dans l'air.

Regardant autour d'elle avec stupéfaction, la jeune femme découvrait un Boston qui ne ressemblait pas du tout à celui qu'elle connaissait. Ici, pas d'avenues, pas de gratte-ciel. L'activité qui régnait n'avait rien de comparable avec les embouteillages auxquels elle était habituée. Des chandelles brillaient à l'intérieur des petites maisons de brique et des hommes portant des lanternes déambulaient dans les rues.

À sa droite, se trouvait le port où était ancré un navire britannique avec une figure de proue en forme de corne. Un bateau américain plus élancé, destiné à la pêche et à la navigation côtières, glissait près de lui. Ashley remarqua la différence des voilures. L'anglais n'avait que des voiles carrées tandis que l'américain possédait des voiles auriques parallèles à la quille.

Des cris attirèrent soudain son attention. Deux hommes se battaient à coups de poing tandis que la foule se massait autour d'eux. Plus loin, des vendeurs ambulants continuaient à hurler leur boniment, ignorant la bagarre.

Une nouvelle scène incroyable s'offrit alors aux yeux d'Ashley : sur une place, une tête de pirate était exposée au bout d'une pique ! Elle resserra son étreinte autour d'Aaron.

En elle se mêlaient la curiosité, l'émerveillement, la stupéfaction et la crainte d'être ainsi projetée dans un autre siècle.

Des chariots de marchandises les plus diverses passaient autour d'eux. Elle se souvint que bon nombre de produits étaient interdits au commerce. En 1775, le port de Boston avait été fermé, jusqu'à ce que la ville paie le thé que les colons avaient jeté dans le port. La facture s'élevait à plusieurs milliers de dollars. Le boycott touchait durement les colons car ceux-ci devaient se passer des produits de première nécessité.

Soudain, elle se demanda si Aaron Kenneman avait pris part à la *Boston tea party*, s'il avait été de ces colons déguisés en Indiens qui avaient investi les bateaux anglais et jeté les ballots de thé à la mer...

Elle ferma les yeux. Ce rêve était le plus absurde qu'elle ait jamais fait. Pourquoi ne rêvait-elle pas que Kevin Costner et Mel Gibson se disputaient ses faveurs et que, en désespoir de cause, Mel Gibson l'enlevait et l'emmenait vivre dans une île hawaïenne paradisiaque ?

Ils quittèrent la zone du port et pénétrèrent dans le centre-ville. Ici, régnait une odeur putride. Des rigoles couraient dans les rues, servant d'égoûts à ciel ouvert. Les eaux usées étaient jetées par les fenêtres et quelques cochons barbotaient dans cette fange, cherchant leur nourriture parmi les tas d'ordures qui pourrissaient dans les passages entre les maisons.



Ashley laissa échapper un petit cri quand un homme, poursuivi par un autre individu, faillit heurter leur monture.

— Au voleur ! Au voleur ! criait ce dernier.

D'un bond, le cheval évita le bonhomme, forçant

Ashley à se cramponner à la veste d'Aaron.

— Un coupeur de bourse, murmura celui-ci en manœuvrant habilement à travers la foule. A cause des Anglais, les gens sont de plus en plus désespérés.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Ashley se retourna pour voir le voleur rattrapé et jeté à terre.

Ils remontèrent des ruelles et des passages sombres et tortueux. Une cloche d'église retentit, annonçant le crépuscule.

Soudain le cheval se cabra et Ashley glissa sur la selle. Sans se retourner, Aaron l'agrippa et l'aida à se remettre en place. Elle se serra un peu plus contre lui.

— C'est encore loin ? cria-t-elle.

Son postérieur était déjà tout engourdi.

— Vous verrez bien.

Empruntant une autre ruelle, Aaron ralentit l'allure. Ashley détailla rapidement les panneaux peints annonçant un magasin général, une

banque, une pension de famille. Soudain, elle frémit en apercevant les barreaux aux fenêtres d'une prison. Ils franchirent un coin de rue et elle eut une nouvelle surprise. Une enseigne annonçait : *L'Orfèvrerie : Paul Revere*.

La véritable orfèvrerie de Paul Revere ! Elle se mit à tirer frénétiquement la manche d'Aaron.

— Regardez ! C'est la boutique de Paul Revere ! Je me demande si Rachel est là !

Rachel était l'épouse de Revere. Ashley espérait que son rêve lui permettrait de rencontrer une femme du xviii<sup>e</sup> siècle : elle aurait tant de choses à lui demander !

Aaron se figea et lui lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Vous connaissez Rachel ?

— Eh bien, pas personnellement, bien sûr. Mais j'ai lu...

Elle vit les muscles de sa mâchoire se contracter.

— Vous avez lu ?

Cette question rappela à Ashley que les femmes ne lisaient généralement pas en 1775. Eh bien, les choses avaient changé depuis l'époque d'Aaron Kenneman, et elle n'avait pas envie de lui mentir.

— J'ai lu que Paul Revere a repris la boutique de son père quand il avait quinze ans.

— Et ?

— Et qu'un peu plus tard, il a épousé sa première femme, Sara Orne. Ils ont eu six enfants... et deux de plus qui sont morts à la naissance.

Aaron poussa un juron. Pardieu, la gueuse était agaçante !

Mais Ashley poursuivait sa récitation, apparemment inconsciente du fait qu'elle risquait de se faire égorger.

— Les enfants s'appelaient Deborah, Paul, Sara, Mary... et Francine... non, c'était Frankie... ou alors Faith, non...

— Frances ! aboya Aaron.

— Oui ! C'est ça, Frances et Elisabeth.

— Excellente mémoire, commenta sèchement Aaron.

Cette femme était une sorcière. D'abord, elle bredouillait des sonnettes insensées et maintenant elle se mettait à énoncer des vérités. Et elle prétendait ne pas être une espionne.

— Vous en savez beaucoup sur le compte d'un homme que vous disiez ne pas connaître, accusa-t-il.

— Je le sais parce que je l'ai lu, rétorqua Ashley

— Peut-être que ce sont des visions qui vous viennent, suggéra Aaron d'un ton qui n'avait rien de plaisant.

— Des visions ? (Elle rit doucement.) Non, ce ne sont pas des visions. Mais j'ai dû manger des piments avant de me coucher.

Oui, voilà l'explication. Elle avait encore mangé des piments. Chaque fois, les piments lui donnaient des cauchemars.

Aaron se tourna sur la selle pour la dévisager. Voilà qu'elle recommençait avec ses balivernes.

La jeune femme soupira.

— Peu importe. Vous ne comprendriez pas même si je vous expliquais.

Il s'intéressa de nouveau à la route.

— Ceux qui possèdent un esprit troublé voient parfois des choses que les autres ne voient pas.

— Vous me croyez folle, n'est-ce pas ?

— Peut-être pas au sens où vous l'entendez. Mais je connais certains de ces individus qui concoctent des sortilèges et des potions et qui voient des choses extraordinaires.

— Oh, vous me prenez pour une sorcière !

— Vous le niez ?

— Cela servirait-il à quelque chose ?

« Une sorcière à la langue trop bien pendue », pensa-t-il, irrité.

Ils avaient quitté la ville à présent, et parcouraient une sorte de sentier de terre battue.

— Dites-moi encore d'autres choses que vous avez « lues », se moqua-t-il.

Les connaissances de la jeune femme fascinaient et agaçaient Aaron mais il ne pouvait s'empêcher de la questionner.

— Vous autres, les colons, vous vous imaginez que le roi George est un type bien, dit-elle en le sentant se raidir à nouveau. Tout le monde tient le Parlement pour responsable de ce qui arrive alors qu'en réalité c'est le roi George et les responsables du Trésor anglais qui exigent toujours plus d'argent.

— Et vous avez lu ça !

— Je l'ai lu, acquiesça-t-elle.

Ah ! le coquin était séduisant mais il n'avait aucun respect pour ce qu'elle savait.

— Docteur Kenneman, reprit-elle, en dépit du préjugé stupide qui veut que les femmes ne soient bonnes qu'à satisfaire un homme, il se trouve que nous aussi nous possédons une cervelle. Une femme des années 90 est capable de lire et d'avoir sa propre opinion sur les choses du monde.

— Les années 90 ? Vous voulez dire dans quinze ans ? s'exclama-t-il en se demandant pourquoi il prenait la peine d'écouter de telles insanités.

— Non, je veux dire dans deux cent quinze ans.

Il se retourna pour la dévisager.

Elle souriait.

— Vous ne me croyez pas ?

— Il n'y a rien de pire qu'une femme à la langue trop bien pendue qui se prend pour le centre du monde, maugréa-t-il.

Elle lui flanqua un coup de coude dans les côtes.

— Écoutez, mon vieux. Si nous n'étions pas dans un rêve, cette remarque vous aurait valu un bon coup de pied quelque part.

Il secoua la tête, abasourdi.

— Quelle sorte de gueuse êtes-vous donc ?

— Vous pensez que les femmes sont inférieures aux hommes, n'est-ce pas ?

— Les femmes ont leur place, concéda-t-il.

Personnellement, il ne partageait pas l'opinion commune selon laquelle l'éducation pour les femmes était une perte de temps, mais il ne la critiquait pas non plus. C'était ainsi depuis toujours. D'ailleurs, il ne comprenait pas pourquoi il essayait d'entretenir une conversation intelligente avec celle-ci. Son unique devoir était de prendre garde à ce qu'elle ne s'échappe pas.

— Et quelle est donc cette place, mon bon docteur ? raila Ashley.

— Les femmes doivent veiller sur leur foyer et élever leurs enfants.

Elle éclata de rire.

— Vous trouvez cela amusant ?

— C'est vous que je trouve amusant.

Un silence s'installa. Ashley se rendit compte qu'elle était épuisée. Une vilaine migraine lui martelait les tempes et elle aurait donné cher<sup>1</sup> pour que cet inconfortable voyage prenne fin. Le soleil avait disparu derrière un banc de nuages et il commençait à faire froid.

— Vous parliez de Paul, dit soudain Aaron. Que savez-vous d'autre à son sujet ?

— Eh bien, il travaille depuis sa plus tendre enfance. Il a appris le métier d'orfèvre avec son père. Pour gagner de l'argent, il sonnait les cloches de l'église. Il a repris la boutique à l'âge de quinze ans et il fabrique des perles, des bagues, des médaillons, des boutons, des pots et des théières. Une fois, il a même fait un collier d'argent pour le chien d'un de ses clients.

» L'histoire raconte qu'à la mort de sa première femme, Paul s'est engagé dans la politique. Il a embauché Rachel Walker pour s'occuper de la maison et des enfants. Apparemment, les enfants l'ont tellement aimée que Paul lui a proposé le mariage. Au bout du compte, il a eu seize enfants. Pas étonnant qu'il ait eu du mal à joindre les deux bouts. Avec son fils Paul, il a fait partie de ces colons déguisés en Indiens qui ont jeté le thé anglais à la mer. Il pleuvait ce jour-là et il faisait froid. Et ce sont plus de neuf mille livres de thé qui ont fini dans le port de Boston. Il ne manquait plus qu'une grosse tranche de citron.

Aaron la regarda une nouvelle fois.

Ashley éclata de rire. Elle prenait un malin plaisir à le stupéfier.

— C'est bien ainsi que ça s'est passé, non ?

— Qui vous a dit que Paul et son fils y étaient ?

— Je l'ai lu...

— ... dans un livre, conclut-il avec irritation. De quelle sorte de livre s'agit-il ?

— Un livre d'histoire. Vous connaissez l'histoire ? Vous savez : Christophe Colomb, Napoléon et les autres... Depuis le commencement des temps jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle.

— Vous méritez certes quelques compliments. Vous connaissez fort bien le déroulement des événements.

— Eh bien, en fait, je croyais détester l'histoire mais j'ai dû apprendre des tas de trucs pour mon boulot.

Il fronça les sourcils.

— Votre... quoi ?

— Mon travail. Je suis guide dans un musée. Et je sais aussi pas mal de choses sur le massacre de Boston.

Aaron blêmit mais il demeura silencieux. Maudit soit le sort ! Il aurait dû laisser Church emmener cette étrange créature...

Trente minutes plus tard, Ashley descendait péniblement de cheval. Grâce au Ciel, se disait-elle, Aaron Kenneman ne se retrouverait jamais au volant d'une voiture. Cet homme conduisait comme un fou !

Elle examina d'un œil critique la taverne délabrée devant laquelle ils s'étaient arrêtés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— *Le Bouc-Noir*.

Aaron nouait la bride du cheval à un poteau.

— Et qu'est-ce que *Le Bouc-Noir* ?

— Une auberge.

— Nous étions déjà dans une auberge, lui rap- pela-t-elle.

— Oui, mais ici nous allons passer la nuit.



Ashley frémit à cette idée. Malgré l'obscurité, elle n'avait aucun mal à se rendre compte que cette auberge était encore plus malfamée que la précédente.

— Je croyais que vous m'emmeniez chez vous.

Il lui jeta un regard glacé qui la cloua sur place.

— J'ai changé d'avis.

— Merci de me prévenir.

Aaron l'ignora. Amener la gueuse chez lui aurait été une erreur. *Le Bouc-Noir* était un endroit bruyant. Si jamais elle tentait de s'enfuir et s'il était contraint de l'attacher, ses cris n'ameuteraient pas la clientèle.

Contemplant la pauvre auberge, Ashley soupira. C'était bien sa chance : elle se retrouvait dans un rêve de série B au budget minable.

Son opinion sur *Le Bouc-Noir* ne s'améliora nullement quand ils y pénétrèrent. La puanteur était saisissante. Les gens ici ne devaient jamais se laver.

— Non, vraiment, nous n'allons pas rester, n'est-ce pas ? gémit-elle. À mon époque, les services sanitaires raserait cet endroit.

— Il y a des lits et la nourriture est suffisante.

Aaron la poussa vers une table dans le fond.

— Jésus Marie Joseph, grommela Ashley.

Dès qu'ils furent installés, il fit signe à une serveuse.

- Pas un mot, prévint-il tandis que la femme se dirigeait vers eux.
- Vous trouvez que je parle trop ? s'étonna Ashley innocemment.
- Oui.
- Qu'est-ce que ce s'ra, mon beau ?

La voluptueuse serveuse détaillait Aaron sans se gêner. Elle posa une main sur son bras en ramassant de l'autre les deux chopes qui traînaient encore sur la table.

- Deux cidres et deux pâtés de viande.

Le sourire qu'il lui rendait était beaucoup trop cordial. Aaron Kenneman ne devait pas être un inconnu au *Bouc-Noir*.

La fille tourna ostensiblement le dos à Ashley.

- Rien d'autre pour combler vos désirs, milord ?
- Pas aujourd'hui.

Aaron lui lança un regard tandis qu'elle s'éloignait. Agacée, Ashley lui flanqua un solide coup de pied sous la table. Il la considéra, ébahi.

- Oh pardon, je ne l'ai pas fait exprès.
- Je vous conseille de ne pas recommencer, la prévint-il sèchement.

Il commençait à perdre patience avec cette femme ! Démente ou pas, elle n'allait pas lui donner des coups de pied en toute impunité.

Ils se toisèrent comme si chacun d'eux voulait établir une frontière que l'autre n'avait pas le droit de franchir.

— Un moment qu'on ne vous a pas vu, docteur.

Aaron leva les yeux vers le propriétaire de l'endroit. Son estomac proéminent était couvert d'un tablier maculé de taches qui annonçaient les menus de la semaine.

— Oui, un moment, Medrian. J'ai beaucoup de travail.

— Ah, je l'ai entendu dire. (Medrian Frolonzo adressa un sourire de connivence à Ashley.) Belle journée aujourd'hui, pas vrai, madame ?

— Non, répliqua Ashley. C'est une journée absolument pourrie.

Medrian en resta bouche bée.

Ce fut au tour d'Aaron de taquiner le tibia d'Ashley sous la table.

— Vous devez l'excuser, Medrian. La dame est lasse.

Il lança un nouveau coup de chaussure pour l'inciter à confirmer son dire.

Elle le regarda.

— Quoi ?

— La dame est lasse, répéta-t-il très lentement.

— Oh...

Obéissante, elle se mit à bâiller.

— Ah... oui, fit Medrian en souriant avec hésitation.

— Nous aurons besoin d'une chambre pour la nuit, demanda Aaron.

Ashley lui flanqua un nouveau coup de pied.

Les mâchoires serrées, il lui lança un regard noir.

— Il nous faudra deux chambres, corrigea-t-elle d'une voix sucrée.

— Une seule, répéta Aaron en lui décochant à son tour un solide coup de pied.

Elle lui rendit son coup.

Et lui, coup pour coup.

Le petit tavernier considérait sa table d'un air inquiet tandis qu'elle tanguait dangereusement.

Crack !

Elle poussa un cri.

— Bon sang ! Ça fait mal !

Même dans le pire cauchemar, jamais elle n'aurait imaginé un homme aussi peu civilisé !

Aaron adressa un large sourire à Medrian.

— La jeune dame est trop pudique. Une chambre.

Medrian recula comme pour éviter de les gêner.

— Pas de problème... Votre chambre habituelle vous attend.

A son regard, Ashley comprit que l'aubergiste la prenait pour une fille de joie. Tout cela à cause de ce dépravé de docteur !

Un sourire aux lèvres, Aaron se tourna vers elle.

— Il faut manger, chérie. Vous aurez besoin de toutes vos forces.

Elle rassembla tout le dédain dont elle était capable.

— Votre chambre *habituelle* ?

— Je voyage beaucoup.

— Ben voyons !

La serveuse revint avec les plats. Elle déposa une sorte de tourte à la viande, un gros morceau de pain et une chope devant Ashley, puis repartit en balançant les fesses.

La jeune femme examina la tourte avec anxiété. Que mangeait-on au xvm<sup>e</sup> siècle ? Elle essaya de se souvenir. Des oiseaux ? Des rongeurs ? Des insectes ?

— Quelque chose indispose Son Altesse ? s'enquit Aaron.

Elle osa à peine le regarder.

— Qu'y a-t-il... là-dedans ?

Il regarda alternativement le pâté et la jeune femme.

— Si vous avez suffisamment faim, vous le mangerez de toute manière.

Découpant un morceau de tourte, il se mit à mâcher avec un air satisfait.

« De toute manière »... C'était bien ça le problème, se disait Ashley. Elle soupira en contemplant à nouveau l'immonde arrière-salle.

— J'imagine qu'il n'y a aucun espoir d'avoir des nachos, ici ?

Aaron avala un deuxième morceau de pâté chaud.

— Des nachos ?

— Des petits bouts de tortillas croustillants avec du fromage et du piment.

— Bien sûr.

Il continua de manger.

— C'est génial avec du Coca.

— Bien sûr.

Il arborait toujours son sourire suffisant.

Ashley porta sa fourchette à sa bouche et tâta du bout de la langue un morceau de tourte. Mine de rien, Aaron la surveillait du coin de l'œil. Elle parut trouver cela convenable car, malgré ses soupirs, elle découpa un nouveau morceau un peu moins minuscule.

La tourte était infecte mais elle avait faim. Tout en mangeant, elle balaya la salle du regard. La clientèle était essentiellement composée d'hommes qui dînaient ou jouaient aux cartes. Tous buvaient de la bière.

Une grande cheminée trônait dans un coin. Un demi-bœuf était empalé sur une broche au-dessus du feu. Ashley examina le jeune garçon qui, le menton dans la main, tournait lentement la broche à l'aide d'une poignée en bois.

— Que fait ce garçon ? demanda-t-elle.

Aaron suivit son regard.

— Il tourne la broche, répondit-il comme si elle avait posé une question particulièrement stupide.

Elle fronça les sourcils.

— C'est son travail ? Il doit rester assis là à faire tourner ce bout de viande ?

Aaron haussa les épaules.

— C'est un travail honorable.

— Et il est payé convenablement ?

D'un air absent, il arracha un morceau de pain en étudiant la jeune femme. Il y avait en elle une innocence déconcertante. Parfois, il était sûr qu'elle était folle et, parfois, elle lui semblait tout à fait saine d'esprit.

— En général, ces garçons sont employés pour rembourser une dette, une dette de leur père, bien souvent.

Il reprit son repas et il n'était pas difficile pour Ashley de voir qu'il était plus intéressé par sa nourriture que par une conversation avec elle.

Pensive, elle observa à nouveau le jeune garçon. Un gamin de la fin du XX<sup>e</sup> siècle accepterait-il un travail aussi insipide pour rembourser une dette de ses parents ?

- Toutes les auberges emploient-elles des enfants aussi jeunes ?
- Certaines ont des brochetons.
- Des brochetons ? Qu'est-ce que c'est ?
- Des chiens qui sont entraînés à marcher sur un tourniquet pour faire tourner la broche.

Ashley était abasourdie.

- Des chiens ?
- Vous feriez mieux de cesser vos papotages et de finir votre repas.

Elle souleva sa fourchette dans un geste de menace.

- Et vous, vous feriez mieux de me lâcher les baskets !

Il leva les yeux.

- Lâcher les baskets ?
- Lâcher les baskets.

Il opina avec grâce.

- A votre service.



Ashley ingurgita ce qu'elle put du repas. La pâte de la tourte était épaisse, les pommes de terre trop cuites et la viande aussi dure qu'une semelle de cuir, mais le tout apaisait son ventre affamé.

— Que comptez-vous faire de moi ?

— Cela n'a pas encore été décidé.

— Quand cela sera-t-il décidé ?

— En temps voulu.

— Docteur Kenneman ! (Un homme titubait vers leur table, louchant sur Ashley d'un œil concupiscent.) Je ne crois pas avoir eu le plaisir d'avoir été présenté à cette jolie donzelle. (Il oscilla dangereusement, visiblement fort éméché.) Voilà un visage des plus charmants.

Son haleine fétide fit tressaillir Ashley. Du regard, elle appela Aaron à son secours. Même si le bon docteur ne lui plaisait pas particulièrement, dans les circonstances présentes, elle dépendait entièrement de lui.

— Ce n'est pas une Bostonienne, dit Aaron avec calme.

— Mais si !

— Elle n'est pas d'ici, répéta-t-il tout aussi paisiblement.

— Cela se voit, approuva l'homme. Cette robe est trop délicate. Cette jeune personne doit être fort bien rétribuée pour ses faveurs, ajouta-t-il en ricanant.

Il joua avec la dentelle qui garnissait le col de sa robe avant de toucher une mèche de ses cheveux qui s'était échappée de son chignon.

La perruque !

Ashley posa la main sur sa tête : la perruque avait bel et bien disparu. Elle poussa un gémissement. Le musée allait exiger qu'elle la rembourse.

Se croyant encouragé, l'homme se mit à explorer plus audacieusement son corsage.

Ashley bondit et le gifla de toutes ses forces.

— Holà ! que faites-vous là ? fit Aaron en lançant un regard d'avertissement à Ashley.

Voilà que cette écervelée attirait l'attention sur eux ! Tous les regards s'étaient tournés dans leur direction.

— Je vous conseille de ne pas laisser traîner vos mains, déclara-t-elle froidement.

L'homme ivre tituba en arrière en massant sa joue rougie.

— Quoi ! C'est pas une femme qui va gifler Jack Milletson ! éructa-t-il.

— Trop tard, c'est fait ! Jack Milletson aurait mieux fait de se tenir tranquille !

— Holà, holà ! prévint encore Aaron.

Jack leva le poing mais elle le gifla à nouveau avant qu'il n'ait le temps de frapper. La claque fut encore plus assourdissante dans le silence ambiant.

Après avoir écarté un banc qui le gênait, Jack se jeta sur Ashley tandis que la salle explosait de rire.

— Maintenant, ça suffit !

Aaron se dressa lentement et s'interposa entre les deux adversaires.

— La dame est avec moi, Jack.

Se frottant toujours la joue, ce dernier jeta un regard haineux à la jeune femme.

— Pour sûr que c'est sa chance.

— Oui, acquiesça Aaron, l'air insolent. Une sacrée chance...

Ashley décocha une nouvelle gifle à Aaron cette fois-ci, mais il lui saisit le bras en souriant.

— Allons, allons ! Pas de ça entre nous, ma jolie ! Garde tes forces pour cette nuit.

Elle plissa les paupières.

— Espèce de...

Sa deuxième main jaillit pour le sonner comme il le méritait. Elle n'avait pas été élevée avec quatre frères sans apprendre quelques bons trucs pour se défendre.

Sans effort apparent, Aaron intercepta son poignet avant de jeter la jeune femme sur son épaule comme un vulgaire sac de grains.

— Mais oui, ma belle. Je pense moi aussi qu'il est temps de nous retirer. (Il adressa un clin d'œil à l'assistance.) Si vous voulez bien nous excuser, messieurs, la dame est apparemment épuisée.

— Posez-moi ! exigea Ashley, les dents serrées, tandis qu'il prenait la direction de l'escalier.

Rejetant la tête en arrière, Aaron éclata de rire.

— Ah... impatiente, mon amour ? Bien sûr, je peux monter plus vite!

— Sale porc !

Elle lui martela le dos de toutes ses forces.

— Impatiente petite peste !

À son tour, il lui claqua le postérieur.

— Au secours ! cria-t-elle dans l'espoir qu'un de ces sôûlards oserait se lever pour prendre sa défense. À l'aide !

Mais les hommes se contentèrent de rire de plus belle. Leurs yeux brillaient d'envie. Ah, en voilà une qui possédait un sacré tempérament!

— Hé, bon courage ! cria l'un d'entre eux. Si tu as besoin d'aide, Aaron, appelle-moi !

— Dompte la mégère, Kenneman ! fit un autre.

Les joues d'Ashley s'enflammèrent. Délibérément, il s'arrangeait pour que ces canailles la prennent pour une prostituée.

Eh bien, se promit-elle alors qu'ils atteignaient l'étage et s'engageaient dans un couloir mal éclairé, elle allait lui donner bien du « plaisir », ce soir.

Avant que la nuit soit finie, elle montrerait à Aaron Kenneman ce qu'était l'enfer sur cette terre.

Elle resta calme tant qu'ils furent dans le couloir. Qu'il s'imagine qu'elle n'était qu'une inoffensive petite gourde, pensa-t-elle. Il n'allait pas tarder à s'apercevoir de son erreur. Elle esqua de justesse une poutre tandis qu'il tournait dans un deuxième couloir, la portant toujours comme une dinde de foire.

Sans ralentir le moins du monde, il ouvrit une porte avant de la déposer sans cérémonie sur un lit défoncé.

Ashley se rattrapa à temps pour ne pas tomber de l'autre côté.

- Espèce de taré !
- Faudra-t-il que je vous bâillonne ?

D'un coup de pied, il referma la porte avant de faire glisser le verrou.

- Essayez un peu !

Au regard qu'il lui adressa, elle comprit que cette menace n'avait pas le moindre effet sur lui.

Après avoir allumé une lanterne, il se dirigea vers l'étroite fenêtre pour tirer le rideau. Il prit le temps de scruter les ténèbres devant l'auberge.

Tout semblait en ordre. Personne ne traînait dans les parages, personne ne quittait la taverne en hâte. La ruse avait peut-être fonctionné. Les clients de l'auberge croyaient que la femme était une traînée payée pour son plaisir. Soulagé, il laissa retomber le rideau. Il garderait la gueuse ici jusqu'au matin avant d'envoyer un message à Revere pour lui indiquer où il se trouvait. D'ici là, une décision aurait été prise. Le temps leur étant compté, ils devaient se débarrasser d'elle avant que Gage, le commandant en chef des forces anglaises en Amérique, ne s'aperçoive que son espionne avait été découverte.

— Tout le monde en bas se figure que je suis une prostituée, accusa Ashley en roulant sur elle-même pour s'asseoir.

— C'était précisément mon intention. (Quittant la fenêtre, Aaron l'examina avec dédain.) Et si vous possédiez deux sous de jugeote, vous ne chercheriez pas à les détromper.

Fermant les yeux, Ashley se pinça douloureusement le bras.

Aaron la regarda se pincer à plusieurs reprises en différents endroits.

— Que faites-vous ? s'enquit-il avec un calme olympien.

— Je me pince.

— Cela, je le vois. Oserais-je vous demander dans quel but ?

— Parce que je veux me réveiller !

Croisant son regard d'un air décidé, elle se pinça à nouveau, très fort.

Indifférent à ses excentricités, il traversa la chambre pour s'asseoir au bord du lit et commença à enlever ses bottes.

Se laissant retomber sur un oreiller à peine moins dur qu'une bûche, Ashley contempla le plafond.

— Je veux rentrer chez moi.

— Je ne puis vous relâcher.

Elle se redressa afin d'enlever les épingles dans ses cheveux. À la vue du nuage soyeux qui se répandit autour du visage de la jeune femme, Aaron fronça les sourcils, troublé.

— Si seulement je pouvais me réveiller, murmura-t-elle pour elle-même.

Soudain, le regard d'Aaron s'adoucit. La gueuse était adorable. Stupide, certes, mais adorable.

— Vous perdez votre temps avec des inepties pareilles. Vous feriez mieux de me dire qui vous a envoyée.

— Si seulement je le savais.

— Vous vous accrochez encore à cette folle histoire de rêve ?

— Je sais que c'en est un... ou alors, c'est un voyage dans le temps.

Il soupira. Voilà qu'elle recommençait ses délires...

Ashley se glissa hors du lit. Elle grimaça en surprenant son reflet dans le petit miroir suspendu au-dessus de la bassine de toilette. Elle avait les cheveux en bataille, son maquillage avait coulé, ses mains et son visage étaient souillés de crasse. Bon sang, elle était pire que la gueuse qui les avait servis en bas.

Elle soupira. Écoutez-la un peu. *La gueuse*. Voilà qu'elle commençait à penser comme eux !

— Vous craignez qu'on ne nous ait suivis ? s'enquit-elle tandis qu'il retournait à la fenêtre.

— Je le crains.

— Nous n'avons pas été suivis.

Il se tourna vers elle.

— Comment le savez-vous ?

— Eh bien, je le crois fortement.

Si la fameuse chevauchée de Paul Revere avait bien lieu dans trois jours, comme l'histoire l'affirmait, cela signifiait que tout se passerait bien. Évidemment, elle n'avait rien lu à propos d'un docteur séquestrant une femme du xx<sup>e</sup> siècle, mais bon, les historiens ne pouvaient pas tout savoir...

— Vous le croyez fortement ? (Il reprit son interrogatoire.) Pourquoi cela ne me rassure-t-il pas ?

— Je n'en sais rien. Cela devrait, pourtant. Que faisons-nous maintenant ?

— Nous attendons.

— Quoi ?

— Le matin.

Ashley fronça les sourcils.

— Le matin... et c'est tout ?

— Vous posez beaucoup trop de questions, dame Wheeler.



— J'espère que vous êtes meilleur docteur qu'homme du monde. Vos manières laissent vraiment à désirer, se plaignit-elle en se retournant vers le miroir.

Elle examina sa robe d'un air écœuré. Le directeur du musée allait la trucider pour avoir mis son costume dans un tel état.

— Je vais me reposer, annonça-t-il. J'ai passé toute la nuit dernière au chevet d'un patient et je commence à être très fatigué.

Il se débarrassa de sa veste et la posa au pied du lit. Une seconde plus tard, il s'allongeait en bâillant à s'en décrocher la mâchoire.

— N'essayez pas de fuir, ajouta-t-il. Sans ma protection, vous courriez un danger encore plus grand.

Ashley frissonna au souvenir des individus patibulaires qui s'enivraient en bas et de la façon dont ils l'avaient déshabillée des yeux. Si elle voulait s'évader, elle ne devait pas repasser par la taverne.

Elle alla à la fenêtre. Le sol se trouvait à dix mètres plus bas. Un tout petit peu trop haut pour sauter. « Réfléchis, Ashley, réfléchis, se dit-elle. Ceci ne peut être qu'un rêve. Mais si ça ne l'est pas, que faire ? »

Aaron semblait déjà profondément endormi. Elle l'étudia un moment. Cet homme était entièrement dévoué à une cause. Même si c'était un docteur qui avait fait le serment de préserver la vie, elle était certaine d'une chose : il l'avait épargnée jusqu'ici et même sauvée des autres seulement pour protéger son groupe. Si la garder en vie signifiait une menace pour ses compagnons ou pour lui, le Dr Aaron Kenneman n'hésiterait pas à la supprimer.

Un frisson d'appréhension la parcourut. Il était peut-être très beau mais il était aussi très dangereux...

Elle rejoignit le coin-toilette. Le pot était rempli d'eau propre. Jetant un coup d'œil vers le lit, elle s'assura qu'il dormait toujours.

Après avoir versé de l'eau dans la bassine, elle déboutonna le devant de son corsage et enleva le bout de dentelle qui préservait sa pudeur. Elle le rangea dans l'armoire, défit quelques lacets et respira avec aisance pour la première fois depuis très longtemps.

Encore un rapide regard vers le lit avant de soulever très vite ses jupes pour défaire son jupon qu'elle laissa glisser à terre. Du bout du pied, elle l'envoya sur une chaise. Ah, voilà qui était mieux. Et maintenant, le panier.

Elle souleva à nouveau ses jupes qu'elle fit pivoter autour de sa taille pour trouver la fermeture. Elle était coincée, bien sûr. À l'aveuglette, elle se débattit pour la débloquer. Quand elle y parvint enfin, elle se débarrassa de l'énorme machin rigide avant d'enlever sa jupe pour l'épousseter.

Aaron, les yeux mi-clos, contemplait ce spectacle. Il s'était préparé à une tentative de fuite, auquel cas, il n'aurait plus eu aucun doute : elle était bien une tory. Au lieu de cela, elle ôtait ses vêtements... Que comptait-elle faire ? Rester là debout à moitié nue ? Même si elle le croyait endormi, cette femme n'avait aucune pudeur ! Les ridicules sous-vêtements qu'elle portait ne couvraient rien.

Rien... Ses yeux s'entrouvrirent un peu plus malgré lui. Il sentait son corps réagir à la vue de ces longues jambes fuselées. Il roula vivement sur le côté.

Après avoir mouillé un bout de tissu rugueux, Ashley commença à se laver le visage et les bras. Puis elle se pencha pour s'examiner dans le miroir tandis qu'elle tamponnait le doux renflement de ses seins.

Seigneur Dieu ! comme elle était belle, songea Aaron. Si elle était une espionne, il faudrait être un saint pour résister à ses charmes. Et c'était précisément pour cette raison qu'elle avait été choisie, se dit-il. Gage était une canaille rusée.

Malgré tous ses efforts pour se maîtriser, il sentit son ventre se nouer quand elle dégrafa son soutien- gorge.

Soudain, Ashley se raidit en surprenant du coin de l'œil un mouvement sur le lit.

- Vous ne dormez pas, accusa-t-elle.
- Au contraire. Je dors à poings fermés.

Les joues d'Ashley s'enflammèrent.

- Vous m'observiez !

Suivant la direction de son regard, Ashley baissa les yeux sur son panty rose pâle et son soutien- gorge à balconnet.

- Quels sont ces... attirails ? demanda-t-il d'une voix peu assurée.

— Un soutien-gorge et un panty, rétorqua-t-elle en ramassant sa robe pour la serrer devant elle. C'est bien plus confortable que les gros machins que portent vos femmes.

— Quelle est leur fonction ?

— Leur fonction ? Eh bien... (Était-il sérieux ?) Eh bien, de... couvrir...

— Alors, leur fonction n'est pas remplie, commenta-t-il sèchement.

Gênée, elle enfila à la hâte sa robe, referma le corsage et rabaissa les manches.

— Vous auriez pu regarder ailleurs !

— Il est de mon devoir de vous surveiller, fit-il avec une effarante mauvaise foi.

Elle lui tourna le dos, faisant mine de s'intéresser à son reflet dans le miroir. Ses joues ressemblaient à deux tartes à la fraise et il continuait à la regarder.

— Avez-vous pour habitude de vous dénuder devant les hommes ? reprit-il.

— Je vous croyais endormi.

— Ce n'était pas ma question.

— Non, je n'ai pas pour habitude de me « dénuder » devant les hommes.

Ashley s'examina dans le miroir d'un œil critique. Soudain, elle avait envie d'être plus jolie. Seule une femme d'une beauté saisissante pouvait espérer séduire un homme tel qu'Aaron Kenneman. Une vague de détresse l'envahit tandis qu'elle repensait à Joël. Lui l'avait toujours trouvée très jolie, même si elle savait que ce n'était pas vrai.

- Allons, allons, la taquina Aaron. Une femme possédant votre beauté... il y a sans nul doute quelqu'un à qui vous réservez vos faveurs?
- Eh bien... oui, il y a quelqu'un, admit-elle. Joël Harrison, mon fiancé.
- Vous vous êtes déshabillée devant cet homme avant le mariage ?

Elle pivota pour le dévisager.

- Oui... nous étions fiancés.
- Et être « fiancés » au... de quel siècle préten- dez-vous venir, déjà?
- Le XX<sup>e</sup> siècle.
- Les femmes du xx<sup>e</sup> siècle... elles autorisent donc aux hommes de telles libertés ?
- Eh bien... oui, parfois.
- Quand allez-vous vous marier ?

Le regard d'Aaron glissait lentement sur elle.

- Nous n'allons pas nous marier, confessa-t-elle, décidée à ignorer la chaleur qui l'envahissait sous ce regard provocant. J'ai brisé nos fiançailles. Juste avant de... d'atterrir sur votre table.

Son expression si innocente, si sincère faillit un instant convaincre Aaron. Se pouvait-il qu'elle croie vraiment à cette histoire absurde ? Non. Gage l'avait choisie à la perfection. La gueuse n'était pas seulement intelligente, elle était convaincante.

- Cet homme est-il un tory, lui aussi ?
- Joël ? Bien sûr que non !
- Pourquoi avez-vous brisé vos fiançailles ?

- Cela ne vous regarde pas.
- C'est une honte, dit-il doucement.
- D'avoir brisé mes fiançailles ?
- Non. C'est une honte que les femmes du XX<sup>e</sup> siècle autorisent de telles libertés aux hommes.

Ashley acheva de boutonner son corsage.

- Eh bien, les choses ont changé depuis votre époque.

D'un geste souple et vif, Aaron quitta le lit pour se poster une nouvelle fois à la fenêtre.

- Vous feriez mieux de vous détendre, lui dit Ashley. Nous sommes en sécurité pour l'instant.

Elle rassembla ses jupons et son panier qu'elle rangea dans l'armoire.

De longues minutes s'écoulèrent avant qu'Aaron se décide à quitter la fenêtre. Le surveillant à la dérobée, elle s'attendrit quelque peu en remarquant qu'il était effectivement épuisé.

Il dégrafa les trois premiers boutons de sa chemise puis se laissa tomber sur le lit.

Ashley sourit en apercevant ses grosses chaussettes déformées, si différentes de celles en soie que portait Joël.

Elle se détourna, essayant de l'ignorer, mais elle voyait toujours son reflet dans le miroir. Sa chemise bâillait, révélant un large torse bronzé, parfaitement musclé et recouvert d'une épaisse toison. Il portait les

cheveux longs et réunis dans une queue- de-cheval à la base du cou. Ses longs cils dessinaient des ombres sur ses joues. La bouche était finement ciselée et le menton, si cela était possible, encore plus déterminé que celui de Joël.

— Où vais-je dormir ? demanda-t-elle.

Le petit lit aurait bien du mal à les accueillir tous les deux.

Aaron ouvrit les yeux pour la dévisager calmement. Insinua-t-elle qu'elle voulait le rejoindre ?

— Il me semble que la chaise est libre.

Elle plissa les yeux.

— Vous espérez me faire dormir sur une chaise ?

— J'espère surtout que vous vous tiendrez tranquille pendant que je dors. Cela dit, vous pouvez vous installer où bon vous semble.

Ashley planta ses poings sur ses hanches.

— Si vous croyez... commença-t-elle.

— Dame Wheeler, vous semblez penser que vous avez votre mot à dire sur ce qui vous arrive. Laissez- moi vous détromper. Vous avez perdu ce droit dès l'instant où vous êtes tombée du toit dans la taverne. Aussi, muselez-vous !

— Me museler ?

— Exactement, muselez-vous !

— Et je n'ai pas d'autre choix que d'accepter vos déplorables manières, n'est-ce pas ?

- C'est bien ce qu'il me semble.
- Très bien.

Elle s'installa sur la chaise, furieuse.

- Encore un mot : je vous surveillerai, même avec les yeux fermés. Alors n'essayez pas de fuir.
- Loin de moi cette idée.

La rumeur de la taverne flotta jusqu'à eux tandis que le silence s'installait dans la chambre. Aaron chassa de son esprit l'image de la jeune femme sur la chaise. Il refusait de penser à ses épaules nues ou à la rondeur épanouie de ses seins.

Il somnola un moment avant de sursauter en l'entendant traîner la chaise vers la fenêtre.

Elle le fixait droit dans les yeux.

- Oh, vous essayiez de dormir, peut-être ? fit-elle innocemment.
- À votre avis ?
- Mon avis est que je vous dérange.
- Exactement.

Elle s'installa à nouveau contre le dossier dur.

Dehors, la nuit était noire. Seules quelques lanternes aux fenêtres trouaient l'obscurité.

Elle était si fatiguée. Si seulement elle pouvait claquer des doigts et se retrouver chez elle, dans son lit.



La tête renversée en arrière, elle contemplait les ténèbres. Comment s'était-elle retrouvée ici ? Elle se souvenait des roulements du tonnerre, elle courait vers sa voiture... Puis elle était tombée... Soulevant les bras, elle constata que ses coudes étaient striés d'écorchures.

Ensuite... elle ne se souvenait plus de rien, jusqu'à sa chute à travers le toit de la taverne du *Dragon- Vert*.

C'était complètement absurde ! Elle avait lu des histoires qui racontaient des situations semblables mais ce n'étaient que des histoires, de la pure invention. Se pouvait-il qu'elle ait fait un saut dans le temps ? Si c'était le cas, comment allait-elle convaincre ses ravisseurs qu'elle n'était pas une espionne ? Et, à supposer qu'elle y parvienne, comment convaincre Aaron de l'aider d'une manière ou d'une autre à rentrer chez elle ?

Son regard erra vers le lit et elle se demanda comment il était possible qu'elle se sente autant en sécurité avec cet homme. Même s'il ne ressemblait pas du tout à Joël, en dehors du fait qu'ils étaient médecins tous les deux, il y avait en lui quelque chose de très... familier. C'était bizarre. Il la retenait prisonnière et pourtant elle n'avait pas peur.

Elle devait rêver, voilà l'explication. Mais si elle rêvait, pourquoi ne se réveillait-elle pas ? D'ailleurs, se réveillerait-elle un jour ? Cette pensée avait quelque chose de véritablement effrayant. Peut-être ne se réveillerait-elle jamais, peut-être ne rentrerait-elle jamais chez elle. Ô Seigneur Dieu!...

Et si elle restait prisonnière du xviii<sup>e</sup> siècle pour

toujours ?

Des larmes lui piquèrent les yeux tandis qu'elle serrait les poings.

— Ce n'est pas possible ! dit-elle à haute voix.

Aaron se redressa, les yeux écarquillés.

— Quoi... ?

— Désolée, murmura-t-elle.

Elle allait devoir se comporter d'une manière plus rationnelle si elle voulait le persuader de lui venir en aide.

— La gueuse est complètement...

Suivit un mot qu'elle ne comprit pas mais qui, à n'en pas douter, n'avait rien d'un compliment. Il se laissa retomber sur son oreiller, marmonnant toujours dans sa barbe.

Bon, d'accord, lutter contre les Anglais ne devait pas être chose facile, mais il n'était pas forcé d'être aussi mal élevé, ni aussi grossier !

Se renfonçant dans sa chaise, elle essaya de faire le point. Quelles que soient les circonstances — rêve, saut dans le temps ou autre chose —, elle était en danger.

Si elle se trouvait bien en avril 1775, elle ferait mieux de tenir sa langue et de réprimer sa propension à dire à voix haute tout ce qui lui passait par la tête. Les femmes du xviii<sup>e</sup> siècle étaient considérées comme des êtres inférieurs. Si elle voulait survivre et ne pas être accusée de sorcellerie, elle devait y réfléchir à deux fois avant d'exprimer ses opinions.

Tout cela était vraiment étrange. Le Boston qu'elle avait vu aujourd'hui sur le cheval d'Aaron n'était guère différent du Boston dont elle parlait durant ses visites guidées au musée. D'après ce qu'elle avait appris, cette ville était considérée comme la plus avancée des colonies : elle possédait plus de quarante rues, à peu près autant de ruelles et d'allées, et un bon millier de maisons en briques. Une vraie cité moderne.

Soudain, Ashley entendit le rire rauque d'une femme dans le couloir, bientôt suivi par le martèlement de bottes sur le plancher. Elle lança un coup d'œil anxieux vers le lit. Devait-elle réveiller ce cochon de macho pour le prévenir ?

— Calmez-vous, il n'y a aucun danger, fit Aaron à voix basse.

Il n'avait pourtant pas ouvert les yeux !

Les pas s'approchèrent de leur porte puis la dépassèrent. Ashley poussa un soupir de soulagement.

Elle avait eu le temps de distinguer les commentaires très crus de l'homme. Ce qui confirmait ses premières impressions quant à cet établissement. Les femmes en bas étaient des prostituées.

À nouveau, les larmes lui montèrent aux yeux et elle jeta un regard rancunier vers le lit. Peut-être pouvait-elle se glisser dehors, descendre les escaliers et tenter de s'enfuir ? Elle ne serait pas plus en danger dans les rues qu'avec cet homme qui la prenait pour une espionne ou une sorcière ou les deux.

L'animation se calmait à présent dans la taverne. Il ne devait plus y avoir grand monde. Se penchant en avant, elle se prépara à bouger. Si elle...

— N'y songez même pas.

La voix d'Aaron la fit sursauter. Comment avait-il fait ? Il lisait dans ses pensées ou quoi ?

— Je croyais que vous dormiez.

— Vous vous trompiez.

Vaincue, elle s'affala sur la chaise.

Eh bien, qu'il s'imagine avoir gagné ! Il finirait bien par dormir pour de bon et, alors, elle tenterait sa chance, elle se faufilerait dehors, elle franchirait la porte de cette maudite taverne et...

Et quoi ? Où irait-elle ? Le Boston qu'elle connaissait n'existait pas encore. Quant à grimper sur le dos du cheval, elle n'en avait ni l'envie ni la compétence. Aaron Kenneman n'était peut-être pas le plus sympathique des compagnons, mais au moins elle était en sécurité avec lui. Pour le moment.

Elle ferma les yeux, résignée à souffrir en silence.

Un sourire se dessina sur les lèvres d'Aaron quand il l'entendit soupirer. Il n'avait rien perdu du combat intérieur qu'elle s'était livré. Il avait observé les émotions défiler sur son visage : d'abord la peur, puis le désenchantement et enfin l'acceptation résignée.

Chaque fois qu'elle s'était tournée vers lui, il avait senti son indécision. Mais il devait lui accorder une chose : elle était intelligente. Elle s'était rendu compte qu'elle était plus en sécurité avec lui que seule. Son choix avait été le plus sage.

À présent, ce soupir lui confirmait qu'elle ne tenterait pas de s'enfuir. Pas cette nuit.

S'enfonçant plus confortablement dans son oreiller, il sourit de plus belle. Oui, la gueuse ne manquait pas d'esprit.

Un rayon de soleil qui se frayait un chemin à travers la fenêtre réveilla Ashley le lendemain matin.

Se protégeant les yeux, elle s'étira avant de gémir. Toutes les articulations de son corps lui faisaient mal.

On frappa à la porte et Aaron se leva en un éclair.

Ashley retint son souffle tandis qu'il ouvrait le battant.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Aaron Kenneman ?

Aaron étudia le petit bonhomme aux épaules tombantes qui se trouvait devant lui.

- Oui.
- Medrian m'a dit que vous êtes docteur. (L'homme haletait comme s'il avait gravi les escaliers trop vite.) C'est ma femme... elle est malade.

— Où est-elle ?

Paniqué, l'inconnu se tordait les mains.

— Il vous faudra m'accompagner... elle est à la J maison.

Aaron enfila ses bottes alors que l'homme repartait dans l'escalier. Lançant un regard vers Ashley, il esquissa une grimace. Qu'allait-il faire d'elle ? Il ne pouvait la laisser seule ici.

Après la nuit abominable passée sur sa chaise, la jeune femme contemplait le lit avec envie. Pendant qu'Aaron s'occuperait de cette femme, elle ferait la grasse matinée.

— Vous venez avec moi, décréta-t-il.

Elle gémit.

— Zut, zut et rezut ! Ça recommence !

Elle avait passé la moitié de son temps avec Joël assise à se tourner les pouces, pendant qu'il soignait ses patients.

— Vous n'avez qu'à y aller. Moi, je vous attends ici et...

Il la poussait déjà vers la porte.

— Vous venez avec moi.

— Non ! Pourquoi devrais-je venir ? Je ne suis pas docteur.

— Non, mais vous êtes prisonnière, expliqua-t-il du ton patient qu'un maître d'école prend avec le dernier de la classe. Et c'est moi le

docteur. Comme le docteur ne peut pas vous laisser, j'en déduis que vous et moi sommes inséparables pour l'instant. (Il sourit.) Eh bien, dame « Zut », se moqua-t-il, me suis-je bien fait comprendre ?

Elle se raidit devant son air condescendant.

- À la perfection.
- Alors allons-y.

Elle se libéra d'une secousse brutale en le fusillant du regard.

- Au moins, laissez-moi me peigner.
- Inutile. Vous êtes très bien peignée.

Les hommes ! Tout en reboutonnant son corsage, elle enfila ses chaussures. Puis, enroulant sa chevelure en un chignon, elle y planta la seule épingle à sa disposition.

- Alors, vous venez ?
- Ça va, ça va, j'arrive !

Elle n'avait même pas eu droit à une tasse de café !

Attrapant son sac au passage, elle le suivit dans les escaliers. C'était peut-être la choucroute qu'elle avait mangée à midi qui était responsable de ce rêve atroce.

- Attendez ! Attendez un peu ! s'écria-t-elle en trébuchant.

L'épingle dans ses cheveux menaçait de tomber et elle ne pouvait se permettre de la perdre : il ne devait pas y avoir de supermarché dans les parages.

— Mais ralentissez un peu, bon sang !

Au bas des marches, Aaron la prit par le bras pour l'entraîner au rythme qu'il jugeait convenable. Elle essaya de se libérer, en vain : il serra plus fort et la tira comme un vulgaire sac à travers la taverne vide.

— Calmez-vous, ordonna-t-il.

— Espèce de misérable... (Elle s'interrompt pour essayer de remettre en place sa chevelure.) Je viens de passer la nuit la plus pénible de ma vie et vous êtes l'homme le plus grossier qu'il m'ait été donné de rencontrer ! Vous êtes égoïste, mesquin, insensible...

Ashley se tut en apercevant Medrian derrière le comptoir qui souriait. Il n'était pas difficile de deviner ses pensées et elle rougit comme une pivoine.

Relevant ses jupes, elle haussa fièrement le menton et dépassa le tavernier sans lui accorder le moindre regard. Peu importait ce que s'imaginait cet idiot.

Adressant un clin d'œil complice à l'aubergiste, Aaron ricana à son tour.

— Bonjour, milord. La nuit a dû être plaisante, non ?

— Tout à fait, Medrian, tout à fait !



Dehors, un jeune garçon tenait la bride du cheval d'Aaron déjà harnaché. L'aube teintait le ciel d'un rose pastel. L'homme qui était venu chercher le docteur monta en selle en leur faisant signe de le suivre.

L'estomac d'Ashley protesta quand Aaron la hissa sur la selle. Elle n'appréciait pas outre mesure de sentir ses mains sur ses fesses mais, n'ayant pas d'autre moyen de grimper sur ce fichu animal, elle fit contre mauvaise fortune bon cœur.

Une fois installée, elle baissa les yeux vers lui.

— Je vendrais mon âme pour un œuf cocotte et une tasse de café brûlant.

— Je vous comprends, approuva Aaron. Il sauta derrière elle et lança le cheval au grand galop.

Peu de temps après, la maison du vieil homme apparut. Les murs blanchis à la chaux étaient souillés et la porte bâillait sur ses gonds. Cette demeure n'avait rien des images pittoresques qu'on trouvait dans les livres d'histoire. En entrant, Ashley découvrit deux enfants accroupis qui entretenaient un feu avec des brindilles.

Elle devait loucher pour distinguer les meubles. Sans ses lentilles, elle était pratiquement aveugle et elle les avait enlevées cette nuit. Fouillant dans son sac, elle trouva ses lunettes qu'elle chaussa.

Se réchauffant le bout des doigts au maigre foyer, elle contempla le mobilier : en tout et pour tout, trois chaises, une table, un coffre éraflé et un vaisselier minuscule. Les rideaux qui couvraient l'étroite fenêtre

avaient dû être bleus deux ou trois siècles auparavant. À l'évidence, cette famille était pauvre.

Une femme aux traits tirés sortit de la pièce du fond, portant une casserole d'eau et un linge.

— Comment va Rebecca ? demanda le vieil homme, anxieux.

— Elle n'est pas bien, fit la femme en secouant tristement la tête.

Aaron se débarrassa de sa veste, la tendit à Ashley et se dirigea vers la chambre. D'un geste, il ordonna à la jeune femme de le suivre.

— Non ! articula-t-elle silencieusement.

— Oui ! répondit-il tout aussi silencieux.

Pour la première fois, il la voyait portant ses lunettes. Il fronça les sourcils. Ces besicles étaient fort étranges.

Ashley lui emboîta le pas à regret.

La chambre était petite, plongée dans une obscurité qu'une unique bougie ne parvenait pas à chasser. La femme dans le lit était si pâle qu'on l'aurait dite en cire.

Restant en retrait, Ashley observa Aaron tandis qu'il examinait la femme. Il murmurait des mots rassurants, essayant d'apaiser les craintes de la malheureuse.

Ashley avait l'impression qu'il était un excellent médecin, même si son savoir était limité. Elle pensa à toutes ces choses qu'on avait découvertes depuis l'époque d'Aaron Kenneman et elle eut soudain la

folle envie de partager avec lui ces merveilleuses avancées telles que la pénicilline, le vaccin contre la rage, les antibiotiques, les rayons X, les scanners. Mais elle y renonça. Il ne la croirait pas.

— 'Eu mal toute la nuit, docteur. Sais point c'que ça peut être, se plaignit Rebecca. J'ai bien peur qu'on m'ait j'té un sort.

— Quand les douleurs ont-elles commencé ?

— À peu près une heure après l'repas.

— Qu'avez-vous mangé ?

La femme adressa un regard pitoyable à son mari.

— Du chou, du rutabaga et des haricots, docteur. Rien d'autre, assura l'homme.

Aaron sourit.

— Eh bien, nous devrions pouvoir vous...

*Bip... bip... bip...*

La femme eut un sursaut craintif.

— Qu'est-ce... que c'est, docteur ?

Ashley se pétrifia tandis que la sonnerie de sa montre lançait son appel quotidien de sept heures. La montre était un cadeau de sa sœur. Celle-ci trouvait amusante cette sonnerie qui jouait un vieil air populaire : « Je déteste me lever, je déteste me lever, je déteste me lever de bonne heure! »

Quatre paires d'yeux étaient rivées sur elle.

Aaron la fusilla d'un regard qui signifiait : « Je ne sais pas ce que c'est mais arrêtez ça tout de suite ! »

— Cela ne doit pas vous inquiéter, Rebecca, murmura-t-il, rassurant.

Souriant misérablement, Ashley essaya de faire taire l'alarme.

— Ce n'est rien... juste ma montre.

Elle montra son poignet d'un geste d'excuse.

Rebecca se tassa sur son oreiller en roulant des yeux effarés.

— Une sorcière, Hubert... c'est une sorcière ! souffla-t-elle.

Et sans doute la même sorcière qui lui avait jeté un sort !

— Docteur, vous aviez point l'droit d'amener une sorcière sous notre toit ! accusa Hubert.

Ashley frappa sa montre qui chantait toujours.

— Mais tais-toi, espèce d'engin débile...

Rebecca se mit à pleurer et à geindre, tout en se débattant follement dans son lit. La femme aux traits tirés bondit pour essayer d'arracher la montre du bras d'Ashley, tandis qu'Hubert se plaçait devant le lit pour protéger son épouse.

Jurant à mi-voix, Aaron quitta sa patiente et prit la jeune femme par le bras.

— Oh, pour l'amour du Ciel, ce n'est qu'une montre ! protesta-t-elle alors qu'il l'entraînait hors de la chambre.

Il la tira à travers la pièce principale sous le regard médusé des deux enfants.

— C'est ridicule... laissez-moi vous expliquer... Mais lâchez-moi, enfin !

Une fois dehors, Aaron la poussa vers un petit apprentis.

— Où m'emmenez-vous ?

— Je vais vous dire où j'aimerais bien vous emmener ! aboya-t-il.

— Et moi, je vais vous dire où vous pouvez bien aller S rétorqua-t-elle.

Il ouvrit brutalement la porte et la poussa dans une pièce sombre qui sentait... le fumier! Avant qu'elle réalise ce qu'il lui arrivait, Aaron avait trouvé deux bouts de corde et lui avait ficelé les mains.

— Et maintenant, restez tranquille !

— Taré !

Il claqua la porte de l'apprentis derrière lui sans autre forme de procès.

— Ordure ! Sale type !

Comment osait-il l'enfermer dans ce trou à rats et l'abandonner ?

Elle resta tranquille un moment, essayant de réfléchir à ce qu'elle pouvait faire.

*Meeuuuuuh.*

Elle leva la tête pour découvrir une vache qui mâchait placidement du foin en la fixant d'un air intrigué.

— S'il croit qu'il va s'en tirer comme ça...

*Meeuuuuuh.*

La vache hocha la tête, visiblement d'accord.

Dix minutes plus tard, Ashley était parvenue à se libérer de ses liens. Elle avait de bonnes dents, Dieu merci. Dans son effort, elle avait perdu l'épingle à cheveux sur laquelle la vache avait posé sa patte, l'enfonçant dans un tas de fumier. Sans plus attendre, la jeune femme rassembla ses jupes ornées à présent d'un superbe trou. Mais cela n'avait aucune importance. Elle était libre et elle aurait aimé voir la tête de ce débile profond quand il découvrirait sa disparition.

Elle ramassa son sac et se glissa hors de l'appentis. La chance lui souriait enfin. Ce petit sentier la ramènerait tout droit en ville.

Après s'être débarrassée de ses escarpins, elle se mit à courir. Il était encore tôt et il n'y avait pas grand monde dans la campagne. Elle ignorait où aller mais elle ne permettrait pas une seconde de plus à cet homme de la traiter avec aussi peu de respect.

Elle courut pendant deux bons kilomètres avant d'oser ralentir le pas. Le soleil était haut à présent et la journée s'annonçait lourde.

Traînant les pieds, la tête basse, au bord de l'épuisement, elle se jura de renoncer à tout jamais à la choucroute et aux piments.

Une voix d'homme l'arrêta subitement.

— Tiens, tiens. Mais qu'avons-nous là ?

— Une bien jolie dame, répondit un deuxième homme.

Ashley fit volte-face. Son cœur manqua un battement quand elle découvrit à qui elle avait affaire.

Des cavaliers anglais !

## 5.

Ashley se sentit glacée de la tête aux pieds. Quinze soldats arborant l'uniforme anglais la fixaient, mais c'était surtout le capitaine qui retenait son attention.

L'homme dressé sur sa monture affichait une désinvolture qui proclamait son importance. Il portait la longue redingote rouge vif si célèbre, aux pans rabattus en arrière sur sa culotte d'un blanc de neige. Le pommeau de son épée étincelait, de même que ses bottes d'un noir impeccable. Les gants blancs qu'il tenait dans sa main droite étaient immaculés. Il était vraiment magnifique.

— Je vous souhaite le bonjour, milady, dit-il avec un petit hochement du menton. Je suis le capitaine Benjamin Browning. Que fait donc une aussi charmante demoiselle dehors à cette heure de la matinée ?

— Je... (Fiévreusement, Ashley chercha une réponse plausible.) Je me promène, répliqua-t-elle avec son sourire le plus candide. Quelle splendide matinée, ne trouvez-vous pas ?

Le capitaine Browning se pencha sur sa selle.

— N'est-il pas un peu tôt pour se promener ?



— Eh bien... à la vérité, je ne pensais pas m'aventurer aussi loin. (Ashley lança autour d'elle un regard innocent.) Je crois bien que je me suis perdue, mon bon monsieur.

Les soldats s'agitèrent sur leurs selles, échangeant des regards amusés. Cette petite débraillée provenait sans nul doute de l'un des couvents très particuliers qui fleurissaient par ici. Son visage maculé de boue, le foin dans sa chevelure et sa robe déchirée en disaient long.

Pris d'une envie de la taquiner, le capitaine se pencha à nouveau vers elle, toujours aussi jovial.

— Ou peut-être êtes-vous une espionne qui traverse nos lignes pour transporter des messages ?

Consternée, Ashley secoua la tête sans répondre.

— Non ? N'auriez-vous pas obtenu quelque renseignement d'un dragon britannique trop éméché ? insista Browning.

« Ô Seigneur, se dit Ashley au désespoir. Il sait. » Il valait peut-être mieux se montrer honnête avec lui.

— Eh bien, non, je ne suis pas une espionne, mais écoutez-moi, je vais être franche avec vous. Je suis... Je ne me promène pas. En réalité, je tente d'échapper à quelqu'un.

Sous la protection de quinze cavaliers anglais, elle n'aurait plus rien à craindre d'Aaron Kenneman.

Le sourire du capitaine vacilla quelque peu.

— Oh ?

— Oui. C'est un... un docteur. Je vous en prie, vous devez m'aider.

— Vous tentez d'échapper à un docteur ? s'enquit-il, goguenard.

— Oui ! Un drôle de salopard arrogant, croyez- moi ! explosa-t-elle en remontant la lanière de son sac sur son épaule.

Trente sourcils se haussèrent simultanément.

— Un... salopard ? répéta le capitaine.

— Et même pire que ça... mais nous ne pouvons rester ici à gâcher un temps précieux.

Elle contempla la piste avec anxiété. Il était impératif de garder son calme. Il était déjà assez étrange qu'elle veuille échapper à un docteur. Peut-être avait-elle eu tort de leur dire cela,

— Euh... l'homme doit me suivre de près. Il faudrait nous dépêcher.

— Ce... docteur vous retient contre votre volonté ? demanda le capitaine, essayant de trouver une explication logique à ses propos.

Ashley le détailla. Ce capitaine Browning avait décidément l'air d'un type compréhensif.

— Écoutez. Je sais que cela va être difficile à croire mais nous avons eu un petit malentendu à cause de ma montre... celle que ma sœur m'a offerte pour mon anniversaire. Elle joue cette vieille chanson stupide : « Je déteste me lever, je déteste me lever, je déteste me lever de bonne heure... »

Le capitaine hocha la tête comme s'il avait déjà entendu cette chanson.

— Oh, vous la connaissez ? s'étonna-t-elle.

Il jeta un regard par-dessus son épaule, adressant un sourire apitoyé à ses hommes. Se tournant à nouveau vers Ashley, il opina.

— Bien sûr. Je vous en prie, poursuivez.

Encouragée par sa stupéfiante perspicacité,

Ashley enchaîna :

— C'est alors que Rebecca a perdu les pédales.

Comme il semblait ne pas comprendre, elle expliqua :

— Elle s'est mise à geindre, à se débattre comme une folle, à hurler que j'étais une sorcière, et donc le docteur... (Prudemment, elle évita de révéler le nom d'Aaron, se disant que les soldats soupçonnaient peut-être ses activités illicites.) ... le docteur m'a traînée dans cette cabane puante, il m'a attachée et abandonnée avec une vache ! Non, mais vous vous rendez compte ?

Le capitaine secoua la tête avec sympathie.

— Vous êtes Rebecca ?

— Non, je m'appelle Ashley Wheeler. Rebecca est la femme d'Hubert.

Le capitaine hocha à nouveau la tête comme s'il comprenait parfaitement.

— Vous pourriez m'appeler un taxi ? conclut Ashley, épuisée.

Browning se tourna une nouvelle fois vers ses hommes. Ils haussèrent les épaules.

— Euh... vous vous appelez Ashley Wheeler ou bien Untaxi ? questionna le capitaine, déboussolé.

— Quoi ?

— Untaxi, c'est un nom étrange.

— Oh... non... je voulais dire...

Ashley se pétrifia en réalisant l'incroyable bévue qu'elle avait commise. Elle n'était pas dans le Boston du xx<sup>e</sup> siècle mais dans celui du xvm<sup>e</sup> siècle ! Le mot « taxi » n'existait même pas !

— Je voulais dire... Pourriez-vous m'appeler un fiacre ? corrigea-t-elle vivement.

Il lui fallait à tout prix un moyen de transport pour fuir.

Le capitaine consulta une dernière fois ses hommes. Ils partageaient visiblement son avis.

— J'ai bien peur de ne pouvoir vous assister, dit finalement Browning.

— Alors, vous pourriez peut-être m'emmener avec vous et me laisser à la première ville que nous rencontrerons ?

Ainsi, elle n'aurait rien à craindre d'Aaron Kenneman pendant un petit moment et elle pourrait faire le point.

— Bien sûr, dit le capitaine. Un de mes hommes va vous prendre avec lui.

— Oh, merci !

Quel merveilleux gentleman ! Lui au moins ne la croyait pas folle !

— Bennett, il y a une prison tout près d'ici, annonça-t-il calmement. Veillez au confort de cette dame jusqu'à notre arrivée.

— Oui, sir !

Browning leva la main et les rangs se reformèrent.

— Une prison ? Non, attendez un peu ! hurla Ashley au capitaine qui s'éloignait déjà.

Pourquoi avait-elle demandé un fiacre ? Mais qu'avait-elle dans le crâne ? Bien sûr qu'il la croyait folle !

— Vous représentez un danger pour vous-même, ma jolie, à errer ainsi en déblatérant comme une démente, lança-t-il d'un air navré.

— Non, écoutez-moi, je vous en prie ! Je vous dis la vérité ! Je fais ce rêve insensé... vous devez m'aider !

— Les gardes trouveront quelqu'un qui assumera la responsabilité de votre personne, promit-il.

Hébétee, Ashley se sentit soulevée de terre et placée sur un cheval derrière un soldat. Seigneur Dieu, ils allaient vraiment la jeter en prison jusqu'à ce qu'on vienne la réclamer ! Et personne ne viendrait ! Aaron n'avait aucune idée de ce qui était en train de lui arriver, et même s'il l'apprenait, il n'était pas certain du tout qu'il vienne la chercher. Pas après les problèmes qu'elle lui avait causés.

En un rien de temps, la troupe parvint devant la prison. En découvrant le bâtiment de pierres épaisses avec les barreaux aux fenêtres, Ashley se sentit mal.

Le capitaine Browning descendit de cheval et, après quelques minutes, émergea de la prison accompagné d'un individu hargneux. Celui-ci avait l'odeur de quelqu'un qui ignore l'existence de l'eau.

— Il s'agit de cette jeune femme. Elle dit s'appeler Ashley Wheeler mais ce n'est pas une certitude. Elle s'est affublée d'autres noms étranges. (Le capitaine admira le visage d'Ashley avec regret.) Tant de beauté gâchée, quel dommage !

— Je m'appelle bien Ashley Wheeler et je ne suis pas folle, insista-t-elle. Vous ne pouvez quand même pas me jeter en prison parce que je marchais sur cette route.

— Mieux vaut tenir votre langue, femme ! ordonna Browning d'un ton plus ferme.

— Pas question ! Je suis une citoyenne américaine qui n'a pas de comptes à rendre au gouvernement britannique !

— Ah, ah ! Vous êtes donc une espionne des colons !

— Non ! rétorqua Ashley avec lassitude. Je ne suis pas une espionne.

— Alors, qu'êtes-vous ?

— Cinglée, admit-elle.

Mieux valait qu'ils la croient folle qu'espionne.

— Voyez comme elle délire. Je vous la remets, déclara le capitaine au geôlier. Je vais prévenir les autorités au cas où quelqu'un serait à sa recherche.

— Ça m'étonnerait, fit l'autre. Mais elle peut rester.

Il l'examinait de la tête aux pieds comme une vulgaire marchandise. Instinctivement, Ashley se rapprocha du capitaine.

— Vous n'allez pas me laisser ici avec ce... cet homme, chuchota-t-elle. Je n'aime pas sa façon de me regarder.

— Je ne peux rien faire de plus pour vous, dit Browning en renfonçant son chapeau à cornes sur sa tête. Emmenez-la, ordonna-t-il au gardien.

Ashley voulut lui échapper mais il la saisit d'une poigne de fer pour la traîner vers la prison, sans écouter ses protestations.

À l'intérieur du bâtiment humide et froid, c'était pire encore qu'elle ne l'avait imaginé. Ses pieds glissaient sur un sol gluant. Son estomac se révolta.

— Je vais être malade, prévint-elle.

S'esclaffant, l'homme décrocha un jeu de clés à un crochet et ouvrit une lourde porte de bois qui donnait sur un étroit corridor. Après l'avoir poussée sans ménagement devant lui, il l'entraîna le long du couloir uniquement éclairé par une faible torche. Au-dessus d'eux, elle percevait des froissements d'ailes tandis que de petites pattes grattaient frénétiquement le sol.

Ashley roula des yeux effarés en entendant des voix monter des cellules sombres. De pauvres diables se hissaient jusqu'aux barreaux des portes pour tendre les mains vers elle.

— Aidez-moi... aidez-moi... suppliaient-ils faiblement.

Au bout du couloir, le gardien ouvrit la dernière porte et jeta Ashley dans le cachot. Elle poussa un cri en trébuchant sur un tas de paille humide et sale.

— Oh, je vous en prie, vous ne pouvez pas m'enfermer ici !

Le geôlier éclata d'un rire gras.

— Si j'peux faire quelque chose pour t'rendre la vie plus agréable, ma jolie, fais-le-moi savoir ! Thomas Bulfooney est à ton service !

— Non, je vous en prie !

Elle se rua sur la porte qui se fermait déjà avec un bruit sinistre. Les poings serrés, sanglotant, elle cogna le bois épais mais son hystérie ne fit qu'accroître l'hilarité du geôlier. Il tourna les talons, l'abandonnant dans l'obscurité.

Un froid humide la pénétra jusqu'aux os tandis qu'elle se laissait tomber dans la paille. Elle ferma les yeux. C'était impossible, tout simplement impossible...

De sourds gémissements s'élevaient des plaintes, la voix d'un homme qui délirait dans une cellule voisine.

Après ce qui lui parut être des heures, la jeune femme rassembla assez de forces pour s'asseoir. Elle avait soif. Elle repéra un seau de bois rempli d'eau et muni d'une sorte de louche, et elle se demanda depuis combien de temps il se trouvait là. Un pot de métal rouillé et puant était posé à l'autre bout du cachot. Apparemment, c'étaient les seules commodités dont elle disposait.



Elle ferma les yeux. Et pria. « S'il vous plaît, laissez-moi me réveiller. Je ferai tout ce que vous voudrez... Tout. »

Mais quand elle rouvrit les paupières, elle se retrouva confrontée à la même scène épouvantable.

Un couinement aigu la pétrifia soudain. Des rats. Trois gros rats trottaient sur le sol, l'épiant de leurs petits yeux rouges.

Elle bondit vers la porte.

— Au secours ! Au secours ! Il y a des rats là- dedans !

Un éclat de rire lui répondit d'une autre cellule.

— Des rats ? Alors, t'auras d'ia viande pour dîner, ma jolie !

Les animaux disparurent dans des trous mais Ashley fut incapable de bouger pendant plusieurs minutes. Des rats... Elle frissonna.

Apercevant la petite lucarne ouverte sur l'extérieur, elle la rejoignit en frôlant les murs de la cellule. Dressée sur la pointe des pieds, elle risqua un coup d'œil entre les barreaux. Elle vit une petite cour coincée entre de hauts murs.

Saisissant deux barreaux, elle tenta de se hisser à la force des bras pour respirer un peu d'air frais. Elle en fut incapable, tellement elle était épuisée. Avec une exclamation de dégoût, elle se laissa glisser à terre. Elle ravala une quinte de toux. Génial ! Il ne lui manquait plus que d'attraper une pneumonie.

Elle s'approcha du seau en bois pour examiner son contenu avec méfiance. Trois gros cafards flottaient à la surface de l'eau.

Elle grimaça, se jurant de ne jamais boire de cette eau même si cela signifiait mourir de soif. Maladroitement, elle souleva le seau du bout des doigts et le porta jusqu'à la lucarne. Quelques secondes plus tard, elle était trempée mais elle était parvenue à verser cette eau croupie de l'autre côté des barreaux.

Puis elle renversa le seau pour grimper dessus et aspirer avec soulagement quelques goulées d'air frais.

La tête posée sur le rebord de la fenêtre, elle contemplait la cour d'un regard vide. Elle aurait dû rester avec cet arrogant Aaron Kenneman.

Au moins, il sentait moins mauvais que cette affreuse cellule.

Le déjeuner arriva à travers la trappe dans la porte. Ashley se précipita pour attraper le bol mais il s'écrasa par terre.

— Ma pauvre ! J crois qu tu vas devoir attendre le souper, lança le gardien en éclatant de rire.

Ashley contempla ce gâchis avec dégoût. Quel cauchemar abominable ! Elle était prisonnière d'un tortionnaire nazi.

L'après-midi fut interminable. Elle passa l'essentiel de son temps debout sur le seau à la fenêtre ou bien accroupie dans la paille à se ronger les ongles. Elle regrettait amèrement l'appentis avec cette vache si gentille.

Le repas du soir arriva et, cette fois, elle le guettait. Elle rattrapa de justesse le bol au moment où il franchit la trappe. Son cœur se révolta. La maigre bouillie sentait encore plus mauvais que les restes du déjeuner étalés par terre.

Examinant ce mélange d'eau sale et de pain noir, elle comprit qu'elle devrait le manger. Sinon, elle serait trop faible pour s'échapper si jamais l'occasion se présentait... ce qui était peu probable.

Pinçant les narines, elle leva la cuillère. Elle refusait de penser à ce qu'elle faisait. Quelqu'un viendrait bien la secourir.

Il le fallait.

La nuit plongea le cachot dans une obscurité presque totale. Ashley gisait roulée en boule sur la paille, épuisée mais trop effrayée pour fermer les yeux. Elle surveillait les rats qui se risquaient hors de leurs trous pour dévorer les restes du repas éparpillés sur le sol.

Un peu avant l'aube, à bout de forces et de nerfs, elle se couvrit le visage et sanglota, perdant totalement espoir pour la première fois. Personne ne viendrait. Elle allait mourir dans ce trou puant et personne ne viendrait même réclamer son corps.

Avec le premier rayon de soleil, elle se redressa brusquement. Regardant autour d'elle, elle comprit qu'elle avait dû s'endormir. Elle se gratta le bras et renifla.

Elle se leva avec peine pour se diriger vers ce timide rayon de soleil qui s'insinuait entre les barreaux de sa prison. Elle se gratta à nouveau et

baissa les yeux : quelque chose rampait sur son bras. Parvenue dans la lumière, elle vit qu'il s'agissait d'un insecte.

Un pou.

Paniquée, elle se mit à sauter sur place pour essayer de se débarrasser de la vermine qui avait élu domicile dans ses jupes. Puis elle poussa un hurlement en comprenant que la paille en était infestée.

Elle faisait un tel vacarme que le gardien vint voir de quoi il retournait.

— Qu'est-ce qui s'passe là-d'dans, tudieu ? s'exclama-t-il devant la porte.

— Des poux ! Dans ma robe ! hurla Ashley. C'est monstrueux !

— Faites-la taire, chef ! gémit une voix dans une cellule voisine. Cette femme est une plaie !

Ashley trépigna de plus belle, sautant sur place, vociférant de toutes ses forces.

— Tenez-vous tranquille, là-d'dans ! ordonna le gardien.

Mais la jeune femme était incapable de se tenir tranquille. Elle avait l'impression que des milliers de bestioles la dévoraient.

— Ne restez pas planté là, faites quelque chose ! cria-t-elle.

Le geôlier déverrouilla la porte.

— Je veux que vous vous teniez tranquille, c'est compris ?

— Je veux un bain... une douche !

Il s'en fut mais revint quelques secondes plus tard, une longue corde à la main.

Comprenant ses intentions, Ashley recula précipitamment.

— Oh non, vous n'avez pas le droit ! Vous n'allez pas m'attacher !

Il ricana.

— Je ne vous le conseille pas, ajouta-t-elle.

Cette menace ne lui fit ni chaud ni froid.

Elle était coincée contre le mur à présent et il avançait toujours...

Plus tard dans l'après-midi, Ashley parvint à se lever malgré les liens qui lui entravaient les poignets et les chevilles. Sans le chiffon plaqué sur sa bouche, elle aurait hurlé à réveiller les morts.

Sautillant jusqu'à la fenêtre, elle regarda à travers les barreaux. La cour était toujours vide. Elle ignorait au juste ce qu'elle espérait y trouver. La prison n'était pas un lieu de passage très fréquenté.

Elle était sur le point d'abandonner son poste d'observation quand elle entendit des voix. Se dressant sur la pointe des pieds, elle aperçut le gardien et Joseph Warren qui traversaient la cour.

Joseph Warren, un des hommes de la réunion à la taverne du *Dragon-Vert* ! Il tenait une trousse médicale et elle devina qu'il avait été appelé pour soigner un prisonnier.

Rebondissant comme un ballon fou, Ashley tenta d'attirer son attention.

— Jo'zeu Ouar'n ! Jo'zeu Ouar'n !

Tout à sa conversation avec le geôlier, il n'entendit pas ses cris étouffés.

— Jo'zeu Ouar'n !

Le docteur franchit une porte et disparut.

Désespérée, Ashley essaya de réfléchir. Comment pouvait-elle faire connaître sa présence au docteur ? Il fallait qu'elle sorte d'ici... Même si cela signifiait se retrouver entre les griffes d'Aaron Kenneman. Cela valait mieux que de rester dans cette cage infestée de rats et de poux.

Sautillant toujours, elle parvint au prix d'un effort insensé à pousser le seau vers la porte du bout des pieds. Si Warren était là pour examiner un prisonnier, elle devait attirer son attention.

En entendant la porte du couloir couiner et les pas des hommes qui s'approchaient, elle accéléra l'allure. Vite, vite ! Les voix étaient toutes proches maintenant. Le docteur allait passer devant sa cellule. Ah, maudite corde !

— Jo'zeu Ouar'n !

À force de crier, de sautiller, de se traîner, elle en était toute congestionnée.

Elle tomba à genoux et redressa le seau avec son nez.

Puis elle se remit sur ses pieds, respira un bon coup et bondit dans l'espoir de se jucher sur le seau.

Avec fracas, le seau partit dans une direction et ses pieds attachés dans une autre.

— Au s'cou' !

Elle roula sur le côté en gémissant. Génial ! Maintenant, elle s'était cassé le bras.

Warren ralentit le pas en percevant ses cris étouffés et ses coups de pied frénétiques. Il s'arrêta, les sourcils froncés.

Le gardien jeta un regard irrité vers la cellule d'Ashley. Pourquoi fallait-il que ce soit lui, Thomas Bulfoonery, qui hérite toujours des idiots ?

— C'est la femme, dit-il au docteur. Inutile de s'inquiéter.

— Une pauvre âme en détresse ? s'enquit Warren.

— Non, une pauvre folle.

Les deux hommes reprirent leur route.

Warren s'en allait ! Elle devait absolument l'arrêter. Ashley martela la porte à coups de talon.

— Jo'zeu Ouar'n !

Hésitant pour la seconde fois, le docteur lança un nouveau regard vers le cachot.

— En vérité, mon bon, es-tu certain que la gueuse n'a pas besoin d'assistance ?

— Non, elle a juste besoin d'une bonne correction, milord.

Ils reprirent leur chemin mais le martèlement se faisait plus insistant.

— Jo'zeu Ouar'n ! Jo'zeu Ouar'n ! Jo'zeu Ouar'n !

— Ah, ça va bien maint'nant !

Le gardien en avait plus qu'assez de cette insupportable femelle. Il fit volte-face et déverrouilla la porte de la cellule, bien décidé à la calmer coûte que coûte.

— Quelle plaie que cette gueuse! maugréa-t-il. La porte s'ouvrit et Ashley faillit s'évanouir de soulagement en découvrant Joseph Warren qui la contemplait avec des yeux ronds.

La première surprise passée, il n'eut aucun mal à reconnaître la femme qu'Aaron devait surveiller.

— Que fait cette femme ici ? aboya-t-il.

— Elle est folle, docteur, faites point attention.

— Depuis quand est-elle là ?

— À peine un jour, répliqua le gardien, interloqué que le docteur s'intéresse à cette demeurée.

— Relâchez-la immédiatement !

— Hein ?

— Relâchez-la, je vous dis. Elle n'est pas folle.

— Elle n'est pas folle ?

— Non!



Le geôlier jeta un regard méfiant vers Ashley.

- Alors, qu'est-ce qu'elle a ?
- La fièvre putride.

Ashley écarquilla les yeux. La fièvre putride ? Bulfoonery l'étudia d'un air dubitatif.

— Elle n'a pas l'air fiévreuse.

— Serais-tu docteur, mon brave ? se moqua Warren froidement.

— Non, milord.

— Alors laisse-moi établir le diagnostic. S'agenouillant près de la jeune femme, Warren lui enleva le bâillon avant de fouiller dans sa trousse.

— Qu'allez-vous faire ? siffla-t-elle.

— Pas un mot, chuchota Warren en se penchant tout près d'elle pour examiner ses yeux. Ah... ah ! Oui ! Plus aucun doute, c'est la fièvre putride.

— Aïe, on va avoir une épidémie ! s'exclama le geôlier.

Il battit en retraite jusqu'au couloir, visiblement horrifié.

Ashley se souvenait d'avoir lu que cette fameuse fièvre putride avait provoqué des ravages à Boston, mais elle avait oublié comment elle se soignait.

— Je dois la purger, annonça le médecin. Sur-le- champ.

Purger? Ô Seigneur!...

— Non ! se lamenta-t-elle, mais Warren fouillait de plus belle dans son sac.

— Restez tranquille, ou je vous laisse ici, la menaça-t-il à voix basse.

— Vous n'oseriez pas... Je vais raconter tout ce que je sais sur vous, Kenneman, Revere...

Warren la bâillonna de la main. Il ne doutait pas qu'elle le ferait. Même si elle était considérée comme folle, il ne pouvait se permettre de la laisser ici. Elle risquait d'éveiller la curiosité et de provoquer une enquête.

— Voilà qui devrait faire l'affaire, annonça-t-il à voix haute.

Ashley le vit verser un liquide d'une bouteille marron dans une énorme cuillère.

— Cela devrait vous soulager, fit-il, apaisant.

L'estomac d'Ashley se révolta et elle serra les lèvres de toutes ses forces.

— Ouvrez la bouche ! ordonna Warren.

L'esprit d'Ashley fonctionnait à toute allure. « Si je prends ce truc, je serai malade comme un chien, pensait-elle. Si je ne le prends pas... je serai aussi malade comme un chien et je resterai dans ce cachot. »

En désespoir de cause, elle obtempéra et le docteur fit couler la potion au fond de sa gorge. Quoi que puisse être ce remède, c'était encore pire

que de l'huile de castor, pire que de l'huile de foie de morue, pire que tout... Elle déglutit, regrettant de ne pas être morte.

— Cela devrait suffire, déclara le médecin en rangeant la bouteille dans sa trousse.

Après avoir aidé Ashley à se lever, il ramassa le sac de la jeune femme.

— Je dois l'emmener à la maison des pestiférés pour éviter la contagion.

Ashley avait du mal à l'entendre : la tête lui tournait, son estomac se révolta. Elle n'aurait pas à faire semblant d'être malade. Elle *était* malade.

Le geôlier se tenait à distance très respectueuse.

— Oui, docteur, le plus vite sera le mieux !

— Mieux vaudrait ne rencontrer personne tandis que nous sortirons, conseilla Warren. Il ne faudrait pas que la fièvre se répande.

— Oui, milord, vaut mieux s'en assurer... mais il n'y a personne dans les couloirs ici.

— Alors reculez, mon bon C'est un vilain fléau que celui-ci.

Quelques instants plus tard, le docteur sortait de la prison, soutenant Ashley très pâle.

Il l'aida à grimper dans son buggy avant de s'installer à son tour. L'attelage s'ébranla. Un terrible hoquet secoua la jeune femme qui posa les mains sur sa bouche. Elle lui lança un regard paniqué.

— Essayez de vous retenir jusqu'à ce que nous soyons un peu éloignés, dit Warren.

Mais ils se trouvaient à peine à quelques mètres de la prison quand elle se pencha par-dessus le rebord.

Une fois le violent spasme passé, elle essaya vaillamment de se redresser.

Le docteur, les yeux fixés droit devant lui, souriait.

Elle gémit faiblement.

— Quel est ce truc ignoble que vous m'avez donné ?

Le sourire du docteur s'élargit.

— De la bile.

— De la bile !

— Ce n'est qu'une purge, fit-il gaiement. Vous allez souffrir pendant quelques heures mais je vous assure que vous survivrez.

Ashley se laissa tomber en arrière, décomposée. C'était bien cela qui lui faisait peur.

Mollement affalée dans son siège, Ashley regardait défiler le paysage. Cela faisait plus d'une demi-heure qu'ils étaient sur cette route et ils ne semblaient toujours pas arriver quelque part.

— Pourquoi m'avez-vous porté secours ? demanda-t-elle finalement.

— Parce que vous représentez un danger pour notre cause. Qu'est-il arrivé à Kenneman ? Pourquoi n'êtes-vous plus avec lui ?

— Le Dr Kenneman m'a attachée dans une éta- ble... Arrêtez-vous ! ordonna-t-elle soudain.

Warren gara le buggy au bord de la piste et la jeune femme se rua vers le premier buisson.

— Ne vous éternisez pas ! lança-t-il. Nous...

Il s'interrompit en entendant le galop d'un cheval approchant à vive allure.

Aaron tira comme un forcené sur ses rênes.

— Warren, je te cherchais justement !

— Et j'imagine assez bien pourquoi, répliqua celui-ci. Il ne te manque rien ?

Les joues d'Aaron se colorèrent.

— La femme. Tu l'as vue ?

— Peut-être bien.

— Où ?

Warren pointa le menton vers les buissons.

— Bougre de... Où l'as-tu trouvée ?

— Notre charmante espionne était en prison, figure-toi.

— En prison !

— C'est une longue histoire que je te raconterai plus tard. Je l'amène à Church. Espérons qu'il sera capable de la garder jusqu'à ce que nous ayons décidé de son sort.

— À condition de la clouer aux murs de sa cave, marmonna Aaron.

Ashley perçut les pas de quelqu'un qui approchait dans les fourrés mais, même si sa vie en dépendait, elle était incapable de bouger. Elle gisait inerte sur le dos, à contempler d'un regard vide le beau ciel bleu.

— Ashley ?

Un œil gris familier surgit au milieu du ciel.

— Enfin, je vous retrouve.

— Quelle chance... ironisa-t-elle.

Elle roula sur le côté en se tenant le ventre.

— Êtes-vous malade ?

— Non. Je suis simplement en train de mourir.

— Que s'est-il passé ?

— Demandez au Dr Frankenstein.

Aaron fronça les sourcils.

— Qui ?

Sans répondre, Ashley esquissa un geste vers le buggy.

— Mais quel est son problème ? cria Aaron à Warren.

— Pour pouvoir la sortir de prison, j'ai dû dire au gardien qu'elle avait la fièvre putride. Il fallait être convaincant, aussi je lui ai donné de la bile.

— De la bile ? (Aaron émit un petit sifflement.) C'est une purge puissante.

— Il n'y avait pas d'autre solution. Il fallait la sortir de là sans éveiller les soupçons.

Ashley ouvrit un œil. Était-ce bien un gloussement qu'elle avait entendu ? Ce maudit médecin s'amusait à la voir souffrir !

— Je ne lui ai donné qu'une demi-dose, ajouta Warren.

Une demi-dose ? Eh bien, heureusement qu'il ne lui avait pas donné la dose entière !

— Ça ira ?

Aaron lui tâta le front pour s'assurer qu'elle n'avait pas de fièvre.

— Non, ça n'ira pas. Je suis malade !

— Pouvez-vous vous asseoir ?

— Non.

Il se tourna vers son ami :

— Warren, Church n'est pas chez lui. Je l'ai croisé sur la route de Lexington ce matin.

Church. Ashley essaya de réfléchir. Pourquoi ce nom la troublait-elle ?

— Alors, qu'allons-nous faire d'elle ? demanda Warren.

Aaron poussa un interminable soupir.

— Je m'en charge.

— Tu l'as déjà fait. Le résultat n'a pas été brillant.

— Cette fois, je serai sur mes gardes.

— C'est vraiment ce que tu veux ?

Aaron contempla Ashley qui demeurait allongée. Il n'allait quand même pas se laisser mener en bateau par un petit bout de femme.

— Ne t'inquiète pas, Warren. Je m'occupe d'elle. Il n'y aura plus de problème.

— Très bien.

Warren reprit sa longe, bien content d'être débarrassé de ce fardeau. Le buggy démarra puis s'arrêta. Le sac d'Ashley s'envola pour venir atterrir dans l'herbe.

— Elle en aura sans doute besoin, prédit Warren. J'ignore ce qu'elle transporte là-dedans mais c'est aussi lourd qu'une dinde farcie.

La jeune femme poussa un gémissement tandis que le buggy s'éloignait pour de bon cette fois-ci.

Aaron Kenneman était peut-être une brute, mais lui au moins, il ne l'avait pas empoisonnée.

— Allez, la pressa-t-il. Asseyez-vous et buvez ceci.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, terrorisée.



- De l'eau. Essayez.
- Impossible. Je suis presque morte.

Un sourire effleura les lèvres d'Aaron. Il repoussa tendrement les mèches collées sur le visage de la jeune femme.

- Vous n'êtes pas en train de mourir.

Elle avala une minuscule gorgée puis se rallongea dans l'herbe, un bras sur les yeux.

Un instant plus tard, elle protesta en se sentant soulevée.

- Non... s'il vous plaît...
- Asseyez-vous.
- Non, laissez-moi mourir en paix.
- Ashley, asseyez-vous.

Elle parvint enfin à ouvrir les yeux et eut la surprise de constater que le monde ne tournait pas tant que cela.

- Ouvrez la bouche.

Elle eut un geste de recul.

- Jamais de la vie !

Il lui bloqua le menton et enfonça une cuillère de liquide dans sa bouche.

- Ce n'est que du pouliot. De la menthe. Cela va vous calmer.

— Ce n'est pas de la bile ?

— Non. Vous vous sentirez mieux dans un petit moment.

Pour une fois, elle le crut. Elle ne pouvait pas de toute façon se sentir plus mal.

## 6.

— Où allons-nous cette fois-ci ?

Ashley s'accrochait aux pans de la veste d'Aaron tandis que leur monture trottait à bonne allure dans la campagne. Elle suçait un bout de menthe qu'il lui avait donné.

Comme il ne répondait pas, elle soupira.

— Vous êtes en colère, n'est-ce pas ?

— Vous avez eu de la chance que Warren soit appelé dans cette prison.

— Je sais.

Elle se rendait parfaitement compte qu'elle avait agi de façon très téméraire en quittant l'appentis et en attirant l'attention des soldats. Elle était prête à lui promettre de ne pas recommencer. Et elle lui était reconnaissante de la prendre à nouveau avec lui, même si c'était uniquement parce que Church n'était pas disponible. Il avait montré une réelle sollicitude quand elle lui avait raconté sa rencontre avec les soldats anglais et son séjour en prison, mais elle se rendait aussi compte qu'il n'appréciait nullement de devoir s'occuper d'elle.

À dire vrai, elle devait admettre qu'elle n'était pas la créature la plus attirante de la terre en ce moment. Elle avait de la paille dans les cheveux et des milliers de poux sur le corps. L'élégant costume fourni

par le musée n'était plus qu'une guenille dont le joli rose disparaissait sous la crasse.

Ashley soupira, laissant son front reposer sur le large dos de son compagnon. Elle était si épuisée qu'elle était incapable de réfléchir... ou de se gratter alors que des milliards de bestioles affamées lui suçaient le sang.

— Vous ne pensiez tout de même pas que j'allais rester enfermée avec cette vache ? demanda-t-elle. Où m'emmenez-vous ? ajouta-t-elle puisqu'il ne répondait toujours pas.

Elle attendit. En vain. Elle le pinça cruellement entre les omoplates.

— Répondez-moi !

Aaron réprima une furieuse envie de l'étrangler.

— Refaites ceci une fois et vous continuerez à pied, menaça-t-il.

— Où m'emmenez-vous ?

— Là où je suis forcé de vous emmener.

Ashley examina les alentours par-dessus son épaule dans l'espoir de reconnaître quelque chose, mais il n'y avait que des arbres et des prairies. Elle se gratta le bras. Elle aurait donné n'importe quoi

pour un bon bain et des vêtements propres, mais elle n'osait plus lui demander quoi que ce soit.

Aaron tira brutalement sur les rênes. Ils se trouvaient devant une rivière.

- Descendez, ordonna-t-il.
- Pourquoi ?
- Je vais vous noyer, expliqua-t-il sans sourire. Descendez.

Lui jetant un regard noir, elle obéit néanmoins. Il n'allait pas la noyer, cela au moins elle le savait.

Le cours d'eau semblait paisible. Des arbres et des fourrés longeaient les rives, ce qui lui permettrait d'avoir un peu d'intimité au cas où elle pourrait se baigner.

S'agenouillant, elle tâta l'eau du bout des doigts. Même si le soleil brillait avec éclat, elle était glacée.

Soudain, elle se sentit soulevée.

- Vous avez besoin d'un bon bain.

Aaron s'avança dans la rivière.

- Hé ! Attendez un peu ! s'exclama-t-elle.

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus. Il lui enleva ses lunettes avant de la laisser tomber sans prévenir. Pour parachever son œuvre, il lui enfonça la tête sous l'eau.

Elle émergea livide et crachant de l'eau comme une fontaine. Elle se débattit pour retrouver son équilibre. Il la repoussa et elle plongea à nouveau.

- Arrêtez ! hurla-t-elle en refaisant surface.

Un sourire aux lèvres, il l'immergea une troisième fois.

— Vous empestez !

Ashley claquait des dents si fort qu'elle craignit de les casser.

— Arrêtez ! Je voulais un bain, pas une noyade !

Après lui avoir jeté un morceau de savon, il grimpa sur la rive. Elle sourit à son tour en attrapant le morceau de savon de potasse grossièrement coupé.

— Lâche ! cria-t-elle.

Il enleva ses bottes remplies d'eau pour les vider.

— Contentez-vous de vous laver !

Après avoir rejeté les cheveux collés sur ses yeux, elle examina le savon. Il ne ressemblait pas du tout à son propre savon rose parfumé à l'huile d'amande douce, mais c'était mieux que rien.

Essayant de réprimer ses tremblements, elle commença à froter. Encore et encore, elle plongea le savon dans l'eau et le frota entre ses mains, mais sans obtenir la moindre bulle de mousse.

— Nous devons repartir bientôt, annonça Aaron depuis la rive.

Ashley le foudroya du regard avant de lui tourner le dos, essayant toujours de fabriquer assez de mousse pour se laver le visage. Elle grimaça en voyant ses ongles. Ils étaient dans un sale état.

— Dame Wheeler ! Il n'est pas dans mon intention de passer la journée ici.

Elle serra les dents.

— Comment voulez-vous que je me lave ? Ce savon ne mousse pas, je n'ai pas de shampooing. Qu'y a-t-il de mal à aller dans une auberge pour prendre un vrai bain ?

Ses plaintes cessèrent car Aaron était venu la rejoindre et l'avait saisie par le bras.

Elle fronça les sourcils.

— Je me dépêche... et ne recommencez pas à me maltraiter, le prévint-elle en remarquant l'étincelle diabolique dans son regard.

— Tenez-vous tranquille.

— Que faites-vous ?

Elle essaya de se libérer mais il la retourna et se mit en devoir de déboutonner son corsage.

D'une claque, elle chassa ses mains et recula.

— Non mais, vous vous croyez tout permis !

— Je vais vous donner un bain.

— Ça m'étonnerait !

Mais en un clin d'œil, il avait dégrafé les vingt- sept petits boutons et repoussé son corsage sur ses épaules.

— Espèce d'imbécile ! cria-t-elle, choquée.

— Il semble que vous soyez décidée à rester dans cette rivière à vous plaindre toute la journée, mais moi j'ai d'autres engagements, rétorqua-t-il, nullement ému.

Il lui fit passer sa robe par-dessus la tête et la jeta purement et simplement à l'eau. La robe flotta quelques secondes avant de s'échouer sur un rocher voisin.

Soudain, Aaron eut un sursaut de surprise. Le soutien-gorge collait au corps de la jeune femme, soulignant les délicieuses courbes de ses seins qui s'élevaient au rythme endiablé de sa respiration.

Pendant une fraction de seconde, il fut tenté de la prendre, ici et sans pitié. Elle le provoquait depuis l'instant où elle avait été confiée à sa garde. Il s'estimait parfaitement autorisé à abuser d'elle.

— Oubliez ça, fit-elle sèchement.

Un sourire effleura les lèvres d'Aaron tandis qu'il la caressait du regard. Il suivit la ligne de ses hanches avant de s'arrêter sur ce qu'elle avait appelé son panty. Il aurait été difficile de trouver créature plus attirante. Une douleur dans les reins lui rappela que cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas connu une femme.

— Ôtez vos mains de moi ! aboya-t-elle.

— Vous allez attraper la mort dans cette rivière.

Il se mit en devoir de la laver, ignorant ses protestations indignées.

Parvenant enfin à lui arracher le morceau de savon, elle s'exclama :



- Je peux faire ça toute seule !
- Alors, faites-le !
- Je me demande à quoi ça sert, se plaignit-elle en se frottant vigoureusement les bras et le visage.

Elle n'osait pas imaginer à quoi ressembleraient ses cheveux quand elle les aurait lavés avec ce savon.

Soudain elle s'arrêta, troublée par le silence de son compagnon. Il la contemplait avec une expression des plus étranges.

Pendant un instant, elle oublia qu'elle n'aimait pas du tout Aaron Kenneman, le pithécanthrope du xviii<sup>e</sup> siècle. Après tout, il venait une fois de plus de lui porter secours. Elle voulait bien lui pardonner de rester planté là à la regarder comme si elle était complètement maboule. Sous le coup d'une folle impulsion, elle lui saisit le visage.

- Que diriez-vous, mon cher Patriote, si je vous embrassais ?

Aaron s'écarta, la toisant d'un air maussade.

- Vous devez vous laver.
- Hum, hum.

Il se figea. Que voulait dire ce « hum, hum » ? Qu'elle allait se laver ? Ou bien qu'elle allait essayer de l'embrasser ?

Elle prit à nouveau son visage en souriant.

- Lâche !

Frôlant sa bouche, elle lui lécha doucement les lèvres.

— Pardieu, vous êtes bigrement audacieuse, murmura-t-il, mais elle le sentit se détendre tandis qu'il l'attirait contre lui.

La pressant sans équivoque contre la bosse qui ornait sa culotte, Aaron se dit qu'il était temps de donner à cette chipie une bonne leçon.

Mais Ashley était loin d'être intimidée. Elle était quant à elle bien décidée à lui donner une leçon de la part d'une femme du XX<sup>e</sup> siècle : elle passa légèrement la main sur le renflement de sa culotte. Elle sourit en le sentant bloquer son souffle. Il bondit en arrière comme s'il avait été piqué par une vipère.

— Eh bien, vous avez un problème ? railla-t-elle.

La considérant avec incrédulité, il se retourna subitement en entendant un cheval s'approcher.

— Tiens, tiens, se moqua Ashley. Voilà ce cher Paul Revere. Vous êtes sauvé.

— Holà ! Kenneman !

Revere arrêta sa monture.

— J'espère que je ne vous dérange pas ? demanda-t-il, un sourire aux lèvres.

Visiblement, il appréciait le spectacle offert par la jeune femme.

— Qu'y a-t-il ? questionna Aaron, masquant son trouble.

Revere se pencha sur sa selle.

— On m'a dit que tu avais connu quelques... problèmes, fit-il en désignant Ashley.

— Aucun que je ne puisse régler.

— C'est une chance qu'un de nos hommes vous ait retrouvée, dame Wheeler, déclara Revere.

Le visage de Paul Revere se fit soudain plus grave.

— Nous avons à faire, ajouta-t-il à l'adresse de son compagnon.

— C'est important ?

Paul opina.

— Il y a une réunion dans une heure.

— Habillez-vous, commanda Aaron à la jeune femme.

— Mais ma jupe est trempée.

— Faites ce que je dis.

Ashley quitta le cours d'eau, récupérant sa robe au passage. Dissimulée derrière un fourré, elle la renfila et se débattit tant bien que mal avec la rangée de boutons.

Quand elle réapparut, Aaron était déjà en selle et l'attendait.

— Je n'arrive pas à tout reboutonner, annonça-t-elle, penaude. Aidez-moi.

Il descendit de selle et s'exécuta en un éclair.

— Vous êtes drôlement doué avec les boutons, remarqua-t-elle. Vous avez de l'entraînement ?

Il sourit en lui tendant la main pour l'aider à monter en selle.

— *Beaucoup* d'entraînement.

Paul et Aaron galopèrent côte à côte pour rentrer à Boston. Ashley claquait furieusement des dents quand ils arrivèrent enfin devant *Le Dragon-Vert*.

Sautant aussitôt de selle, Paul entraîna Aaron à l'écart.

— Dame Wheeler ne doit pas passer par l'entrée principale, prévint-il. Sa présence continuelle risquerait d'éveiller les soupçons.

Aaron jeta un coup d'œil à Ashley qui faisait les cent pas en essayant de réchauffer un peu ses doigts gelés.

— Elle est au bord de l'épuisement, Paul. Warren lui a donné une purge... elle est très faible. Elle n'a

I rien mangé et risque fort de prendre froid. Je vou- I drais louer une chambre pendant...

— Non, fit Paul. Nous lui trouverons des vêtements secs et de la nourriture mais elle doit rester avec nous. (Il posa la main sur l'épaule d'Aaron.) Méfie-toi des sentiments, mon ami. Ce serait pure folie. Nous avons une mission, ne l'oublie pas.

Aaron acquiesça. Il savait que Paul disait vrai.

— Il y a une fenêtre derrière, reprit Revere. Vous passerez par là.

Hochant la tête, Aaron rejoignit la jeune femme.

— Venez avec moi.

Elle prit la direction de l'entrée mais il l'arrêta et lui indiqua le côté du bâtiment.

— Où m'emmenez-vous ? Je croyais que nous allions dans la taverne.

— C'est ce que nous allons faire.

— Par là ?

Seigneur, ces hommes étaient vraiment compliqués !

Se frayant un chemin à travers les fourrés, il l'entraîna à sa suite.

— Enfin, quoi ! protesta Ashley après avoir reçu une branche dans le visage. Qu'y a-t-il de mal à entrer par la porte ?

— Nous ne pouvons pas entrer par la porte.

— Pourquoi pas ?

— Vous parlez trop.

— Et vous, pas assez ! Pourquoi ne pouvons-nous pas passer par la porte comme n'importe quel être humain normal ?

— Parce que, ma chère, notre situation n'a rien de normal !

Il repéra enfin la petite fenêtre.

— Nous y sommes.

— Où ça ?

Ashley était occupée à enlever les brindilles et les feuilles coincées dans ses cheveux et sur sa robe. Elle commençait à en avoir plus qu'assez de ces ruses de Sioux. Par curiosité, elle aurait bien aimé lâcher Aaron Kenneman et Paul Revere au beau milieu de Boston à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Ah, quelle douce vengeance ce serait !

— Voilà par où nous allons entrer.

Ashley considéra la fenêtre puis son compagnon.

— Vous plaisantez, j'espère ?

Mais, comme d'habitude, il ne plaisantait pas. D'ailleurs, cet homme avait-il le moindre sens de l'humour ?

— Tenez-vous tranquille, ordonna-t-il sèchement.

Deux secondes plus tard, il la poussait à travers la minuscule lucarne.

Le Dr Warren abandonna sa conversation avec Hancock et Revere en la voyant apparaître par la fenêtre puis glisser jusqu'au sol.

— Contents de me revoir ? lança-t-elle gaiement, à quatre pattes.

Elle s'écarta vivement tandis qu'Aaron franchissait la fenêtre à son tour. Tout en s'époussetant, elle leva les yeux vers le plafond. Le tavernier avait effectivement bouché le trou. Elle sourit en imaginant les questions qu'il avait dû se poser.

— Ah, Kenneman, mon vieux ! lança Warren. Nous t'attendions.

S'emparant d'une bible, il fit signe aux autres de se rassembler autour de la table.

— Messieurs ?

Ils posèrent tous la main sur le livre et jurèrent de ne rien révéler de ce qui allait être dit au cours de cette réunion. Ils prêtèrent serment l'un après l'autre de façon solennelle. Hancock, Adams, Warren, Benjamin Church...

Ashley étudia ce dernier avec attention. Church... Ce nom était lié à quelque chose. Quelque chose d'important, elle en était certaine... mais quoi ?

Warren se tourna vers elle.

— Dame Wheeler, vous devez en faire autant.

Étonnée, elle consulta Aaron du regard.

— Vous disposez d'informations trop compromettantes, expliqua-t-il calmement. Si l'honnêteté a quelque valeur pour vous, vous devez prêter serment sur la bible de ne rien révéler de ce que vous savez sous peine de mort.

S'avançant, elle posa la main sur la bible et répéta les paroles qu'ils avaient prononcées. Elle se sentait complètement idiote mais elle le fit sans hésiter.

Une fois ce rituel accompli, elle alla se réchauffer auprès du poêle, abandonnant les hommes à leur conversation autour de la table. Mais elle prêtait l'oreille.

— Le moment approche, annonça gravement le Dr Warren. Des troupes ont été vues sur la Charles River et on a repéré des Anglais sur la route entre Lexington et Concord.

— Vous tenez cela de bonne source ? s'enquit Church.

— Oui. La rumeur s'est répandue très vite. Un garçon d'écurie a entendu deux officiers qui discutaient de leurs plans. Nous devons redoubler de prudence, mes amis.

Une soudaine tristesse envahit Ashley tandis qu'elle se rappelait ce qu'elle avait lu à propos du Dr Warren. D'après les livres d'histoire, Joseph Warren serait tué à l'âge de trente-quatre ans à la bataille de Bunker Hill... dans à peine quelques semaines.

Elle sentit les larmes lui piquer les yeux. Il y avait une telle ferveur, une telle passion, une telle détermination chez ces



hommes ! Beaucoup d'entre eux donneraient leur vie pour leur cause.

Son regard passa sur Church et elle se figea, se souvenant soudain pourquoi ce nom lui était si familier. Mais, bien sûr, c'était...

— Dame Wheeler ?

Elle leva les yeux.

— Oui ?

Aaron l'avait rejointe. Apparemment la réunion était déjà terminée.

— Paul nous demande de partager cette soirée avec sa famille.

— Oh...

Ashley se demanda si Rachel Revere serait ravie de recevoir deux invités inattendus.

— Et, bien sûr, nous allons sortir par la fenêtre ? se moqua-t-elle.

Un sourire dansa sur les lèvres d'Aaron.

Bizarrement, Ashley commençait à s'habituer à ces combattants de la liberté. La vie avec eux n'était pas de tout repos, mais elle était passionnante.

— Par le Ciel ! Mais qui avons-nous là ?

Ashley se secoua quand le cheval s'arrêta devant la maison des Revere. Aaron avait déjà sauté à terre. Elle faillit l'imiter de façon moins gracieuse. Elle avait dû s'endormir derrière lui !

Réprimant un bâillement, elle aperçut une femme à peine plus âgée qu'elle qui venait à sa rencontre.

Rachel Revere. Une autre héroïne de cette époque reculée.

— Désolé de nous imposer ainsi, Rachel, mais Paul a tellement insisté, déclara Aaron en soulevant Ashley de sa selle.

Leurs regards se croisèrent tandis qu'il la déposait lentement à terre. Pour la première fois, la jeune femme crut discerner dans ses yeux gris une lueur de compassion. Le contact de ses mains la rassurait et elle éprouva subitement un inexplicable besoin de se blottir dans ses bras.

Elle trébucha quand il la lâcha et dut se retenir à son bras. Les jambes en coton, elle défaillait de faim.

Un chien apparut à cet instant et se jeta sur Paul.

— Mortimer ! Bon chien... Hé, laisse-moi respirer ! protesta Paul en riant alors que le chien se mettait en devoir de lui lécher copieusement le visage. Mets un nouveau couvert à table, Rachel. Nous avons de la compagnie, ajouta-t-il en tendant sa bride à l'un des jeunes garçons qui surgissaient en courant de la maison.

Rachel considéra Ashley avec une inquiétude toute maternelle.

— Bonté divine, mon enfant, vous semblez à bout. Que vous ont fait subir ces deux ânes bâtés ?

« Ces deux ânes bâtés ont été très grossiers », eut-elle envie de répondre sans oser le faire.

— Dame Wheeler dînera avec nous ce soir, expliqua Paul avant d'embrasser tendrement sa femme.

Un petit enfant s'accrochait aux jupes de Rachel et plusieurs autres galopèrent dans la cour. On aurait dit la sortie de l'école : ça criait, hurlait, riait, gesticulait dans tous les sens...

— J'espère que vous aimez le mouton ! annonça Rachel.

La prenant par la main, Aaron conduisit sa compagne dans la cuisine.

La jeune femme esquissa un sourire en sentant la bonne odeur de viande rôtie. Un mouton entier tournait sur une broche dans la

cheminée. Après la purge, Ashley avait cru qu'elle ne pourrait plus jamais rien avaler, mais à présent elle attendait le repas avec impatience.

— Paul, je suis certaine que dame Wheeler apprécierait de l'eau chaude et une brosse, lança Rachel en claquant quelques petites mains qui traînaient au-dessus des plats copieusement garnis sur la table.

— Oui, ma mie. Laisse-moi juste enlever mes bottes.

Rachel décrocha un grand pot de fer qu'elle tendit à une fillette.

— Deborah, va chercher de l'eau pour dame Wheeler. Et fais vite.

La fille disparut en courant. Rachel se tourna vers Ashley, un sourire aux lèvres :

— Sara va vous conduire en haut de façon que vous puissiez vous rafraîchir.

Quelques minutes plus tard, Ashley se retrouvait seule dans la chambre à coucher de Paul et Rachel. Il y avait de l'eau chaude dans un grand pot, du savon et un linge blanc pour se sécher qui sentait le grand air.

La petite Sara lui avait aussi apporté une robe propre. Débordante de gratitude, la jeune femme avait voulu la remercier

mais la fillette avait quitté la chambre en murmurant que ce n'était vraiment rien.

Ashley s'examina d'un œil critique dans le miroir. Ce qu'elle vit la fit grimacer. C'était une certitude : jamais elle n'avait été aussi affreuse. S'emparant du morceau de savon, elle frotta chaque centimètre carré de son corps et fut soulagée de constater qu'elle n'était pas couverte de poux. Puis elle se sécha vigoureusement.

Quand elle descendit plus tard, elle avait même pris le temps de se laver les cheveux et de les brosser, leur redonnant un peu d'éclat. Sa nouvelle robe était très simple, en coton vert et blanc, un peu ample à la taille et au corsage, mais au moins elle était propre.

Rachel l'accueillit au bas des marches, portant un grand plat de mouton garni de carottes.

— Oh... vous êtes bien jolie !

— Merci, murmura Ashley, un peu gênée.

Nul doute que Paul et Aaron avaient maintenant expliqué à Rachel qu'ils la prenaient pour une espionne.

— Venez, le souper attend.

Les deux hommes étaient déjà à table, lancés dans une grande conversation. Ils semblaient ne pas se rendre compte de la

confusion qui régnait autour d'eux, tandis que les enfants se disputaient les chaises vacantes.

Aaron se tourna vers elle à son entrée dans la pièce.

Croisant timidement son regard, Ashley rougit quand ses yeux effleurèrent son corsage qui avait tendance à bâiller un peu. Soudain, elle se demanda s'il avait une liaison avec une femme et fut surprise et troublée de ressentir une violente pointe de jalousie.

Rachel tapota le dossier de la chaise faisant face à Aaron.

— Asseyez-vous ici, dame Wheeler.

— Je vous en prie, appelez-moi Ashley, murmura-t-elle en se glissant sur le siège, bien décidée à se montrer la plus discrète possible.

— Ashley ? Quel joli nom ! Votre mère s'appelait ainsi ?

— Non, ma mère l'a simplement entendu dans un film un jour et il lui a plu.

Le sourire de Rachel vacilla quelque peu.

— Un film ?

— Oui, c'est... (Ashley baissa le nez sur son assiette.) Rien d'important.

Imperturbable, Rachel retourna dans la cuisine chercher les pommes de terre.

Croisant les mains devant elle, Ashley tenta de dissimuler sa gêne. L'odeur appétissante de mouton rôti et de pommes de terre bouillies lui rappela que cela faisait bien longtemps qu'elle n'avait pas avalé un repas décent.

Rachel s'installa à sa place et Paul fit signe aux enfants de se calmer.

Le silence tomba aussitôt. Paul se tourna vers Aaron.

— Il est bon d'avoir des amis pour partager notre repas. Prions, déclara-t-il.

Les doigts noués, il récita la prière, demandant au Seigneur de veiller sur eux, particulièrement en ces jours de péril qui s'annonçaient. Quand il eut terminé, Ashley vit Rachel lui serrer amoureusement la main.

Puis il donna le signal du départ et tous les enfants se ruèrent sur les plats, dans une joyeuse cacophonie.

Une fois sa faim un peu rassasiée, Ashley commença à observer avec plus d'attention ce qui se passait autour d'elle. Avisant l'enfant assis à son côté, elle lui sourit.

— Comment t'appelles-tu ?

Le bambin leva sa fourchette, visa soigneusement et tira. Un morceau de semoule de maïs vint s'écraser au milieu du front d'Ashley.

— Joshua ! Ne joue pas avec la nourriture ! réprimanda vivement Rachel. Mary, occupe-toi de ton frère.

— Oui, m'man.

Mary enfourna une énorme cuillère de pommes de terre dans la bouche de son petit frère.

S'essuyant le front aussi discrètement que possible, Ashley jugea plus sage de s'intéresser à la discussion entre Paul et Aaron. Il était facile de deviner que ces deux-là étaient amis depuis longtemps.

— Oui, nous allons balayer ces Anglais aussi vite que nous nous sommes débarrassés des Français, disait Paul d'un ton assuré.

Rachel secoua la tête avec un sourire indulgent.

— Ne l'écoute pas, Aaron, lança-t-elle en passant le plat de viande à ce dernier. Tu sais comme il se croit toujours le plus fort.

Aaron éclata de rire et Ashley se dit que c'était un beau rire : profond, masculin, chaleureux... Il était si séduisant qu'elle ne parvenait pas à le quitter des yeux.



— Mais je suis entièrement de son avis, Rachel. Il ne nous a fallu que soixante-dix ans pour renvoyer les Français chez eux. Avec les Anglais, cela devrait nous prendre beaucoup moins longtemps.

Paul rit de bon cœur avec sa femme et son ami.

Ashley, quant à elle, esquissa une grimace. La lutte entre la France et l'Angleterre pour le Nouveau Monde avait commencé en 1690 et avait nécessité de rudes combats.

Mais ils continuaient à plaisanter joyeusement, Paul prétendant que les Français avaient fui dès qu'ils avaient appris qu'il se préparait à leur faire la guerre. En les écoutant, Ashley eut un pincement au cœur. Pour la première fois de sa vie, elle découvrait comme il était agréable de vivre au sein d'une grande famille.

Le dîner était terminé et la tête d'Ashley penchait dangereusement.

— Nous ferions mieux d'y aller. (C'était la voix d'Aaron qui traversait la ouate dans laquelle elle s'enfonçait peu à peu.) Elle est au bord de l'épuisement.

Posant sa main sur l'épaule d'Ashley, Rachel déclara avec douceur :

— Sois gentil avec elle.

— Rachel, tu sais bien que je suis toujours très gentil avec les femmes.

Pour le taquiner Rachel fit mine de lui flanquer une claque.

— Je sais surtout que vous pouvez être la pire des canailles, Aaron Kenneman !

Ashley s'étira et murmura :

— Merci pour ce merveilleux repas et de m'avoir prêté cette robe, Rachel. (D'une main, elle fouilla dans son sac.) J'aimerais vous donner ceci.

Elle lui tendit son poudrier en plastique.

— Oh, c'est beaucoup trop ! s'écria Rachel en ouvrant de grands yeux.

Ashley sourit, encore à moitié endormie.

— Je vais vous montrer comment ça marche. (Elle ouvrit le couvercle et désigna le miroir et la poudre.) Vous voyez ? Vous pouvez l'emporter partout avec vous pour vous repoudrer le nez. Ce n'est pas grand-chose mais vous avez été si gentille...

Tandis que Rachel demeurait muette de stupeur, ses enfants se rassemblèrent autour d'elle pour admirer le merveilleux cadeau.

— Sapristi, quelle formidable babiole ! s'exclama Paul en observant le bout de plastique qu'on pouvait trouver en solde dans n'importe quel supermarché.

## 7.

Le retour au *Bouc-Noir* se fit dans une nuit froide. Même si Aaron lui avait prêté sa veste, Ashley claquait des dents quand ils arrivèrent enfin.

La taverne était bondée. Les habitués gredins hélèrent Aaron tandis qu'il se frayait un chemin à travers la salle enfumée.

— Alors, milord ? On n'a pas eu assez de la coquine ? ironisa l'un d'entre eux.

— Envie de r'faire donner la fanfare, doc ?

Aaron sourit, balayant d'un geste ces commentaires oiseux, puis il poussa avec détermination Ashley vers l'escalier.

— Que veut-il dire par là, « donner la fanfare » ? marmonna-t-elle, les dents serrées.

Elle commençait à comprendre l'argot du xvii<sup>e</sup> siècle.

Aaron grimpa les marches sans répondre.

— Eh bien, que veut-il dire ?

— Vous ne vous en doutez pas ? se moqua-t-il.

La chambre était plus petite que dans le souvenir d'Ashley. Et ce soir, elle semblait entièrement occupée par le lit. Plus elle fréquentait Kenneman, plus elle était consciente de son charme. Dans des circonstances différentes, elle aurait pu le trouver extrêmement désirable...

Aaron verrouilla la porte derrière eux. La jeune femme se laissa tomber sur la chaise qu'elle connaissait si bien, tandis qu'il allumait une vieille lampe à pétrole. Elle était épuisée et avait mal partout. L'idée de passer une nouvelle nuit sur cette chaise lui était insupportable.

Elle enleva sa barrette et se massa le cuir chevelu.

— Avez-vous enfin décidé ce que vous allez faire de moi ?

Comme il ne répondait pas, elle rouvrit les yeux pour le dévisager.

— Eh bien ?

Il s'était assis au bord du lit pour ôter ses bottes. Visiblement, il ne voulait pas lui parler.

— Ça vous amuse ?

— Je vous demande pardon ?

— De ne pas me répondre, expliqua-t-elle comme si elle faisait preuve d'une infinie patience.

Il enleva sa deuxième botte et chercha du tabac dans sa poche.

— Une décision a été prise, déclara-t-il enfin.

Elle se redressa.

— Une décision ? (Son pouls s'accéléra.) Quand ?

— Cet après-midi.

— Au *Dragon-Vert* ?

— Oui.

Ashley ne s'était pas rendu compte qu'ils avaient discuté de son sort. Elle plissa les yeux. « Ah, les hommes sont de vrais serpents », songea-t-elle. Ils s'étaient débrouillés pour qu'elle ne les entende pas.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

À présent, son cœur cognait comme un marteau contre ses côtes. Allaient-ils la pendre ? Ou l'attacher à un poteau pour que les passants lui jettent des pierres et des insultes ? Elle fixa Aaron. Non... il ne le permettrait pas...

— Cela ne doit en rien vous inquiéter, fit-il calmement.

— En rien m'inquiéter ! Vous en avez de bonnes, vous !

D'un bond, elle se leva pour arpenter la pièce. Il avait un sacré toupet !

- Qu'avez-vous l'intention de faire ? insista-t-elle.
- Vous tordre le cou comme à un vulgaire poulet.

Aaron se dressa à son tour et se rendit à la fenêtre pour dissimuler son amusement. Elle était dans un tel état lorsqu'il l'avait retrouvée avec Warren ! Elle en aurait été risible si elle n'avait pas été aussi malade. La dose de bile l'avait épuisée... mais pour un moment seulement. Déjà, elle retrouvait son énergie habituelle. Mieux valait la surveiller avec soin : elle était bien capable de tenter une nouvelle évasion.

Ses ordres étaient de garder Ashley Wheeler en lieu sûr. Les muscles de sa mâchoire se contractèrent : on lui avait confié une pesante responsabilité.

Ashley s'immobilisa pour le dévisager.

- J'exige de savoir ce que vous comptez faire de moi.

Il alla allumer à la lanterne la pipe qu'il venait de bourrer.

- Allez-vous me... tuer ? demanda-t-elle d'une toute petite voix.

Il la fixa droit dans les yeux.

- Quelles que soient mes intentions, vous ne pourrez les changer.

À nouveau, elle le regardait avec ce regard si innocent, ces yeux immenses, et il éprouvait l'irrésistible et étrange besoin de la protéger.

S'effondrant sur sa chaise, Ashley essaya de chasser la peur qui l'habitait. S'ils voulaient se débarrasser d'elle, cela ne tarderait pas. La fameuse chevauchée de Paul Revere aurait lieu la nuit prochaine.

Comprenant sa détresse, Aaron posa la main sur son épaule.

— Dormez, maintenant.

Elle se leva et marcha comme un automate vers le lit. Si c'était sa dernière nuit, elle dormirait dans un vrai lit. Rejetant le couvre-lit, elle se trémoussa maladroitement hors de sa robe et se faufila entre les draps rugueux.

— Vous pouvez vous coucher avec moi, offrit-elle.

Aaron semblait fasciné par la robe abandonnée sur le plancher.

S'enfonçant la tête sous l'oreiller, Ashley se demanda si elle n'aurait pas dû formuler cette proposition différemment. Elle ne l'invitait pas à « coucher avec elle » mais simplement à partager le lit. Enfin, il devait avoir compris. Il n'était pas si bête, quand même...



Soudain, Aaron se rendit compte de quelque chose qui le déconcerta et l'agaça : il avait les mains qui tremblaient. Bon sang... l'invitait-elle à dormir avec elle ?

Il s'arracha à la contemplation de la robe. Des souvenirs troublants affluaient en lui : sa peau satinée, les choses qu'elle appelait « soutien-gorge » et « panty ». Il regarda à nouveau par la fenêtre.

— Vous venez vous coucher ?

Il se raidit en entendant cette voix étouffée.

— Pas tout de suite.

— Il se fait tard.

Aaron observa sa silhouette gracieuse sous les couvertures. Et pourquoi pas, après tout ? Pourquoi ne pas succomber à ses charmes et s'accorder un moment agréable avant l'aube ? Personne n'y trouverait rien à redire.

À moitié endormie, Ashley sentit le matelas de paille s'affaisser tandis qu'il se glissait auprès d'elle.

— Dépassez pas le milieu, marmonna-t-elle, à peine consciente.

— Quoi ?

— Ne venez pas vous vautrer chez moi.

Aaron fronça les sourcils. Se vautrer chez elle ? Insinuai-elle qu'il était un porc ? Cette femme étrange employait des expressions qu'il n'avait jamais entendues.

Il s'installa plus confortablement entre les couvertures, attendant qu'elle fasse le premier geste. Dans la mesure où elle avait fait la proposition, c'était à elle de prendre l'initiative.

Au bout de quelques minutes de vaine attente, il se dit qu'elle n'osait probablement pas commencer. Alors il glissa une main vers sa cuisse nue.

Les yeux d'Ashley s'ouvrirent lentement tandis que les doigts d'Aaron s'aventuraient sur ses fesses, s'arrêtant avant de tenter leur chance un peu plus loin.

Parfaitement immobile, elle attendait de voir jusqu'où il irait avant de lui arracher la tête.

Aaron sourit en la sentant se figer : il prit cela pour une réaction de feinte pudeur.

— Pardieu, vous êtes une tentante friponne ! gloussa-t-il.

Se rapprochant d'elle, il fit remonter sa main pour cueillir un sein rond.

— Votre invitation était tout à fait inattendue mais je concède que le divertissement me plaît.

Il la fit rouler sur le dos pour l'embrasser avec une intensité qui effraya la jeune femme. Elle parvint à se redresser et le gifla violemment.

Ébahi, il s'assit à son tour en se tenant la joue. Il la foudroya du regard.

— Pour quelle raison... ?

— J'essaie de dormir.

— Mais... c'est vous qui m'avez invité dans le lit !

— Pour dormir, pas pour faire le mariole !

— Faire le mariole ? gronda-t-il, les sourcils froncés. Que signifie cela ?

— Cela signifie que vous avez grillé un plomb. Maintenant, si vous voulez vivre jusqu'à demain matin, ne laissez plus traîner vos mains partout.

Elle se recoucha en remontant les couvertures jusque sous son menton.

— Et restez de votre côté ! hurla-t-elle.

— Avec plaisir !

Il tira sur la couverture et s'allongea le plus loin possible d'elle.

Elle lui arracha la couverture.

Il la lui reprit aussitôt.

Exaspérée, elle la lui arracha à nouveau.

— Ça suffit, maintenant !

Le silence s'installa dans la pièce tandis que ses deux occupants essayaient en vain de trouver le sommeil. Une heure passa. Une heure atroce à se tourner, se retourner, soupirer, grogner...

— Aaron ?

Il se raidit.

— Quoi ?

— Avez-vous quelqu'un ?

Un homme aussi séduisant ne pouvait pas être seul. Pourtant, bizarrement, elle espérait qu'il n'était pas engagé. S'il lui disait le contraire, elle aurait l'étrange impression d'avoir été trahie, même si c'était totalement ridicule.

— Une petite amie ? ajouta-t-elle.

— Une petite amie ?

Ashley soupira. Décidément, la communication entre eux n'avait rien de facile.

— Vous savez... une compagne que vous fréquentez régulièrement.

— Cela ne vous concerne en rien.

Il lui tourna le dos, encore froissé d'avoir été repoussé. Sa fierté masculine en avait pris un coup.

— Au contraire, répliqua-t-elle. Cela me concerne, puisque nous sommes forcés de rester ensemble. Et puis, qu'y a-t-il de mal à en savoir un peu plus sur chacun de nous ?

— Quelle importance ?

— Aucune. Mais puisque nous n'arrivons ni l'un ni l'autre à dormir, nous pouvons parler un peu, non ? Cela dit, si ça vous gêne...

Comme il restait toujours silencieux, elle le taquina du bout de l'orteil.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Y a-t-il une dame dans votre vie ?

— Non.

Elle contempla les ténèbres, se demandant s'il disait la vérité. Quelque chose dans sa voix la rendait sceptique.

— Mais vous en avez eu une, n'est-ce pas ?

Pas de réponse. Un nouveau coup d'orteil.

— N'est-ce pas ?

En deux cents ans, les hommes n'avaient pas changé d'un poil. Il fallait toujours les harceler pour les faire parler.

— Une fois, admit-il enfin.

— Qu'est-il arrivé ?

— Nous n'allons pas discuter de problèmes aussi personnels.

— Qu'y a-t-il de si personnel à discuter d'une fille que vous ne voyez plus ?

— Nous avons eu un désaccord.

Sa curiosité éveillée, Ashley roula sur le dos. Il était si proche qu'elle percevait la chaleur de son corps et c'était bien agréable. Après tout, il était très séduisant et elle se sentait merveilleusement en sécurité avec lui...

— Comment était-elle ? demanda-t-elle avec douceur.

Il resta silencieux si longtemps qu'elle crut qu'il n'allait pas répondre.

— Elle était adorable. Comme vous.

Ce compliment ambigu la fit sourire. Se dressant sur un coude, elle le dévisagea.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Nous nous connaissions depuis l'enfance.

— Et vous l'aimiez ?

— Nous devions nous marier.

— Que s'est-il passé ?

— Mes devoirs prenaient beaucoup de mon temps. Comme docteur, je dois être disponible à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Il y a eu trop d'occasions où mon travail m'a empêché de prendre part à tel ou tel événement qu'elle jugeait important pour nous deux. Elle n'a pas tardé à penser que je ne pourrais jamais partager ma vie avec elle.

Ashley songea qu'elle avait brisé ses fiançailles avec Joël pour des raisons parfaitement identiques. C'était incroyable comme leurs vies semblaient parallèles.

Aaron croisa les mains derrière sa nuque. Il fixait l'obscurité, surpris de pouvoir parler d'Anna aussi facilement.

— J'avais toujours une bonne raison de ne pas être avec elle... Au début, Anna s'est montrée patiente puis... Elle a eu raison de rompre, admit- il finalement.

Ashley trouva sa main et la serra comme pour le rassurer.

— Je suis sûre que cela a été une décision très pénible pour elle.

— Peut-être bien. Mais j'aurais dû lui consacrer plus de temps.

— Est-il trop tard ?

— Je ne sais pas... Ce maudit conflit avec les Anglais semble ne pas vouloir finir. Dès qu'un problème est réglé, il en surgit un nouveau. Nous n'appartenons pas aux Anglais ! Nous ne sommes pas liés à la couronne britannique. Et ce n'est pas à nous de

soutenir une autre nation. Nous devons pouvoir mener nos vies comme bon nous semble. Nous ne céderons pas, promit-il avec force.

Elle posa la main sur sa poitrine.

— Ne vous inquiétez pas, vous ne céderez pas, chuchota-t-elle. Vous continuerez à vous battre et, au bout du compte, vous gagnerez.

Fasciné par la conviction qui perçait dans sa voix, il lui saisit la main.

— Comment pouvez-vous être aussi certaine de l'avenir ?

— Parce que je connais l'avenir, dit-elle doucement.

Leurs regards se croisèrent dans l'obscurité, et elle devina son trouble.

— Qui êtes-vous ? murmura-t-il.

— Me croirez-vous si je vous le dis ?

— Je n'en sais rien... mais j'essaierai.

— Je ne suis pas vraiment folle, vous savez.

Il eut un sourire amusé.

— J'admets que c'est parfois difficile à croire.



Elle sourit à son tour : elle avait effectivement accompli un tas de trucs bizarres depuis le début de toute cette affaire.

— Dites-moi qui vous êtes, insista-t-il.

— Bien...

Respirant un bon coup, elle ferma les yeux. Trou- verait-elle les mots pour le convaincre ?

— Je m'appelle Ashley Wheeler. Je vis à Boston... mais pas dans le Boston que vous connaissez. (Elle pressa sa paume dans la sienne.) Vous me suivez toujours ?

— Continuez.

— Hier, ou peut-être le jour d'avant, j'ai perdu toute notion du temps. Je travaillais dans un musée consacré au xviii<sup>e</sup> siècle à Boston quand il s'est mis à pleuvoir. Les vitres de mon auto étaient...

Il l'interrompit, les sourcils froncés :

— Auto ?

— Oui, auto... pour « automobile ». Un véhicule à moteur, vous comprenez ? Pour se déplacer.

— Je ne sais rien de cette... automobile.

— Non, c'est vrai. Mais nous reviendrons à cela plus tard. Quoi qu'il en soit, je courais pour remonter les vitres quand j'ai glissé dans un escalier et je suis tombée. Lorsque j'ai atterri... eh bien, c'est à ce moment-là que je vous ai rencontré. (Elle serra sa main très fort.) Vous êtes prêt pour la suite ?

Il acquiesça calmement.

— Continuez.

— Je suis tombée le 15 avril 1997.

Aaron eut un mouvement de recul.

— N'ayez pas peur, ajouta-t-elle très vite. Je sais que c'est impossible à comprendre et je suis dans l'incapacité totale d'expliquer ce qui s'est passé, mais je ne suis pas une espionne et je ne suis pas folle. J'ai longtemps cru que je rêvais, mais si c'est bien un rêve, il semble ne plus vouloir s'arrêter.

— 1997, répéta-il, ébahi. Dans deux cent vingt- deux ans !

— C'est incroyable, approuva-t-elle. Oh, Aaron, je pourrais vous dire tellement de choses sur le futur ! Les merveilles de la médecine et des transports... nous avons des voitures avec Air Bag et des jets qui volent plus vite que la vitesse du son...

— Le son a une vitesse ? fit-il, incrédule.

— Oui ! Oui, il a une vitesse ! Et la lumière aussi. Et nous avons envoyé des hommes sur la Lune ! Un drapeau américain flotte sur la surface de la Lune, planté par Aldrin.

— Le drapeau américain flotte sur la Lune ? s'exclama-t-il, encore plus désespéré. Qui est Aldrin ?

— Un astronaute... Oh, vous ne savez pas non plus ce qu'est un astronaute. Mais il y a cinquante étoiles sur le drapeau maintenant, pas treize comme au début !

Aaron essayait d'assimiler ce qu'elle lui disait mais c'était impossible.

- Et les Anglais ? questionna-t-il.
- Oh, ne vous inquiétez pas pour eux. Voyons... quelle est la date aujourd'hui ?
- Le 17.
- Les Anglais arriveront par la mer demain dans la nuit. Il y aura une sacrée bataille mais vous finirez par les renvoyer d'où ils viennent pour de bon. (Elle sourit, lui enlaçant le cou.) Je suis si fière de vous !

Il la serra mollement contre lui, sans avoir la moindre idée de ce dont elle parlait.

Elle se calma.

- Vous avez fait un merveilleux boulot mais j'ai bien peur que l'Amérique ne soit revenue exactement là où elle en était deux cent vingt-deux ans plus tôt.
- Les Anglais vous accablent d'impôts ?
- Non, c'est notre propre gouvernement, cette fois. Quelle ironie, non ?

Retombant sur son oreiller, elle soupira longuement, soulagée d'avoir révélé la vérité. Sans trop savoir pourquoi et sans en être certaine, elle avait l'impression qu'il la croyait. Au moins, maintenant, il savait qu'elle n'était pas une espionne et elle n'avait plus à craindre de se retrouver au bout d'une corde. Ses muscles se détendirent, cédant enfin à l'épuisement. Demain, elle se réveillerait dans son lit en rigolant de toute cette histoire.

Elle tendit la main pour s'assurer qu'Aaron était toujours là et se sentit soudain très triste. Demain, il aurait sûrement disparu...

Aaron repensait aux merveilles dont elle avait parlé. Des automobiles, des jets qui faisaient la course avec le son et un drapeau américain avec cinquante étoiles planté sur la Lune. Était-il possible qu'elle dise la vérité ? Non, c'était pure folie ! Un tel monde n'existait pas et ne pouvait exister. Et les Britanniques qui viendraient par la mer demain... ils n'oseraient pas ! Malgré toutes leurs menaces, ils ne seraient pas aussi téméraires ! Non, Ashley Wheeler était très charmante mais elle racontait n'importe quoi.

## 8.

Le soleil se levait à peine quand elle s'étira. Elle avait espéré ouvrir les yeux dans son lit. Espoir déçu.

Elle plissa les paupières et ne fut pas surprise de voir Aaron à la fenêtre, surveillant déjà les alentours de l'auberge. En fait, il semblait plus pensif que sur ses gardes.

- Quelle heure est-il ?
- L'heure pour une fainéante de se lever.

Ashley déchiffra le cadran de sa montre.

- Six heures ?

Seigneur, ce type avait des horaires de fou ! Poussant un gémissement, elle se laissa retomber sur son oreiller.

- Ce matin, je fais la grasse matinée, décréta-t-elle.

Aaron quitta la fenêtre pour gagner le coin-toilette.

- J'ignore ce que signifie « faire la grasse matinée », mais si c'est ce que je crois, je peux vous assurer du contraire.

— Hum, hum, répliqua-t-elle.

Le regard d'Aaron s'attarda sur les rondeurs de ses hanches sous les couvertures.

— Ce mot « hum, hum »... cela signifie oui ?

— Hum, hum.

— Il est temps de vous lever, dame Wheeler.

— Hum, hum.

— « Hum, hum » veut dire non ?

— Hon, hon.

— « Hon, hon » veut dire oui ?

— Hum, hum.

— Non ?

— Hum, hum.

— Très bien, dame « Hum-Hum ». Debout maintenant.

Ashley s'accrocha désespérément aux couvertures. En pure peine. Il les lui arracha et les jeta à terre.

— S'il vous plaît, implora-t-elle. Cinq minutes, c'est tout !

— Debout, femme, nous avons des choses à faire.

Se redressant, elle le toisa, furibonde.

— Je suis épuisée. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Il semblait fasciné par sa chevelure en bataille.

— Ah bon ? se moqua-t-il. Et qui est-ce qui ronflait alors ?

Elle sursauta, offensée.

— Ronflait ? Pas moi, je...

D'un geste taquin, il lissa un épi de cheveux cuivrés avant de retourner vers la bassine d'eau.

— Alors il devait y avoir une souris dans le lit avec nous, continua-t-il. Une petite souris inquiète qui ne cessait de siffler et de couiner et de...

Il esquiva l'oreiller qui volait vers lui.

Versant de l'eau fraîche dans la bassine, il surveilla dans le miroir Ashley qui se recouchait, fermant les yeux...

Après quelques minutes, elle prit conscience d'une odeur qui lui fit monter l'eau à la bouche : une odeur de viande et de pommes de terre. Entrouvrant une paupière, elle vit un grand plateau posé sur une table à côté du lit et, sur ce plateau, de la viande, des œufs, du pain, des pommes de terre et un énorme bol rempli de fraises.

Elle s'assit, prit une fraise et la fit glisser entre ses lèvres.

— Vous avez cinq minutes pour vous habiller et être prête à partir, prévint Aaron.

— Et où vais-je ? Au gibet ? railla-t-elle.

— Peut-être.

— Peut-être, peut-être, le singea-t-elle en se demandant pourquoi ce satané rêve l'avait expédiée en 1775 et non en 2075.

Tandis qu'il se lavait et se rasait, elle s'interrogea sur ses réelles intentions à son égard. Il n'avait pas l'air d'un homme sur le point de commettre un meurtre. Si elle avait eu ne serait-ce que le plus petit doute, si elle l'avait cru capable de lui faire le moindre mal, elle aurait été terrifiée. Mais elle ne l'était pas. Même si l'engagement d'Aaron à sa cause était indubitable, elle ne le croyait pas capable de prendre plaisir à faire souffrir une femme. Et puis, il y avait cette lueur dans ses yeux gris quand il la contemplait, et elle devait admettre que cette lueur lui plaisait de plus en plus.

— Allez-vous vous lever ? demanda-t-il à nouveau.

Roulant sur le côté, elle s'étira paresseusement, décidant de l'agacer un peu plus.

— Hum, hum.

Ashley s'étala en travers du lit, ravie de pouvoir jouir de toute la place maintenant.

— Vous êtes à l'aise ?

Il l'étudiait dans le miroir tout en rinçant son rasoir.



— Très, très, très à l'aise.

— Peut-être avez-vous envie que je vous rejoigne ? proposa-t-il plaisamment.

— Hum... et peut-être pas, le prévint-elle, se rappelant ses mains baladeuses.

— Eh bien, je viendrai si vous n'êtes pas sortie de ce lit dans deux minutes.

Avec insouciance, Ashley se tortilla jusqu'au bord du lit pour choisir quelque chose sur le plateau. Comme elle portait une fraise à ses lèvres, elle se figea soudain en le voyant déboutonner calmement son pantalon.

— Que faites-vous ?

— Si vous avez l'intention de rester dans ce lit, je vous rejoins.

Elle écarquilla les yeux quand le pantalon tomba à terre, révélant deux jambes musclées, recouvertes d'un duvet de poils.

Se réfugiant vivement au centre du lit, elle s'exclama avec crainte :

— Vous n'oserez pas.

Il sourit et dénoua le nœud de sa chemise.

— Ah, mais vous m'avez mal compris, dame Wheeler. En fait, l'idée de passer la journée au lit avec une femme me ravit.

Le gris de ses yeux s'assombrit tandis qu'il contemplait le soutien-gorge rose pâle et les tentantes rondeurs sous le tissu transparent.

— M'enchanter même, ajouta-t-il.

— N'importe quelle femme, docteur Kenneman, ou bien seulement moi ? se moqua-t-elle en se reprochant d'être assez folle pour jouer un jeu aussi dangereux.

— Vous vous sentez d'humeur taquine, dame Wheeler ?

Il passa sa chemise par-dessus sa tête et Ashley éprouva un choc à la vue de ce superbe spécimen de masculinité.

— Ou bien essayez-vous simplement de me mettre à l'épreuve ? continua-t-il d'un ton indifférent. Dans ce cas, je vous conseille de réviser votre jugement.

Sa main se dirigea vers le dernier rempart vestimentaire de sa pudeur. Ashley s'enfuit du lit. En exactement dix-sept secondes, elle avait enfilé sa robe, ses escarpins et se tenait près de la porte, prête à partir.

Ramassant son pantalon d'un air amusé, Aaron commenta :

— Je pensais bien que vous partageriez mon avis, dame Wheeler.

— Vous êtes le pire macho qu'il m'ait été donné de rencontrer, docteur Kenneman !

Il haussa un sourcil.

— Je présume que je viens d'être insulté ?

— Vous présumez bien, mon cher.

Il hocha la tête avec grâce.

— Et jamais par une créature aussi délicieuse. Furieuse, Ashley ramassa son sac et le suivit dans l'escalier.

Ashley s'accrochait de toutes ses forces à la taille d'Aaron à chaque virage sur la piste. Il allait les tuer tous les deux. Cet homme ne connaissait qu'une manière de monter un cheval : à tombeau ouvert.

— On ne vous colle jamais d'excès de vitesse par ici ?

— Pardon ?

— Rien !

Après quelques kilomètres à travers la campagne, elle parvint à se décrisper un peu. Vingt minutes plus tard, leur monture emprunta une allée ombragée. Devant eux, Ashley distingua le toit d'une maison nichée au creux d'une clairière.

— Où sommes-nous ?

— Chez moi.

— Chez vous ?

Elle en fut d'abord soulagée puis son cœur s'affola. L'avait-il amenée dans cet endroit désert pour se débarrasser d'elle discrètement ? Elle ne voyait aucun signe d'une présence quelconque. Ici, loin de tout, ses cris n'ameuteraient personne... De peur, elle planta ses ongles dans ses flancs.

— Saperlotte ! Vous voulez bien arrêter de me pincer comme ça ? grogna Aaron.

Elle murmura une vague excuse.

— Pourquoi sommes-nous ici ? Je veux retourner au *Bouc-Noir*.

— Ce n'est pas ce que *vous* voulez.

— Si, c'est ce que *je* veux !

Aaron arrêta le cheval devant la maison et sauta de selle. Il la souleva et l'emmena sans plus attendre vers un petit appentis bâti à l'écart.

Elle avait le cœur qui battait comme un marteau- piqueur.

— Non. Je vous en prie, laissez-moi, geignit-elle.

Mais sa supplique tomba dans l'oreille d'un sourd. Il l'entraîna sur le sentier envahi de mauvaises herbes. Comment allait-il la tuer ? Une balle de mousquet dans la tête ? Une rapide incision à la gorge ? La pression de ses mains puissantes autour de son cou ?

Ou bien ferait-il preuve de moins de pitié ? Et s'il se contentait de l'attacher pour la laisser mourir de faim dans cette cabane ? Personne n'entendrait ses cris, personne ne viendrait à son secours. Ô mon Dieu, comment avait-elle pu être assez folle pour se croire en sécurité avec lui ? Elle aurait dû essayer de s'enfuir à nouveau. Peut-être même n'était-il pas trop tard...

L'appentis approchait et Ashley luttait pour ne pas s'évanouir. Elle devait le convaincre, le faire changer d'avis. Peut-être pouvait-elle lui parler des plans des Anglais, au risque de complètement bouleverser le cours de l'Histoire ?

Tandis qu'ils arrivaient à la cabane, Aaron farfouilla dans son pantalon.

Seigneur ! Il allait d'abord la violer !

Attrapant la poignée de la porte d'une main, il pointa son index vers elle.

— Ne bougez pas d'ici. C'est compris ?

Elle hocha vaguement la tête. Devait-il se préparer pour son meurtre ? Aiguiser un couteau ? Charger une arme ?

Il pénétra dans la petite cabane et, quelques secondes plus tard, elle comprit enfin. Elle s'affaissa contre la paroi, ivre de soulagement. Des latrines !

Adossée aux planches, elle sentit l'hystérie la gagner. Ce n'était pas dans cet apprentis qu'il allait la tuer, ce n'étaient que des *latrines* !

Quand Aaron ressortit, il la trouva en train de rire comme une folle.

— J'ai peine à croire qu'un gentleman allant aux toilettes soit une telle occasion de se réjouir.

— Vous vous réjouiriez... vous aussi... si vous aviez cru qu'on allait vous assassiner ! haleta Ashley en essayant de reprendre son souffle.

Il fronça les sourcils.

— Assassiner ?

— Oui... J'ai cru que c'était pour cela que vous m'aviez amenée ici !

— Si je voulais vous assassiner, ce ne serait pas dans des latrines, s'indigna-t-il, le rouge aux joues.

Avec un sourire, elle se redressa et lui tira le bout du nez.

— J'ai bien l'impression que vous ne le ferez nulle part.

Sous l'affront, il eut un geste de recul. Il n'avait pas l'habitude qu'on lui tire le nez.

— Est-ce que toutes les femmes de votre siècle sont comme vous ?

— Seulement les meilleures, assura-t-elle, solennelle.

Tournant les talons, il repartit sur le sentier.

Elle le suivit, gloussant de plus belle.

— Je croyais que vous viviez en ville, s'étonna Ashley.

— Non. Je préfère vivre ici.

— Pourquoi ?

Son insatiable curiosité le fit soupirer.

— J'aime cette maison depuis que je suis tout petit. J'ai finalement pu me l'offrir il y a quelques années.

Ashley s'était imaginé qu'il vivait dans un cottage tranquille au centre de Boston, mais cette demeure était vaste et grandiose.

La bâtisse à deux étages possédait une impressionnante porte d'entrée flanquée de deux colonnes et surmontée de gracieuses rosettes.

— Mais c'est si grand pour une seule personne !

Aaron haussa les épaules.

— Un jour, elle sera remplie d'enfants.

— Ne faut-il pas être deux pour faire des enfants ?

Il ignora ce commentaire ironique et grimpa les marches jusqu'à la porte.

Ashley pénétra dans la demeure avec curiosité. L'intérieur était aussi élégant que la façade. Le spacieux hall d'entrée était entièrement lambrissé. Une première porte ouvrait sur la droite.

— Est-ce le salon ?

Aaron sourit en la conduisant dans la pièce. Une lampe de cristal reposait sur une table près de la fenêtre. Deux fauteuils et un divan étaient disposés sur un tapis bleu devant la cheminée. Les éléments du mobilier auraient fait le bonheur de n'importe quel antiquaire.

— C'est très joli, murmura-t-elle en effleurant du bout des doigts une table en chêne poli.

— Je m'y sens bien.

— Vous connaissiez les anciens propriétaires ?

— Oui, ils sont décédés voilà plusieurs années.

Il la précéda dans la pièce suivante qui était plus intime. Un métier à tisser avait été poussé dans un coin. Un grand bureau encombré de papiers et d'objets divers était installé près de la cheminée. Un tisonnier posé contre le mur indiquait que cette cheminée-là était souvent utilisée.



Ils repassèrent dans le hall et Ashley jeta un coup d'œil vers l'escalier en se demandant s'il allait lui montrer sa chambre à coucher.

Dans la cuisine, elle découvrit une cheminée plus vaste encore. Tout un assortiment d'ustensiles en métal était rangé contre le mur, ainsi que deux trépieds sur lesquels on plaçait les marmites une fois la cuisson terminée. Un immense vaisselier occupait la moitié d'un mur et ses portes ouvertes révélaient une collection de plats en faïence.

Au centre se trouvaient la table avec quatre chaises à dossier. Au milieu de la table, trônaient deux chandeliers d'argent, une petite lampe et un pot en étain.

Ashley souleva un des chandeliers, émerveillée par l'habileté avec laquelle l'artisan l'avait sculpté.

— Un cadeau de Paul, expliqua Aaron.

— Il est très beau, fit-elle en le reposant avec soin à sa place.

Aaron s'occupait déjà de faire un feu dans la cheminée.

— Vous êtes parti plusieurs jours. Que deviennent vos malades pendant ce temps ?

— Cela n'arrive pas souvent. (Il se leva en s'époussetant les mains.) Mais il est vrai que j'ai été absent deux jours. J'irai en visiter certains cet après-midi.

— Devrai-je venir avec vous ?

Il la considéra un instant.

— Si je vous permets de rester ici, puis-je vous faire confiance ?

Il la fixait droit dans les yeux et elle ne chercha pas à s'esquiver.

— Oui... je ferai ce que vous me direz.

— Vous ne ferez rien pour attirer l'attention sur vous ou sur moi ?

— Non, je vous le promets.

— Alors vous pouvez rester. (Un temps.) Je pensais que peut-être vous aimeriez prendre un bain ?

— Oh ! fit-elle, les yeux brillants. *J'adorerais* prendre un bain !

Le regard d'Aaron s'adoucit.

— Je vais chercher la baignoire pour la remplir. Je chaufferai aussi de l'eau.

— Le paradis ! Puis-je vous aider ?

— Non, c'est un travail d'homme. (Il tourna les talons.) Je reviens d'ici peu. Cette porte conduit à un garde-manger. Pendant mon absence cet après-midi, vous pourriez chauffer un peu de potage. À mon retour, nous le mangerons avec du pain et du cognac.

Ashley esquissa une grimace.

- Du cotignac ?
- Oui... c'est une sorte de confiture de coings. Mme Bandy ne me laisse jamais sans provisions.
- Mme Bandy ? Une voisine amicale, sans doute ? s'enquit Ashley en haussant les sourcils en accents circonflexes.
- Une vieille veuve. À l'occasion, elle cuisine et fait le ménage. Elle fait de délicieux jumbals.
- Des jumbals ?
- Des petits gâteaux au sucre.
- Ah, des cookies !
- Peut-être, fit-il, patient.
- Je trouverai tout, ne vous inquiétez pas.
- Le garde-manger est bien garni. Je n'ai rien contre un peu de thé et il doit y avoir aussi une ou deux croquignoles, si vous avez faim avant mon retour.
- C'est ça... des croquignoles.

Il sourit.

- Un autre petit gâteau.
- Oh...
- Vous n'aurez pas peur sans moi ?
- Je n'en sais rien. Mais je crois que j'aurai moins peur qu'avec vous, rétorqua-t-elle.

Soudain, les traits d'Aaron se firent plus sérieux.

- Je ne vous ferai aucun mal, vous savez.
- Je sais.

— Vous pouvez venir avec moi, si vous le désirez, suggéra-t-il.

— Non, je préfère vous attendre ici, merci.

Après son départ, elle explora la cuisine et le garde-manger. Certains ustensiles lui parurent totalement farfelus.

Il revint en portant un grand baquet en cuivre qu'il plaça devant la cheminée. Ashley sourit. Un collectionneur du xx<sup>e</sup> siècle aurait donné une fortune pour un tel objet !

— Je vais commencer à la remplir d'eau froide pendant que l'eau chauffe. Il y a du savon doux que me fournit Mme Bandy. Il mousse beaucoup mieux que celui que vous avez utilisé à la rivière, fit-il avec une lueur moqueuse dans les yeux.

Après avoir mis une immense marmite d'eau sur le feu, il fit plusieurs voyages jusqu'au puits pour remplir la baignoire.

Quand elle fut à moitié pleine, il baissa ses manches.

— Je dois aller voir mes malades.

Les mains serrées derrière le dos, Ashley l'accompagna jusqu'à la porte. Elle eut soudain une étrange impression : comme s'ils étaient mariés et qu'elle lui disait au revoir avant son départ pour le travail.

— Vous serez absent longtemps ?

— J'espère être de retour en milieu d'après-midi.

Après l'avoir aidé à enfiler sa veste, elle brossa une poussière imaginaire sur son épaule.

— Je vais prendre un bain, puis je nous préparerai quelque chose à manger. D'ici là, vous devriez être de retour.

Leurs regards se croisèrent à nouveau.

— Soyez vigilante. N'ouvrez la porte à personne.

— C'est promis.

Il s'apprêtait à partir quand elle l'appela doucement :

— Aaron...

— Oui?

— Soyez prudent, vous aussi.

Tandis que l'eau chauffait, Ashley explora le rez- de-chaussée de la maison. Elle sourit en découvrant le désordre typique d'un célibataire : des assiettes abandonnées un peu partout, des bottes boueuses dans le salon, une paire de chaussettes bleues avec un trou à chaque talon. En fait, estima-t-elle, Aaron Kenneman avait bien besoin d'une femme.

Elle ramassa une des cinq chemises abandonnées sur une chaise pour la serrer contre elle et respirer l'odeur familière. Le rêve commençait à devenir douloureux. Elle était en train de tomber

amoureuse de cet homme. Ses sentiments étaient plus forts que tout ce qu'elle avait connu jusqu'à présent, et pourtant elle savait que ce n'était pas réel. Quand elle se réveillerait, il aurait disparu. Cette idée était si effrayante qu'elle la repoussa immédiatement.

Un coup à la porte la fit sursauter.

Essuyant très vite les larmes qui coulaient sur ses joues, elle se rendit à la porte. Sa main était sur le bouton lorsqu'elle se rappela l'avertissement d'Aaron. *N'ouvrez à personne.*

— Aaron ? appela une voix de femme.

On frappa à nouveau.

Ashley attendit, espérant que la personne s'en irait.

— Aaron ? Tu dors ? Debout, fainéant !

Décidant qu'il s'agissait d'une visite amicale,

Ashley déverrouilla la porte et l'entrebâilla.

Elle découvrit alors les plus beaux yeux améthyste qu'il lui ait été donné de voir.

— Le Dr Kenneman n'est pas ici, annonça-t-elle.

— Oh ! Où est-il ?

— Il fait sa tournée.

La séduisante jeune femme sourit.

— Et à qui ai-je l'honneur ?

— Je... suis de passage.

Elle ne devait pas attirer l'attention sur Aaron ou sur elle.

— Oh ! Vous êtes sa nièce, peut-être ?

— Oui... c'est ça.

— Eh bien, dites à Aaron que je suis passée. (La femme lui tendit un panier contenant deux miches de pain et un pot de confiture.) Dites-lui que je suis navrée de l'avoir manqué. Je repasserai demain soir.

Ashley ouvrit la porte juste assez pour prendre le panier et la referma aussitôt.

Retrouvant ses bonnes manières, elle la rappela à travers le battant :

— Et qui lui a rendu visite, je vous prie ?

— Élisabeth Bandy.

— La veuve Bandy ?

— Oui.

— Je le lui dirai.

Le cochon ! La veuve Bandy n'avait rien d'une vieille femme...

## 9.

Peu après, Ashley se glissait dans la baignoire. Pendant de longues minutes, elle demeura allongée dans l'eau sans bouger, abruti par la fatigue.

Il était près d'une heure quand elle trouva enfin l'énergie de se laver les cheveux. Elle se rinça puis abandonna à regret la baignoire où l'eau avait refroidi.

Après avoir lavé ses affaires dans l'eau chaude qui restait, elle les suspendit près de la cheminée. Aaron lui avait prêté une épaisse robe de chambre, assez grande pour qu'elle s'enroule deux fois dedans.

Elle songeait à faire infuser du thé lorsqu'un autre coup<sup>^</sup>résonna à la porte. Fronçant les sourcils, elle reposa la théière. Aaron lui avait bien dit de ne répondre à personne.

On frappa à nouveau, de façon plus insistante.

— Docteur ! Docteur !

Ashley leva le rideau d'une fenêtre et vit une femme avec une jeune fille sur le porche.



Laissant retomber le rideau, elle se dirigea vers la porte. S'il s'agissait d'une autre « vieille veuve », elle allait se mettre à hurler.

Elle ouvrit la porte avec un sourire forcé.

- Puis-je vous aider ?
- Le docteur... il n'est pas là ? s'enquit la femme.
- Non, j'ai bien peur que non. Il ne devrait pas tarder.

La jeune fille se mit soudain à gémir et se plia de douleur.

- Ooooh... Maman, fais quelque chose !
- Oh, ma pauvre chérie, murmura la femme tandis que sa fille tombait à genoux en gémissant de plus belle.
- Quel est... le problème ? demanda Ashley d'un ton hésitant.

La malheureuse semblait souffrir terriblement.

Jetant un regard nerveux autour d'elle, la femme se pencha vers elle pour chuchoter :

- Ce sont ses misères mensuelles. C'est pire que d'habitude.
- Oh...
- Le docteur aurait sûrement su quoi faire.
- Eh bien...

Ashley se mordit la lèvre. Oserait-elle offrir à la jeune fille quelques-uns des cachets de paracétamol qu'elle avait dans son sac ? Non, elle ne pouvait pas. Aaron la tuerait.

— Peut-être qu'une tasse de thé lui ferait du bien ?

La fille protesta mais sa mère l'aida vivement à se relever et à franchir le seuil.

— Merci. Ma fille vous remercie.

— Vous habitez loin d'ici ? demanda Ashley en les conduisant à la cuisine.

— Oh, à peine à quelques lieues mais ça fait quand même une bonne trotte. (La femme aida l'adolescente à s'asseoir.) Je suis Amelia Briar et voici ma fille, Sara.

— Ashley Wheeler, dit-elle en lui tendant la main.

Elle prépara le thé tandis qu'Amelia murmurait des paroles apaisantes à sa fille.

— Vous êtes une parente du docteur ? questionna Amelia, les yeux posés sur la robe de chambre.

Ashley servit trois tasses de thé.

— Non...

Sara poussa un geignement déchirant après avoir avalé une gorgée de liquide.

— Oh, ma pauvre... Le docteur va venir bientôt ? demanda la femme, inquiète.

— Je ne sais pas trop. (Ashley se leva.) Si vous voulez bien m'excuser un moment...

Elle alla chercher son sac en toile. Le posant sur la table, elle se mit à farfouiller dedans jusqu'à ce qu'elle trouve le tube désiré. Elle le déboucha et prit deux comprimés qu'elle posa dans la paume de Sara.

— Ceci devrait très vite te soulager. Avale-les avec un peu d'eau.

La mère ne semblait pas très rassurée.

— Vous êtes docteur ?

— Non, mais ça va lui faire du bien. Je vous le promets.

Après avoir sorti quatre autres comprimés, Ashley reboucha le tube.

— Prends-en encore deux dans quatre heures et les deux derniers quatre heures après. D'ici là, tu devrais te sentir beaucoup mieux.

Sara adressa un regard suppliant à sa mère.

— Cela ne pourra pas lui faire du mal, assura Ashley à Mme Briar.

Amelia opina mais Ashley sentit qu'elle n'était pas convaincue.

En attendant que les cachets fassent leur effet, Mme Briar parla des problèmes de la région et des difficultés d'approvisionnement depuis que les colonies avaient refusé les importations anglaises.

Trente minutes et trois tasses de thé plus tard, les couleurs revenaient sur les joues de Sara qui semblait aller un peu mieux.

— Eh bien, voilà qui était bien agréable mais j'ai une lessive à finir et le père voudra son souper, déclara Amelia en reposant sa tasse.

Ashley les raccompagna à la porte.

— Comment te sens-tu maintenant, Sara ?

La fille hocha la tête timidement.

— Tout mon mal est presque parti.

— Holà ! Voilà une merveille comme je n'en ai jamais vu ! s'exclama sa mère. Un vrai miracle, pour sûr !

— Je suis contente d'avoir pu vous aider, dit chaleureusement Ashley.

Elle les suivit un instant des yeux tandis que, s'éloignant sur l'allée, elles s'extasiaient encore sur le « miracle ».

Pendant la demi-heure qui suivit, Ashley s'occupa à vider la baignoire puis à la traîner pour la ranger dans la remise.

Après cela, elle examina le contenu du garde-manger, soulevant quelques couvercles, déballant diverses victuailles enveloppées dans des torchons. Elle finit par trouver quelque chose qui ressemblait à de la soupe. Ce devait être le potage dont avait parlé Aaron. Elle le versa dans une marmite qu'elle suspendit au-dessus du feu. Elle trouva aussi des gâteaux, du beurre en motte et du pain.

Elle venait à peine de rincer les trois tasses quand elle entendit un autre coup à la porte.

— Ah, non alors ! murmura-t-elle en allant ouvrir.

Cette fois, c'était une vieille dame.

— Oui?

— Dame Wheeler ?

Ashley se pétrifia. Elle n'était pas assez prudente. Voilà qu'elle avait encore ouvert malgré les recommandations d'Aaron.

— Puis-je vous aider ?

— Êtes-vous dame Wheeler ?

Ashley hocha la tête.

— Oui.

— Mme Briar dit que vous pourriez faire quelque chose pour moi.

— Qu'avez-vous ?

La femme désigna sa mâchoire.

— J'ai terriblement mal.

— Eh bien... le docteur n'est pas ici... commença Ashley.

— Ça fait des jours que j'endure le martyre. Je ne peux plus ni manger ni dormir, et en plus le docteur était parti... Mme Briar a dit que vous avez débarrassé Sara de ses misères, alors j'ai pensé...

— Ô Seigneur...

Ashley se mordit la lèvre. Elle n'aurait pas dû se laisser attendrir, mais cette femme avait vraiment une mine abominable.

— Eh bien... entrez, proposa-t-elle.

Elle la conduisit dans la cuisine. Si jamais Aaron apprenait qu'elle pratiquait la médecine, il allait en faire une attaque.

— J'espère que vous pourrez m'aider, dit la femme en se tenant la mâchoire. Je pourrai pas supporter ça plus longtemps.

À nouveau, Ashley fouilla dans son sac à la recherche du tube d'analgésiques.

— Tenez, prenez-en deux. Avez-vous vu un dentiste récemment ?

— Un dentiste ?

— Vous savez, un homme qui soigne les dents ?

La vieille femme secoua la tête.

— Non. Il n'y a jamais eu d'homme pour me soigner les dents. J'ai entendu dire que ça existait, des hommes pareils, mais je n'en ai point vu.

Ashley lui servit une tasse de thé.

— Mme Briar dit que vous avez une âme charitable, reprit la femme en s'installant à table. Je m'appelle Constance Connors et j'connais le bon docteur depuis qu'il est tout gamin. Et j' lui ai souvent tanné l'arrière-train, croyez-moi.

Ashley sourit : nul doute qu'Aaron aurait apprécié d'entendre cela.

— J'aurais jamais pensé qu'il finirait docteur, ajouta Constance. C'était un vrai petit vaurien.

Pendant une demi-heure, Mme Connors divertit Ashley en lui racontant les mésaventures d'Aaron enfant.

L'après-midi était bien entamé et la jeune femme se disait que sa visiteuse n'allait jamais partir. Mais, finalement, elle se leva en déclarant que la douleur dans sa bouche était guérie.

— Mme Briar avait raison, pour sûr. Vous êtes une « faiseuse de miracles », lança-t-elle avec ferveur en regagnant la porte. Loué soit le Créateur !

— Ce n'est rien, fit modestement Ashley. Mais je vous en prie, Mme Connors, ne dites pas un mot de cela à quiconque.

Elle ne voulait pas que se répande la rumeur qu'il y avait une sorte de magicienne chez le Dr Kenneman !

— D'accord, pas un mot, promit Constance avec un clin d'œil.

Mais elle n'était pas partie depuis un quart d'heure qu'on frappa de nouveau à la porte. Il s'agissait d'une femme qui portait un petit garçon dans ses bras.

— Dame Wheeler ? Je suis Délia Morton et voici mon petit Henry. Voyez comme il souffre.

— Je suis navrée, le docteur n'est pas ici, répliqua fermement Ashley, un peu agacée que, malgré ses recommandations, Constance ait parlé.

— Amelia Briar dit que vous avez des choses dans ce sac qui accomplissent des miracles.

— Non, Mme Briar se trompe. Je lui ai juste donné...

Ashley eut le tort de regarder le garçon. Elle fronça les sourcils.



— Qu'a-t-il, le petit Henry ? demanda-t-elle.

Mme Morton souleva la couverture pour montrer son visage congestionné.

— Mon garçon a la fièvre.

Ashley eut un mouvement de recul.

— La fièvre putride ?

La mère roula de grands yeux.

— Non, c'est juste une simple fièvre, j crois bien !

Ashley toucha la joue du petit : elle était brûlante.

— Quel âge as-tu, Henry ? questionna-t-elle avec douceur.

Comme il ne répondait pas, elle leva les yeux vers Délia.

— Il a cinq ans. Son nez a coulé toute la semaine et il arrive plus à parler tellement il a mal. Je sais que c'est beaucoup demander mais, dans la mesure où le Dr Kenneman n'est pas là depuis quelques jours, j'espérais que vous pourriez nous aider.

— Le Dr Kenneman a été très occupé, expliqua Ashley.

— Pouvez-vous faire quelque chose pour mon petit Henry ? Il est si brûlant. Et cette toux l'a empêché de dormir toute la nuit.

Ashley étudia le garçon avec inquiétude.

— J'ignore si je peux faire quelque chose.

— Si vous voulez bien essayer... Amelia dit que vous avez soulagé Sara et j'ai croisé Constance Connors sur la route tout à l'heure. Elle avait l'air toute guillerette pour la première fois depuis des semaines.

— Mais leurs problèmes n'étaient pas aussi graves, répondit Ashley, ennuyée. Votre petit Henry pourrait avoir une pneumonie ou une infection des bronches. Il aurait besoin d'antibiotiques que seul un docteur peut prescrire.

La femme la considérait le regard vide, et Ashley se rendit compte qu'en ce siècle on n'avait évidemment pas entendu parler des antibiotiques.

— S'il vous plaît, dame Wheeler, faites quelque chose ! supplia Délia tandis que le petit Henry avait une abominable quinte de toux.

Ashley hésita, se mordant la lèvre.

— Eh bien... entrez.

Délia porta Henry dans la maison. Une fois encore, Ashley fouilla dans son sac et trouva le flacon de sirop contre la toux qu'elle avait emporté avant de tomber dans le XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle lut les indications sur la bouteille et versa une petite quantité de sirop dans une cuillère.

— Henry, il faut que tu avenes ceci. Ça n'a pas mauvais goût.

Le gamin fixa le sirop verdâtre avec crainte.

— Ce n'est qu'un élixir, le pressa Délia. Prends-le, chéri.

Finalement, il écarta les lèvres et Ashley glissa la cuillère dans sa bouche, essayant une goutte qui avait glissé sur son menton.

— Cela risque de l'endormir un peu mais ça devrait calmer la toux. Et si vous écrasez la moitié de ceci... (Elle brisa un cachet d'aspirine en deux.) ... et si vous le lui donnez toutes les quatre heures, la fièvre devrait tomber.

Tout en parlant, elle faisait la démonstration à Délia, réduisant la moitié d'un comprimé en poudre qu'elle mélangea à de l'eau.

— Ceci ne devrait pas être aussi bon, admit-elle en incitant Henry à ouvrir la bouche. Ah, j'aurais dû te donner ça d'abord et le sirop ensuite, hein ? dit-elle gentiment tandis que le goût amer faisait grimacer le gamin.

Délia prit son fils dans ses bras et lui murmura des paroles apaisantes.

Ashley sourit.

— Ramenez-le ce soir quand le Dr Kenneman sera là. Je me sentirais mieux s'il pouvait l'examiner.

— Je le ferai. Dieu vous bénisse pour votre aide, dame Wheeler.

Délia enveloppa le garçon dans sa couverture puis rangea le flacon de sirop et deux aspirines dans une bourse qui pendait à sa ceinture.

— Et Délia, je vous en prie, ne parlez de cela à personne, demanda Ashley.

— Oh non, vous pouvez en être sûre !

Ashley ferma la porte et s'y adossa en soupirant...

Une demi-heure plus tard, les hurlements frénétiques d'une enfant la firent sursauter.

— S'il vous plaît, supplia une jeune femme quand elle ouvrit la porte. Ma Jeanine s'est brûlée !

— Qu'elle entre, répliqua Ashley sans la moindre hésitation cette fois.

Une vilaine brûlure courait sur le bras de la fillette. Une grosse ampoule commençait déjà à se former.

Ashley courut à son sac et s'empara du spray de premier secours.

— Cela devrait te soulager, ma chérie, assura-t-elle à la petite. Allons, serre bien ma main.

Ashley aspergea rapidement la zone brûlée. Effrayée, l'enfant se mit à crier, se blottissant contre sa mère. Quand le liquide frais eut pénétré la peau, elle cessa de gémir, contemplant son bras.

— Comment te sens-tu ?

— Plus mal... plus mal du tout, murmura Jeanine.

La mère écarquilla les yeux.

— Mais., mais c'est un miracle !

— Non, ce n'est rien qu'un spray...

— Non, non ! C'est un miracle ! (Elle serra sa fille dans ses bras en sanglotant.) Merci, mon Dieu, merci !

Ashley les raccompagna à la porte mais, avant qu'elle n'ait le temps de les saluer, un nouveau couple remontait l'allée.

O Seigneur, qu'avait-elle fait ?

Quand elle eut fini de préparer une deuxième théière et d'administrer quelques aspirines — heureusement, elle achetait toujours le tube grand modèle — pour des morsures de chien et une crise d'arthrite, trois autres personnes attendaient.

— Aaron, où es-tu ? maugréa-t-elle en servant une tasse de thé au vieux M. Feinstein qui avait mal à l'oreille.

Elle avait perdu tout contrôle de la situation...

En entendant la porte de la maison s'ouvrir, elle se précipita pour chasser ce nouvel intrus. A présent, le salon était bondé et au moins dix malades patientaient sur le porche.

Elle se retrouva nez à nez avec Aaron qui fixait la foule dans son salon d'un air incrédule.

— Oh... salut, fit-elle, la gorge nouée.

Il se tourna vers elle.

— Que se passe-t-il ici ?

Poussant un profond soupir, elle s'adossa au chambranle de la porte. Cette fois, elle ne voyait absolument pas comment elle allait s'en sortir.

## 10.

Éberlué, Aaron alla jusqu'à la fenêtre pour contempler le troupeau d'humanité souffrante rassemblé sur sa pelouse. Il y avait là des gens qu'il n'avait pas vus depuis des années !

— Dame Wheeler, dame Wheeler, dame Wheeler !  
imploreraient-ils en chœur.

Aaron se retourna pour la fixer avec consternation.

Haussant faiblement les épaules, elle sourit.

— Ça a été comme ça toute la journée. Ils s'imaginent que je suis une faiseuse de miracles.

— De miracles !

— Oui, c'est très étrange...

— Que leur avez-vous donné ?

— Oh, rien que des bricoles que j'emporte toujours avec moi, se défendit-elle. Du paracétamol, de l'aspirine, du sirop pour la toux...

Aaron se dirigea vers la porte et l'ouvrit en grand.

— Je vous en prie, retournez chez vous ! cria-t-il à la foule frénétique. Il n'y a pas de miracle ici !

Décidée à l'aider, Ashley poussa dehors les occupants du salon malgré leurs protestations.

— Mais j'ai mal aux pieds !

— Et j'ai cette chose dans le ventre !

Aaron s'écarta pour laisser passer les patients contrariés qui se massèrent tous en bas du porche. Il était clair qu'ils n'abandonneraient pas.

- S'il vous plaît, c'est une erreur. Vous devez tous rentrer chez vous, supplia Aaron. Dame Wheeler n'est pas docteur !
- Elle accomplit des miracles ! cria quelqu'un dans la foule.
- Non, il faut rentrer chez vous !

Des hurlements de protestation s'élevèrent tandis que des mains se tendaient dans la foule : ils voulaient toucher la faiseuse de miracles.

Après avoir entraîné Ashley en arrière, Aaron claqua violemment la porte et poussa le lourd verrou . Il se rua vers les fenêtres pour baisser les rideaux.

- Vous comprenez... commença Ashley.
- Non, je ne comprends pas ! rugit-il, exaspéré. Que diable avez-vous fait ?
- Eh bien, si vous voulez bien vous calmer un peu, je pourrai vous l'expliquer !... Il y a d'abord eu ces quelques personnes qui sont venues vous voir, et vous n'étiez pas là, alors comme l'une avait mal aux dents et une autre... souffrait du mal des femmes, je leur ai juste donné quelques cachets...
- Vous avez donné des cachets à mes malades ? Des cachets de cire ? C'est ça, votre miracle ?
- Non ! Pas des cachets de cire, des cachets d'aspirine !
- Aspirine ? Pour aspirer ?
- Non. L'aspirine est un médicament, un remède. (Elle gémit.) Oh, l'aspirine n'a été inventée qu'à la fin du xix<sup>e</sup> siècle...



Il était impossible de lui expliquer tous les progrès de la médecine au cours des deux cents dernières années !

On frappa à la porte et Aaron poussa un juron.

— Vous nous avez mis dans de beaux draps, accusa-t-il. Je fais de mon mieux pour passer inaperçu et voilà que vous ensorcelez la région...

On frappa de façon plus insistante. Aaron fit glisser le verrou et entrouvrit à peine la porte. Il fut soulagé de découvrir Paul Revere sur le seuil, qui contemplant la foule avec stupéfaction.

Après l'avoir tiré sans ménagement à l'intérieur, Aaron referma derrière lui.

— Dis-moi, Kenneman, y a-t-il eu un mort dans la famille ? s'enquit Paul.

— Non, juste un petit malentendu. Rien d'alarmant.

— Mais que font tous ces gens devant chez toi à gémir comme des suppliciés ?

Jetant un regard noir à Ashley, Aaron répliqua sèchement :

— Dame Wheeler a encore fait des siennes.

Comprenant que Paul ne serait pas venu jusqu'ici si tard sans un motif important, Aaron changea de sujet :

— As-tu des nouvelles ?

Revere souleva un rideau pour surveiller la foule qui se décourageait enfin.

— Les ennuis approchent.

Les traits d'Aaron se durcirent.

— Est-ce imminent ?

Revere hocha la tête.

— Tudieu ! gronda Aaron. Gage est un fou.

— C'est aussi mon avis.

— Nous devons trouver un moyen d'arrêter ce bâtard !

— Il n'y en a pas, intervint Ashley.

Les deux hommes la fixèrent avec stupeur.

— Il n'y en a pas, répéta-t-elle calmement. Les Anglais sont déjà en route.

— Aaron, pourquoi est-elle encore avec toi ? demanda Paul.

Sans croiser le regard de son ami, Aaron répondit :

— Je pense que nous devrions l'écouter, Paul.

Celui-ci secoua la tête.

— Cette femme ne sait pas de quoi elle parle. Comment aurait-elle pu glaner de tels renseignements ? N'a-t-elle pas été avec toi toute la journée ?

Aaron repensait à ce qu'elle lui avait dit la veille. Venait-elle réellement du futur ?

— Peut-être dit-elle la vérité, Paul.

— Pardieu, Aaron ! Comment pourrait-elle savoir cela ? Nos patrouilles l'ont appris il y a à peine quelques heures !

Ashley se rappelait ses leçons d'histoire. Le général Gage, qui était tenu informé des efforts des colons par ses espions, se trouvait lui-même dans une position difficile à la mi-avril 1775. L'Angleterre le pressait de prendre le contrôle des colonies par la force, et il n'avait guère le choix. Il avait envoyé ce soir une patrouille pour localiser John Hancock et John Adams, deux des plus importants chefs rebelles. S'il parvenait à se débarrasser de ces deux hommes très puissants, il pensait pouvoir mater plus facilement les colons.

Gage avait cru pouvoir éviter des troubles en envoyant ses hommes pendant la soirée mais les colons, qui disposaient d'un service d'espionnage aussi performant que celui des Anglais, avaient été prévenus.

Aaron arpentait la pièce.

— Je ne sais pas, Paul. Mais il y a un accent de vérité dans ses paroles.

— Que pourrait-elle savoir que nous ignorions ?

— Elle prétend connaître le futur.

— Folie ! Pure folie ! Personne ne connaît le futur.

— Je vous en prie, écoutez-moi, intervint Ashley. Joseph Warren vous a fait appeler chez lui un peu plus tôt ce soir. Il a appris que Gage était sur le point d'envoyer quelque sept cent cinquante hommes pour capturer Hancock et Adams et détruire les réserves de vivres à Concord. Mais, avant votre arrivée, Warren avait déjà envoyé un messager. Willie Dawes est actuellement en route pour prévenir Hancock et Adams de l'assaut imminent.

Muet de surprise, Paul dévisagea Aaron.

— Est-ce vrai ? demanda ce dernier.

— Oui, mais... Dieu du Ciel... comment ?

— Le temps nous manque. Nous devons l'écouter.

À présent, elle avait toute leur attention.

— Selon vos livres d'histoire, que faisons-nous maintenant ? questionna Aaron.

— Paul doit chevaucher à travers villes et villages afin de prévenir les citoyens de s'armer pour la résistance, dit-elle. Dans le même temps, il rejoindra Lexington pour s'assurer que Hancock et Adams ont bien été avertis.

— Et moi ?

— Je ne sais rien sur vous, admit-elle. Si étrange que cela paraisse, je ne me souviens de rien à votre sujet... mais les livres d'histoire ne citent pas tous les amis de Revere.

Elle grimaça en voyant son air déconfit.

— Il n'y a rien sur moi ?

Elle secoua la tête.

— Rien... dont je me souviens.

— Enfer !

Elle avait sérieusement blessé son orgueil.

— Si elle dit la vérité, je devrais partir sur-le- champ, déclara Paul. Les troupes de Gage sont-elles proches ?

Ashley acquiesça calmement.

— Ne vous faites aucun souci : vous accomplirez votre mission en temps et en heure.

Paul se tourna vers Aaron, le visage grave.

— J'espère qu'elle sait de quoi elle parle.

— Il se fait tard. Nous n'avons pas d'autre choix que de la croire.

— Comment vont attaquer les Anglais ? s'enquit Paul. Par terre ou par mer ? Si nous devons diviser nos forces...

— Par mer, mais je ne peux rien vous dire de plus, sinon le cours de l'Histoire serait changé.

— Par mer ? répéta Paul.

Elle acquiesça.

— Alors, il nous faut un messager, décida-t-il. Quelqu'un pour surveiller les mouvements de troupes et nous prévenir.

Aaron se remit à arpenter la pièce.

— Des messagers à cette heure de la nuit sur la route éveilleront les soupçons.

— Oui, répliqua Paul. Et si nous sonnons les cloches, les Anglais sauront que nous préparons quelque chose.

Ils se tournèrent vers Ashley mais elle se contenta de hausser les épaules.

— Cette fois, j'ai bien peur que vous ne deviez trouver tout seuls.

Aaron haussa un sourcil impérieux.

— Vous n'êtes pas prête à nous aider ?

— J'ai vu *Retour vers le futur*. Si je dis quoi que ce soit...

Il conclut à sa place d'un ton irrité :

— ... l'Histoire sera changée.

Les deux hommes réfléchirent un instant. Soudain, Aaron la considéra à nouveau.

— Mais vous pouvez tout de même nous prévenir si nous prenons la mauvaise décision ?

— Je pense que cela m'est possible.

Elle ne courait pas grands risques. Ils avaient pris les bonnes décisions. L'Histoire l'affirmait.

Aaron se passa une main dans les cheveux.

— Il nous faut un... signal. Oui ! C'est ça, un signal, fit-il tandis que Revere approuvait. Si les Anglais viennent par la mer — et Ashley nous l'a affirmé...

— Cela m'a échappé, se défendit-elle. Je ne voulais pas vous le dire.

— Mais vous l'avez fait. Nous allumerons trois lanternes au beffroi de l'église du Nord...

Ashley s'éclaircit la gorge.

— S'ils viennent par la terre, nous allumerons deux lanternes.

Ashley s'éclaircit une nouvelle fois la gorge. Plus fort.

Aaron se tourna vers elle.

— Ce n'est pas ça ?

Elle secoua la tête.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Elle secoua encore la tête.

— Vous ne pouvez pas le dire ?

Elle acquiesça.

— Bougre de... ! (Il reprit sa marche avant de la contempler à nouveau.) Mais c'est presque ça ?

Elle hocha la tête.

— Trois lanternes par la terre, deux par la mer ?

Elle secoua la tête.

— Une par la terre, trois par la mer ?

Elle secoua la tête plus énergiquement.

— Une par la mer, deux par la terre ? proposa Paul mais elle secoua à nouveau la tête.



— Deux par la mer, une par la terre ! s'exclamèrent en chœur les deux hommes, exaspérés.

Elle sourit, hochant la tête avec enthousiasme.

— Quelle différence cela peut-il faire ? explosa Aaron.

— Une grande différence ! rétorqua la jeune femme.  
L'Histoire serait changée.

— Nous ne pouvons plus attendre, décréta Paul.

Il se dirigea vers la porte, aussitôt suivi par son compagnon.

Ashley ressentit soudain une bouffée de panique. Et si Aaron ne revenait jamais ? Et s'il était tué en essayant d'aider Paul ? Toute la journée, elle avait fouillé sa mémoire dans l'espoir de retrouver quelques éléments sur la fameuse chevauchée de Paul Revere. Malgré tous ses efforts, elle ne se souvenait pas d'avoir jamais rien lu sur le Dr Aaron Kenneman.

Le cœur battant, elle tenta de se convaincre que les livres d'histoire ne savaient pas tout. Mais ces mêmes livres avaient bien enregistré que deux cent quarante-sept Anglais et quatre-vingt-huit patriotes avaient perdu la vie au cours des premières échauffourées de la guerre d'Indépendance.

Les larmes lui montèrent aux yeux. « Ô s'il Vous plaît, pria-t-elle. Faites qu'il ne fasse pas partie des victimes ! »

La voix d'Aaron brisa ses sombres pensées :

— Je suis navré, Ashley. Il va falloir que vous veniez avec nous.

— Où ça ? fit-elle en cherchant machinalement son sac.

— Je ne peux pas vous laisser ici. Vous courrez de grands risques quand la nouvelle de l'attaque se répandra.

Elle glissa les bras dans le manteau qu'il lui tenait. A présent, elle allait participer à la révolte !

Aaron éteignit les lanternes et tous les trois se glissèrent dehors quelques minutes plus tard. Une lune pleine éclairait l'allée à présent déserte. Ils montèrent en selle.

— Je vais à l'église du Nord pour veiller à ce qu'on allume les lanternes, dit Aaron. Tu n'as qu'à aller chez toi prévenir Rachel.

Paul soupira.

— D'accord. Je ne serai pas long. Je veux mettre mes bottes et Joshua semble avoir de la fièvre ce soir. Rachel s'inquiète.

— Tu veux que je vienne l'examiner ?

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire. Tu connais Rachel, elle s'affole pour un rien. Peut-être demain, si le gamin ne va pas mieux. (Faisant effectuer un demi-tour à sa monture, il croisa le regard d'Aaron dans le clair de lune.) Dame Wheeler pourrait tenir compagnie à Rachel, cette nuit.

— Je veux la garder sous ma protection, répondit gravement Aaron.

Ashley lui serra la taille en signe de gratitude.

— Merci, chuchota-t-elle.

Si jamais il lui arrivait quelque chose, elle voulait être là. Elle avait suivi un cours de secourisme quelques mois plus tôt. En cas d'urgence, elle pourrait sûrement l'aider.

Cabrant sa monture, Paul maugréa :

— Ce serait plus facile si nous connaissions les plans de Gage.

— Je vous l'ai dit. Il veut détruire vos réserves de vivres à Concord, répliqua Ashley.

— Le maudit imbécile.

— Et il veut Adams et Hancock, ajouta-t-elle.

Se tournant sur la selle, Aaron lui adressa un clin d'œil.

— Mais Gage n'y gagnera qu'une volée de balles de mousquet dans le derrière, n'est-ce pas ?

Ashley sourit.

— Ai-je raison ? insista-t-il.

Elle se contenta de sourire de plus belle.

Ils galopèrent à vive allure dans la nuit.

— Trois s'ils viennent par la mer, deux par la terre, lança Revere par-dessus son épaule.

— Non, une par la terre, deux par la mer, le corrigea Ashley en pestant contre sa mauvaise mémoire.

Parvenus à l'allée qui menait chez les Revere, ils se séparèrent. Paul obliqua vers sa maison tandis qu'Ashley et Aaron continuaient vers l'église du Nord.

Ils se retrouvèrent quelques minutes plus tard au même endroit. Leurs chevaux se cabrèrent, soulevant un nuage de poussière.

— Comment va Joshua ? questionna Ashley.

Paul parut décontenancé.

— J'ai oublié de demander.

— Le temps presse, annonça Aaron. Il faut partir.

— J'ai un bateau caché près de Charleston, expliqua Paul, mais il me faudra de l'aide pour ramer.

— Je suis là pour ça.

Aaron s'apprêtait à lancer sa monture au galop quand Ashley l'arrêta.

— Non, c'est impossible.

Les deux hommes la dévisagèrent.

— Selon l'Histoire, ça ne s'est pas passé ainsi, expliqua-t-elle faiblement.

— Enfer et damnation ! (Aaron réfléchit un instant.) Pourquoi ne puis-je l'aider à ramer ?

— Parce que...

Elle n'osait pas en dire davantage.

— Parce que ce n'est pas moi qui suis mentionné dans ces satanés livres ? devina Aaron, furieux.

Elle secoua la tête.

— C'est quelqu'un d'autre ?

Elle sourit.

— Qui, bon sang ?

Elle leva les doigts.

— Ne vous énervez pas.

— Nous n'avons pas le temps de jouer aux devinettes !

— Attends, laisse-moi essayer, intervint Paul en s'éclaircissant la gorge. Aaron ne peut pas ramer mais quelqu'un d'autre le peut ?

Ashley opina.

— David et Henry habitent non loin d'ici. Je peux leur demander.

Les deux hommes surveillèrent Ashley qui, à leur grand soulagement, acquiesça.

Peu de temps après, cinq cavaliers et quatre chevaux se dirigeaient à vive allure vers les quais près de Charleston. La petite embarcation tanguait sur l'eau noire.

Un navire était ancré dans le port à quelques encablures.

— C'est le *Somerset*, chuchota Ashley, impressionnée.

Aaron scrutait le redoutable vaisseau de guerre anglais.

— Exactement.

— Est-il armé ?

— À vous de nous le dire.

Elle soupira.

— Il l'est. Soixante-quatre canons.

Aaron lança un coup d'œil à la lune qui était bien trop brillante à son goût. Paul allait devoir passer tout près des Anglais pour atteindre l'autre rive.

— Tudieu ! maugréa Paul. Je voulais apporter un linge pour envelopper les rames et étouffer le bruit. Mais je suis parti si vite que j'ai oublié.

Henry flanqua un coup de coude à Aaron.

— Abigail Watson n'habite-t-elle pas un peu phis loin ? fit-il avec un clin d'œil.

Intriguée, Ashley fronça les sourcils.

— Qui est Abigail Watson ?

Le visage d'Aaron retrouva immédiatement tout son sérieux.

— Personne.

— Personne ?

— Une femme que je connais, c'est tout.

— Encore une autre « vieille veuve », peut-être ?

Les quatre hommes ricanèrent, mal à l'aise.

— Aaron, va voir si Abigail ne peut pas nous prêter quelque chose pour étouffer le bruit des rames, demanda Paul.

Comme il se dirigeait vers son cheval, Ashley le suivit. Après avoir sauté en selle, il la trouva devant lui qui le fixait.

— Je reviens tout de suite.

Elle lui offrit son plus délicieux sourire.

— Je viens avec vous.

— Ce n'est pas nécessaire. (Embarrassé, il observa une pause.) Les livres d'histoire mentionnent-ils Abigail ?

— Pas par son nom.

— Oh...

Il finit par lui offrir sa main pour la hisser derrière lui. Quelques secondes plus tard, ils galopèrent à nouveau.

— Qui est cette Abigail Watson ? répéta-t-elle en essayant de dominer le fracas des sabots.

— Juste une amie.

— Une « bonne » amie ?

Il esquissa un sourire.

— Cela a-t-il tant d'importance ?

Ashley fut surprise de constater que cela en avait. Elle ne connaissait Aaron Kenneman que depuis quelques jours, mais déjà elle avait le sentiment qu'il lui appartenait.

— Qu'allez-vous lui dire ? chuchota Ashley tandis qu'ils se faufilaient le long de la maison d'Abigail Watson.

— La vérité.

— Comment savez-vous qu'elle ne courra pas tout droit prévenir les Anglais ?



— Je le sais.

— Vous la connaissez vraiment très bien, cette « amie ».

Dans le clair de lune, elle n'eut aucun mal à distinguer son sourire. Elle lui flanqua un bon coup de poing sur l'épaule.

Aaron ramassa plusieurs petits cailloux qu'il jeta contre une fenêtre à peine éclairée du second étage.

— La chambre à coucher d'Abigail, sans doute ? se moqua-t-elle.

— On ne vous a jamais dit que vous parlez trop ?

Il lança une nouvelle poignée de cailloux. La fenêtre ne tarda pas à s'ouvrir, laissant apparaître une jolie jeune femme.

— Aaron ! Grand niais ! Pourquoi restes-tu planté là ? Entre donc, chéri...

Aaron esquissa un pas vers la porte mais Ashley le retint par la manche.

— Un moment, grand niais, ordonna-t-elle. Vous êtes ici en mission, vous vous rappelez ?

— Je ne peux pas rester, Abigail, fit-il avec dans la voix beaucoup trop de regret au goût d'Ashley.

Émergeant de l'ombre, elle se posta à son côté de façon qu'Abigail la voie.

— Alors, pourquoi venir me déranger si tard, chéri ?

Abigail ne semblait pas trop troublée de découvrir cette jeune personne en compagnie d'Aaron.

— J'ai besoin d'un service.

— Bien sûr. Tout ce que tu veux... tu le sais bien.

— Mais tout ce que tu veux, mon grand niais chéri. Tu le sais bien, singea Ashley à mi-voix.

— Jalouse ? chuchota-t-il avant de s'adresser à nouveau à Abigail : L'un de mes amis doit traverser la rivière mais il lui faut un linge pour entourer les rames et faire moins de bruit. Tu n'aurais pas quelque chose ?

— Un linge ?

Aussitôt, Abigail se dépouilla de son jupon et le lui lança.

— Cela suffira ?

Rattrapant le vêtement d'une main, Aaron gloussa.

— Parfaitement. Merci d...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus : Ashley lui tordait le bras dans le dos et le poussait fermement vers leur cheval.

De retour près du bateau, ils trouvèrent Paul qui pestait contre lui-même car il avait également oublié ses éperons.

— Ce serait quand même plus facile si je les avais, se plaignit-il.

— Je pourrais retourner les chercher ? proposa David.

— Non, c'est trop risqué.

Soudain, un chien jaillit de l'ombre et se jeta sur Paul, la langue pendante.

— Mortimer ! s'exclama-t-il, surpris. Mon chien ! Vite, une plume et un papier.

— Pour quoi faire ? demanda David.

— Je vais envoyer un message à Rachel.

Ashley fouilla dans son sac et en sortit un reçu bancaire et un stylo qu'elle tendit à Paul.

Celui-ci examina un instant ces étranges objets avant de gribouiller très vite quelques mots.

— À la maison, Mortimer. À la maison, mon garçon !

Le chien fit volte-face et fusa, ventre à terre.

— Il sait faire ça ? s'étonna Ashley.

— Je l'espère.

Paul rendit le stylo à Ashley en contemplant les taches d'encre sur ses doigts.

— Désolée, murmura-t-elle, j'oublie toujours qu'il fuit.

Aaron et Paul se mirent à découper le jupon de flanelle d'Abigail en bandes qu'ils attachèrent autour des rames.

Vingt minutes passèrent et le chien ne réapparaissait toujours pas.

— Je ne puis attendre davantage, murmura Paul. (Il tendit la main à Aaron.) Souhaite-moi bonne chance, ami.

Les deux hommes s'étreignirent.

— Dieu te garde, Paul.

— Merci. J'aurai besoin de Son aide.

Aaron poussa le petit bateau avec Paul, Henry et David à bord.

Soudain, Ashley repéra Mortimer qui revenait sur la piste, plus rapide que le vent.

— Attendez ! chuchota-t-elle. Voilà le chien !

Mortimer se mit à japper, les éperons attachés autour du cou.

— Béni sois-tu, mon chien ! murmura Paul. Aaron s'agenouilla et enleva les éperons qu'il lança aussitôt à Paul. Celui-ci les attrapa en souriant.

— Dame Wheeler ?

— Oui?

— Les livres d'histoire parlent-ils de mon chien ? Elle eut un sourire radieux.

— Oui!

— Ah, voilà qui est parfait, grommela Aaron, vexé. L'Histoire oublie Aaron Kenneman mais se souvient de Mortimer, le chien de Paul Revere !

## 11.

Le bruit des rames s'enfonçant doucement dans l'eau faiblit peu à peu.

Main dans la main, Aaron et Ashley suivaient des yeux l'esquif qui glissait sur l'eau argentée.

Après un long silence, elle lui serra la main.

— Vous voudriez être avec eux, n'est-ce pas ?

— De tout mon cœur, fit-il avec une amertume perceptible.

Posant la tête sur son épaule, la jeune femme scruta le navire anglais qui oscillait dans le courant.

— Vous savez, si nous pouvons trouver un autre bateau, rien ne nous empêche de les suivre.

Il se tourna vivement vers elle, retrouvant espoir.

— Cela ne changerait pas le cours de l'Histoire ?

— Pas si nous nous tenons à distance. Et en restant juste derrière Paul, vous pourriez lui donner un coup de main en cas de coup dur.

— Coup de main ? Coup dur ?

— Euh... l'aider en cas de problème, expliqua-t-elle. À condition, bien sûr, de ne pas intervenir directement.

— Je n'interviendrai pas, fit-il sèchement. Mais j'ai moi aussi contribué à notre succès.

Elle lui étreignit l'épaule.

— Je sais. Pouvons-nous trouver un bateau ?

— Oui. J'ai un ami qui en possède un.

— C'est près d'ici ?

— Oui.

— Alors, allons-y, docteur Kenneman. C'est une grande nuit qui nous attend.

— J'aurais dû le savoir, se plaignit Ashley en grimpant à bord de la petite barque peu de temps après.

« L'ami » proche qui leur avait prêté l'esquif s'était révélé être une nouvelle connaissance féminine d'Aaron. Molly Rahaus n'avait été que trop contente de venir en aide au bon docteur.

— Des jupons et des bateaux... Qu'est-ce qu'une femme ne donnerait pas pour un homme ! grogna Ashley.

Elle glissa, manquant de tomber à l'eau. Aaron la rattrapa par la taille. Elle s'installa sur le banc juste derrière lui, tandis qu'il plongeait les rames dans la rivière. L'embarcation quitta la rive.

— Combien de femmes un homme peut-il connaître ?  
murmura-t-elle.

— Je ne peux répondre que pour moi-même.

— Et c'est-à-dire ?

Il lui adressa un clin d'œil goguenard.

— Jamais assez.

Ashley s'abîma dans la contemplation des muscles de ses avant-bras alors qu'il ramait puissamment et sans bruit.

Une chouette poussa un long hululement. La jeune femme sursauta violemment.

— Ce n'est qu'une chouette, fit-il.

— Oui, mais une grosse !

Elle posa la joue sur son dos en soupirant.

— Je sais que cela va paraître fou, reprit-elle, mais parfois je souhaite presque que ce ne soit pas un rêve.

Elle l'enlaçait à présent.

— Parfois ? C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire maintenant, par exemple.



— Qu'y a-t-il de si agréable maintenant ? Nous sommes dans une barque à prier le Ciel pour qu'un vaisseau de guerre anglais ne nous repère pas. Je ne vois pas ce qu'il y a d'enthousiasmant.

Elle se blottit contre lui.

— Peut-être, mais même si nous sommes en danger, j'ai du plaisir à être avec vous et je soupçonne que vous aussi, vous avez du plaisir à être avec moi.

Elle se rappelait sa fascination quand elle lui avait parlé des progrès de la médecine du xxe siècle.

Comme il ne répondait pas, elle remarqua sa raideur soudaine.

— Que se passe-t-il ?

— Ce que vous avez dit... c'est inconvenant.

— Quoi ?

Ashley ne comprenait pas en quoi elle l'avait offensé.

— Vous avez dit que... vous aviez du plaisir avec moi, murmura-t-il. Ce n'est pas vrai.

— Mais si, c'est vrai.

— Certainement pas ! Je me suis toujours conduit en gentleman... quelles que soient les circonstances !

— Je n'ai pas dit le contraire.

— Si, vous l'avez fait. Vous avez dit que j'ai pris du plaisir avec vous et vous avec moi... C'est faux.

— Vous n'appréciez pas d'être avec moi ?

— Bien sûr que si. Mais je n'ai pas eu de plaisir avec vous... même si je dois admettre que l'idée ne me paraît pas désagréable.

Elle fronça les sourcils.

— L'idée ne vous paraît pas désagréable ?

— Un homme ne parle pas de cela avec une dame, grogna-t-il, choqué.

Ashley comprit enfin : ils avaient un nouveau petit problème de communication.

— Attendez un peu. Que signifie au juste au XVIII<sup>e</sup> siècle « avoir du plaisir à être avec quelqu'un » ?

Aaron serrait toujours les mâchoires.

— Cela signifie... Mais qu'est-ce que cela signifie au xx<sup>e</sup> siècle ?

— Eh bien... ça veut dire passer des moments agréables, apprécier la compagnie de cette personne. Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

— Hum... qu'un homme prend du plaisir avec une compagne.

— Voilà qui est normal.

— Physiquement.

— Oh... (Elle sourit.) Eh bien, c'est normal aussi.

Elle se trémoussa contre lui, ravie de savoir que cette « idée » ne lui déplaisait pas.

— Arrêtez de gigoter comme ça. Vous allez nous flanquer à l'eau tous les deux.

— Je me disais simplement que c'était très romantique d'être ici avec vous, chuchota-t-elle contre le lobe de son oreille.

— Nous devons accomplir une importante mission. Le temps nous manque pour... ce genre de choses.

— Mais ce genre de choses ne prend pas beaucoup de temps et c'est si... tentant, vous ne trouvez pas ? La rivière, le clair de lune...

— Et les Anglais à l'affût derrière leurs canons, ajouta-t-il sèchement.

— La lune me donne toujours des idées... romantiques. Pas vous ? (Elle gloussa en le sentant se raidir à nouveau.) Je vous rends nerveux ?

— Je n'ai pas l'habitude de fréquenter des femmes aussi...

— Audacieuses ?

— Oui.

Avec un soupir, Ashley se laissa retomber sur son banc. Si les circonstances avaient été différentes, elle lui aurait montré jusqu'à quel point les femmes du XX<sup>e</sup> siècle pouvaient être audacieuses.

— Restez bien à droite du navire, murmura-t-elle.

— C'est plus court par la gauche.

— Non, passez à droite. Je distingue des soldats sur la gauche.

Des voix d'hommes flottaient jusqu'à elle et elle sentait l'odeur de tabac de pipe.

Le silence se referma sur eux tandis qu'ils s'approchaient du navire de guerre. Dans la mesure où les livres d'histoire ne disaient rien sur Aaron ou sur elle, elle n'avait aucune idée de la façon dont cette petite escapade nocturne se terminerait.

Aaron leva les rames pour laisser la barque glisser lentement au fil de l'eau le long du *Somerset*.

Retenant son souffle, Ashley ferma les yeux. Elle était quasiment certaine que les livres d'histoire ne parlaient pas d'un navire de guerre ouvrant le feu sur quoi que ce soit, cette nuit-là...

La petite embarcation dépassa le navire anglais avec une lenteur éprouvante.

Quand ils touchèrent l'autre rive, Ashley applaudit de soulagement.

— Bingo ! souffla-t-elle.

— Bingo ?

— Peu importe. Bon travail, docteur !

— Le mérite vous en revient, dame Wheeler, vous êtes une excellente navigatrice !

Soudain, leurs regards se nouèrent dans le clair de lune.

— Comme vous, je me prends à souhaiter que nous partagions plus que ce que vous appelez un rêve, ajouta-t-il doucement.

Paul gravissait la pente bordant la rive quand ils l'appelèrent. Il revint rapidement sur ses pas pour les retrouver.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il.

— Je vais te suivre, annonça Aaron. Je ne peux pas te laisser entreprendre cette mission sans protection.

Paul se tourna vers Ashley.

— Peut-il faire cela ?

Elle hocha la tête.

— Nous serons tout près de vous, au cas où vous auriez besoin d'aide.

— Alors, nous devons partir, décida Paul.

Les deux hommes se dévisagèrent.

— S'il devait arriver...

— Je veillerai sur Rachel et les enfants, répondit Aaron avec calme. Pars tranquille.

— Cette nuit, notre combat pour la liberté commence.

Ils se serrèrent à nouveau la main avant de saluer les deux hommes qui avaient aidé Paul à traverser.

Après un bon kilomètre de marche, Ashley et Aaron se laissèrent distancer, laissant Paul rejoindre Charleston seul.

Quelques minutes plus tard, les premières lumières apparurent. Paul se dirigea vers une maison blanche où un homme attendait avec un cheval sellé.

— J'ai vu le signal depuis l'église, annonça le colonel Conant en sortant de l'obscurité. (Il tendit les rênes à Paul.) Les Tuniques rouges viennent par la mer ?

Paul acquiesça.

— Pardieu, c'était ce que nous craignons !

— Les Anglais sont en route pour Concord afin de détruire nos réserves et d'arrêter Adams et Hancock. Je dois lever la campagne, expliqua gravement Paul.

— Bien sûr. Dieu soit avec vous, ami.

— J'aurais besoin de deux chevaux supplémentaires, demanda Paul en sautant en selle.

Le colonel Conant courut aux écuries et revint avec deux autres montures.

Montrant Ashley et Aaron qui arrivaient, Paul toucha le bord de son chapeau puis partit au galop.

Cinq minutes plus tard, Ashley examinait d'un œil critique le hongre noir qu'elle devait monter. L'animal lui paraissait hostile et l'idée de passer les heures suivantes en sa compagnie ne lui disait rien qui vaille.

— Je ne peux pas grimper sur cette chose, décréta-t-elle.

— Vous n'avez pas le choix, à moins que vous ne préfériez monter avec moi, chuchota Aaron.

Elle songea à sa façon de chevaucher à tombeau ouvert et, tout à coup, le cheval lui parut nettement moins intimidant.

— Je n'ai jamais monté, prévint-elle en essayant sans succès de placer son pied dans l'étrier.

— Alors, c'est l'occasion de commencer, n'est-ce pas ? fit-il, amusé.

Grommelant, elle finit par se hisser tant bien que mal sur la selle. Elle lança un regard victorieux vers Aaron.

— Qu'en dis-tu, pèlerin ?

— Pèlerin ?

— J'ai toujours été très douée pour imiter John Wayne.

Il ouvrit la bouche mais elle l'arrêta :

— John Wayne est le meilleur cow-boy qui ait jamais chevauché sur grand écran, pèlerin.

Cette fois, il ne prit même pas la peine de lui répondre.

Ashley trouva enfin les rênes que Conant avait nouées sur le cou de la bête.

— Que faut-il faire pour qu'il tourne ?

Elle étudiait la bride comme si c'était un serpent.

— Si vous voulez aller à droite, tirez sur la droite. À gauche, tirez sur la gauche. Enfoncez-lui vos talons dans les flancs pour le faire avancer et tirez fort sur les rênes pour l'arrêter.

— Oh, cela semble facile.

— Prête ?

— Non.

Ashley gémit quand ils s'élançèrent au trot. Elle rebondissait sur la selle comme un ressort dérégulé.

Pendant les premiers kilomètres, le cheval d'Âshley se contenta de trotter près de celui d'Aaron. Se forçant à se tenir droite, elle se dit que cela n'allait pas être si terrible, qu'elle n'allait pas tarder à dominer la situation.

Très vite, elle fut forcée de revoir cette appréciation optimiste. Elle avait un problème. Un gros problème. Les étriers étaient trop bas et elle avait du mal à tenir en selle. À chaque rebond, elle glissait de guingois, ce qui semblait agacer le cheval. Pour se



venger, il rejetait la tête en arrière et émettait d'étranges hennissements qui, à leur tour, agaçaient la jeune femme.

Pour couronner le tout, dès qu'elle commençait à se sentir plus à l'aise, Aaron accélérail l'allure. Elle n'avait d'autre choix que d'essayer de suivre, les dents serrées.

Au bout d'une demi-heure, elle avait abandonné tout espoir de chevaucher correctement. Elle se contentait de tenir en selle, de s'accrocher aux rênes et d'essayer de garder les pieds dans les étriers. Elle avait les cuisses en compote, les chevilles écorchées et endolories.

Aaron lui lança un clin d'œil par-dessus son épaule.

— Ça va ?

— Impeccable, maugréa-t-elle. En pleine forme.

— Alors tiens bon, pèlerin. Nous avons une longue route devant nous!

Les chevaux galopail sans relâche. La nuit était plaisante avec la lune accrochée bien haut dans un ciel parsemé d'éclats de diamant.

Soudain, au sommet d'une petite pente, Aaron s'arrêta sur le bord de la piste. Au loin, devant Paul, il avait repéré deux cavaliers immobiles sous un arbre. Il les observa, se demandant si son ami les avait vus lui aussi.

Arrivant derrière lui, Ashley tira frénétiquement sur ses rênes.

— Oh... oh... Oh là, maudite bestiole !

Il se retourna, les sourcils froncés.

— Dame Wheeler, votre langage est déplorable.

— Déplorable ? Déplorable ! Montez donc ce canasson cinq minutes et vous verrez qui est déplorable.

Aaron reporta son attention sur Paul qui se rapprochait des cavaliers dissimulés dans l'ombre.

Soudain, l'un d'entre eux jaillit devant Paul tandis que l'autre entamait un grand cercle pour le prendre à revers.

Paul fit aussitôt volte-face et les deux hommes se lancèrent à sa poursuite.

Dans le clair de lune, Aaron avait aperçu le reflet rouge de leur tunique. Il éperonna sa monture.

Poussant un gémissement, Ashley s'accrocha de toutes ses forces à la crinière du hongre alors que celui-ci partait à son tour dans un galop effréné.

Les deux soldats anglais cravachaient dur mais Paul les distançait peu à peu. Il décrivit un arc de cercle dans les champs.

— Ralentissez ! hurla Ashley tandis que son cheval prenait un virage à une allure insensée.

Ballottée en tous sens, à moitié couchée sur l'encolure, elle avait l'impression de vivre ses derniers instants.

— Courage ! cria Aaron par-dessus son épaule.

Il leva son pistolet et fit feu sur les soldats derrière Paul. La détonation claqua dans l'obscurité, bientôt suivie d'une autre.

Une mare surgit soudain juste devant Paul mais il ne ralentit même pas l'allure. Il longea l'eau boueuse au grand galop.

Cabrant leurs montures pour les immobiliser, Aaron et Ashley éclatèrent de rire en voyant les deux Anglais désarçonnés tomber dans la mare.

Quand ils les dépassèrent quelques secondes plus tard, les deux hommes essayaient toujours de se dépêtrer de leur borbier, jurant et s'accusant mutuellement.

## 12.

Ashley était exténuée. Chaque fois qu'Aaron se retournait pour s'assurer qu'elle suivait, elle affichait un grand sourire, comme si tout allait parfaitement bien. Mais elle commençait à éprouver un réel respect pour les cow-boys du Far West.

Si ces gars-là étaient capables de tenir huit heures en selle tout en chantant « *l'm a poor lonesome cowboy* », ils méritaient son éternelle admiration.

Et tandis qu'ils chevauchaient dans la nuit, Paul donnait l'alarme dans chaque ferme, réveillant les colons et leur demandant de prendre les armes pour se libérer du joug anglais.

Ashley poussa un soupir de soulagement en apercevant un panneau de bois sur lequel était grossièrement gravé **MEDFORD**. Ils allaient sûrement s'arrêter un instant dans cette ville pour reprendre leur souffle.

Son cheval ralentit le pas et elle ferma les yeux.

Une seconde plus tard, elle sursauta en entendant prononcer son nom.

— Oui?

Aaron était immobile sur sa selle, attendant le retour de Paul.

— Vous avez dit quelque chose ? demanda-t-elle à mi-voix.

Il secoua la tête, lui faisant signe de garder le silence.

« C'est drôle, pensa-t-elle. Je suis sûre que quelqu'un m'a appelée. »

Paul les rejoignit au galop et Aaron éperonna sa monture. Ashley serra les dents avant de l'imiter.

Les maisons se rapprochaient à présent et Paul se dirigea sans attendre vers la demeure du capitaine de la milice.

— Debout ! Debout ! lança-t-il. Aux armes, les Anglais arrivent !

Une fenêtre s'ouvrit au rez-de-chaussée et un homme glissa la tête par l'ouverture.

— Que dites-vous ?

— Les Anglais arrivent ! Aux armes !

— Mais qui êtes-vous ?

— Paul Revere de Boston ! Réveillez vos amis et vos voisins ! Le temps presse !

Il fit demi-tour jusqu'à la rue où l'attendaient Aaron et Ashley.

— Aux armes ! Aux armes ! cria Paul devant la maison suivante.

La demeure resta sombre. Il appela encore. Sans résultat.

— Ils doivent dormir comme des loirs, remarqua Aaron en le rejoignant.

— Aux armes ! Aux armes ! répéta Paul.

Suivant Aaron de près, Ashley tira avec colère sur ses rênes.

— J'ai dit arrête-toi, stupide animal !

Ses compagnons lui jetèrent un regard noir et elle se tut aussitôt, les fixant d'un air renfrogné.

— Je déteste cette bête.

Elle se laissa glisser à terre pour délasser ses jambes engourdis.

Se retournant vers la maison, la main en coupe sur la bouche, Paul s'exclama :

— Aux armes ! Aux armes ! Les Anglais arrivent !

À nouveau, seul le silence lui répondit.

Ashley se pencha et ramassa une poignée de cailloux qu'elle lança à la fenêtre de l'étage. N'obtenant aucun résultat, elle expédia une deuxième volée de pierres.

Horriifiée, elle entendit la vitre se briser. Des bouts de verres s'écrasèrent sur Paul et Aaron.

— Désolée, murmura-t-elle avec un pauvre sourire. Mais, au moins, ils sont réveillés maintenant.

Effectivement, le propriétaire de la maison passait une tête ahurie par le trou dans sa fenêtre.

— Que signifie ceci ? rugit-il.

— Les Anglais arrivent ! s'écria Paul.

— Et il fallait que vous brisiez ma fenêtre pour me le dire !

— Réveillez votre famille et vos amis. Et préparez-vous à vous battre pour votre liberté !

Là-dessus, Paul fit faire volte-face à sa monture et repartit au galop.

Heure après heure, Ashley s'accrochait à la crinière de son cheval, essayant de ne pas se laisser distancer par ses compagnons tandis qu'ils se fauilaient le long des haies, dans les jardins et dans les cours.

Paul venait d'émerger d'une ferme isolée et repartait à vive allure devant eux, quand le cheval d'Ashley trébucha dans une profonde ornière, lui faisant perdre l'équilibre.

Essayant de se retenir au pommeau de sa selle, elle sentit ses pieds quitter les étriers.

— Aaron ! hurla-t-elle en priant le Ciel pour qu'il vienne à sa rescousse.

Le cheval, surpris par son cri, se cabra. Ashley s'envola comme une poupée de chiffon.

Aaron se retourna. Il vit avec horreur la jeune femme s'écraser au sol dans un nuage de poussière.

Dans son malheur, Ashley avait eu de la chance : elle avait été projetée assez loin pour ne pas recevoir les sabots de sa monture.

Aaron sauta à terre et se précipita auprès d'elle. Il s'agenouilla et se mit en devoir de vérifier si elle s'était cassé quelque chose.

— Ne bougez pas, commanda-t-il.

Ashley fut surprise de sentir la peur dans sa voix.

Il lui fallut plusieurs inspirations douloureuses avant de sentir l'air pénétrer à nouveau dans ses poumons.



- Je me suis brisé les os, gémit-elle.
- Non, vous ne vous êtes rien brisé du tout.

Ses mains palpaient sa cage thoracique à la recherche d'une blessure.

- Mais si !
- Mais non.

Rassuré, il l'aida gentiment à se relever.

- Ça va, je vais bien, parvint-elle à murmurer. Laissez-moi simplement reprendre mon souffle.
- Dorénavant, restez près de moi !
- Près de vous ! J'arrive à peine à ne pas vous perdre de vue !

Il épousseta sa robe.

- Vous m'avez flanqué une peur de tous les diables, marmonna-t-il.

Elle réussit à sourire faiblement. Son pouls s'accéléra quand il l'attira à lui pour la serrer un instant dans ses bras.

- J'ai été fou de vouloir vous emmener. C'est beaucoup trop dangereux pour une femme. Je vais dire à Paul que nous rentrons à...
- Non !

Ashley se redressa de toute sa hauteur. C'était si important pour lui d'accompagner Paul, elle n'avait pas le droit de l'en empêcher.

— Je vais bien, vraiment.

— Ashley...

Elle posa un doigt sur ses lèvres afin de le faire taire.

— Aaron, j'insiste. Nous devons continuer.

Leurs regards se nouèrent et, pour la première fois dans sa vie, Ashley lut dans les yeux d'un homme un amour honnête et franc. Son cœur se mit à cogner, la tête lui tourna.

— Et je veux rester à vos côtés tout au long de cette nuit.

Il l'étreignit plus fort encore.

— Quand tout cela sera terminé, je vous emmènerai quelque part où vous serez en sécurité, promet-il. Je vous en donne ma parole. Personne ne vous fera le moindre mal.

Il baisa tendrement ses lèvres.

— J'aime votre goût, murmura-t-il. Il est tel que je l'avais imaginé.

— Vous avez imaginé ça ? le taquina-t-elle.

Il hocha gravement la tête.

Se blottissant contre lui, elle lui offrit à nouveau sa bouche.

Elle se demanda ce qui serait arrivé ensuite si Paul n'était pas revenu les chercher au galop.

— Êtes-vous blessée ?

Se détachant d'Aaron, elle esquissa un sourire.

— Je suis en pleine forme.

Aaron rattrapa le hongre et le calma avant d'aider la jeune femme à remonter en selle.

— Vous êtes certaine que tout va bien ?

— Je...

Elle fut tentée de lui dire à quel point elle avait mal partout mais c'était impossible. Paul Revere, avec le soutien d'Aaron Kenneman, façonnait le cours de l'Histoire. Elle ne pouvait les retarder davantage.

— Je vais très, très bien.

Aaron bondit à nouveau en selle puis, après un dernier sourire, lança sa monture au galop.

Résignée, Ashley le suivit en grimaçant.

Tout au long de la route de Medford à Lexington, Paul réveilla les fermiers, les pressant de prendre les armes.

À Lexington, il se dirigea tout droit vers une grande maison de brique rouge.

Sautant de selle, il franchit d'un bond les marches du porche et frappa à la porte. Au bout de plusieurs essais, la porte s'ouvrit et un homme apparut, les cheveux en bataille, le regard menaçant.

— J'imagine que tu as une bonne raison pour me déranger à cette heure ? rugit John Hancock.

Paul éclata de rire.

— J'espère ne pas interrompre quelque chose qui en valait la peine, John.

— Ce n'est pas le cas, heureusement pour toi.

— As-tu parlé à Dawes ?

— Oui, je m'apprêtais à partir.

Ashley et Aaron attendirent tandis qu'ils conversaient rapidement. Après un dernier salut, Paul abandonna Hancock sur le porche et reprit sa folle chevauchée.

Aaron et Ashley le suivirent.

Un peu plus loin, il s'arrêta chez John Adams. En revenant quelques instants plus tard, Paul demanda à Aaron :

— Comment se porte dame Wheeler ?

— La fatigue la gagne. (Aaron jeta un coup d'œil par-dessus son épaule avant de baisser la voix.) Nous pourrions peut-être lui accorder un petit repos.

— Il y a une auberge un peu plus loin sur la route. Nous pouvons nous arrêter quelques minutes.

Ils repartirent. Tandis qu'ils chevauchaient, un cavalier vint à leur rencontre, galopant ventre à terre. Paul salua cordialement le nouveau venu.

— Dawes ! Content de te voir !

Willie Dawes effleura son chapeau en guise de salut.

— Je présume que nous voyageons dans le même but ?

— Oui, je viens de parler à Adams et à Hancock, moi aussi.

Dawes hocha la tête.

— Je chevaucherai avec vous si vous m'acceptez.

Paul acquiesça.

— Tu seras le bienvenu. Mais d'abord, nous allons accorder quelques instants de repos à cette dame.

Dawes examina Ashley avec curiosité avant de hausser les épaules.

— À ta guise, marmonna-t-il.

L'auberge était pratiquement déserte à cette heure de la nuit. Après l'avoir soulevée de selle, Aaron soutint Ashley pour gravir les marches de bois.

— Vous avez une démarche curieuse, ironisa-t-il.

Elle lui lança un regard qui le découragea de poursuivre dans cette voie.

Paul Revere et Willie Dawes étaient déjà plongés dans une conversation animée quand elle prit place à leurs côtés.

Une serveuse bâillant à s'en décrocher la mâchoire posa une pinte de bière devant les hommes avant de se tourner vers Ashley.

— Et pour la dame, ce sera quoi ?

— Oh... une Heineken *light*, ce serait parfait.

Revere et Dawes s'interrompirent pour la fixer avec des yeux ronds.

— Un verre de cidre, corrigea-t-elle, trop épuisée pour donner des explications.

Elle croisa les bras sur la table et posa la tête dessus.

À la demande d'Aaron, la fille leur apporta des tourtes à la viande. Le repas fut très rapide et, bientôt, Paul consulta sa montre de gousset.

— Il faut avertir Concord.

Aaron lança une pièce à l'aubergiste avant de prendre le bras d'Ashley.

Il l'escorta jusqu'à son cheval puis lui donna un nouveau baiser. Radieuse, Ashley encadra son visage avec ses mains et lui rendit son baiser. Au diable, l'histoire ! se dit-elle. Elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour protéger cet homme.

Ils étaient sur la piste depuis peu quand un cavalier apparut soudain, silhouette noire se découpant dans le clair de lune.

Se rapprochant d'Ashley, Aaron déclara avec calme :

— S'il y a un problème, je veux que vous fassiez demi-tour et que vous retourniez à Lexington. Il y a un petit bouquet d'arbres juste avant la ville. Attendez-moi là.

Le cœur d'Ashley s'emballa tandis qu'ils s'immobilisaient. Comme pour se protéger, elle serra son sac de toile contre son ventre.

— Revere ! Kenneman ! s'exclama l'inconnu.

— Prescott ! répondit Paul. Que fais-tu dehors à cette heure de la nuit ?

Ashley respira plus librement. Il s'agissait sans doute du Dr Samuel Prescott, un célèbre patriote lui aussi.

— Je rendais visite à ma douce amie à Lexington, expliqua Prescott. Mais quel est le but de votre randonnée nocturne ?

— Les Anglais sont en marche, et nous chevauchons pour prévenir les colons de prendre les armes.

Le visage de Prescott se durcit.

— Pardieu... dans ce cas, je rejoins la cause.

— Tu es le bienvenu, répliqua Paul.

Les cinq cavaliers repartirent à vive allure.

À présent, la routine était bien établie. Quand ils approchaient d'une maison, Aaron et Ashley restaient en arrière, à portée de voix mais assez loin pour qu'on ne les aperçoive pas.

Au bout d'un moment, le petit groupe, épuisé, aperçut une patrouille de Tuniques rouges qui fondait sur eux.

Ils arrêtaient leurs montures en observant les cavaliers.

— Et maintenant ? demanda Prescott.



— Fuyons comme si Satan lui-même nous poursuivait, répliqua Paul.

Aaron et Ashley furent les premiers à quitter la piste pour s'enfoncer dans d'épais fourrés.

Les Tuniques rouges étaient toutes proches à présent et elles avaient ralenti, avançant au pas.

— Halte ! Qui va là ?

Dawes et Prescott éperonnèrent brusquement leurs montures et renversèrent quelques soldats de la patrouille, tandis que Revere faisait volte-face et partait dans la direction opposée.

Des cris résonnèrent. Les Tuniques rouges se scindèrent en deux groupes, l'un pourchassant Revere, l'autre se lançant aux trouses de Dawes et Prescott.

Aaron se raidit, prêt à bondir au secours de ses amis. Ashley saisit la bride de sa monture pour l'en empêcher. Posant un doigt sur ses lèvres, elle secoua la tête.

— Pourquoi pas ? chuchota Aaron, furieux. Ils ont besoin de moi !

— Ça ne servirait à rien. Ils s'en sortiront, assura-t-elle. Regardez.

Dans la mêlée qui suivit, Prescott et Dawes parvinrent à passer à travers les rangs des soldats. Mais le cheval de Revere n'était plus aussi frais. Les Anglais ne tardèrent pas à le rattraper.

— Satané colon ! Arrête-toi ! cria l'un des officiers. Un pas de plus et tu es mort !

Comprenant qu'il n'avait pas le choix, Paul ralentit sa monture puis s'immobilisa.

Un instant plus tard, la seconde patrouille revint, poussant Dawes et Prescott.

Les trois captifs furent rassemblés dans un champ. C'est alors qu'Aaron se rendit compte que les soldats avaient déjà trois autres prisonniers sous bonne garde.

— Qui sont ces hommes ? chuchota-l-il.

— Je ne me souviens pas de leur nom mais l'Histoire dit qu'ils ont repéré la patrouille à Lexington. Ils ont essayé de la suivre pour la surveiller mais les Anglais les ont capturés.

— Bougez un peu plus vite que ça ! commanda un soldat aux prisonniers. Si voUs n'obéissez pas, je vais vous brûler la cervelle !

Aaron descendit silencieusement de selle. Ashley l'imita. Accroupis dans l'herbe haute, ils se dirigèrent vers le champ dans l'espoir d'entendre ce qui se disait.

Un second soldat attrapa la bride de Paul.

— D'où viens-tu ?

— De Boston, répondit Paul.

— Quand es-tu parti de là-bas ? Et pourquoi voyages-tu à cette heure ?

Aaron et Ashley se faufilèrent plus près encore. La lune éclairait le champ comme en plein jour mais les ombres créées par les arbres offraient des abris adéquats.

Tout à coup, Ashley posa le pied sur une brindille qui se brisa avec un bruit sec. Elle se pétrifia, cherchant la main d'Aaron.

Le soldat fit volte-face, fouillant les fourrés du regard.

— Qui va là ?

Seul le silence lui répondit. Il se retourna lentement vers Paul avec un sourire.

— Un de tes amis peut-être ?

— Impossible. Nous n'étions que trois, assura Paul.

— Le bonhomme nous ment ! aboya un des soldats qui lança son cheval dans les broussailles.

Aaron et Ashley voulurent fuir mais il tira un coup de semonce au-dessus de leurs têtes.

— Halte !

Trébuchant, Ashley battit des bras avant de s'écrouler.

Aaron se retourna pour l'aider mais le soldat sauta de selle et le frappa d'un coup de crosse qui l'envoya à terre.

Quelques secondes plus tard, Aaron et Ashley étaient traînés vers le groupe de prisonniers.

L'officier fut surpris en découvrant qu'on lui ramenait une femme.

— Saperlotte ! Que voilà une belle dame !

Comme Ashley ne réagissait pas, le soldat qui la tenait lui tordit le bras pour qu'elle réponde.

— Doucement, mon gars, doucement, intima l'officier. C'est une fort jolie gueuse que nous avons là.

La jeune femme sentait Aaron près de bondir.

— Aurions-nous plus de temps et moins de compagnie..., commenta l'officier tout en la détaillant à loisir. Cela fait bien longtemps que je n'ai pas eu le plaisir d'admirer une telle beauté.

A regret, il abandonna la jeune femme pour se tourner vers Aaron.

— Vous êtes ici afin d'aider vos amis ?

— Nous avons un... rendez-vous, intervint Ashley sans lui laisser le temps de répondre.

— Ah, murmura le soldat. Un rendez-vous. (Son regard se posa sur Aaron.) Tu es un homme chanceux, tu sais.

Ashley voyait les muscles qui se tendaient sur la mâchoire d'Aaron et elle pria le Ciel pour qu'il ne bronche pas.

L'officier se tourna vers Paul.

— Et vous, monsieur... qui êtes-vous ?

— Revere.

— Prénom ?

— Paul.

L'homme eut un geste de recul.

— Paul Revere ? L'orfèvre et patriote ?

— Lui-même.

— Ah, voilà une excellente prise ! s'exclama l'officier, un sourire aux lèvres. Eh bien, la journée commence bien. (Il fit signe à ses hommes.) Reprenons notre route avec ces nouveaux prisonniers.

Il garda un instant le silence puis considéra Ashley.

— Me ferez-vous l'honneur de chevaucher à mes côtés, ravissante dame ? (Son sourire s'élargit.) Nous pourrions passer les heures qui viennent... à mieux nous connaître ?

Aaron jura et s'avança. Ashley le retint par le bras.

— Je serai ravie de voyager à vos côtés, capitaine. (Elle sourit.) Si vous voulez bien avoir la gentillesse de faire chercher mon cheval ?

L'officier ordonna à ses hommes de retrouver ladite monture.

Quand Ashley fut en selle, il s'enquit gracieusement :

— Êtes-vous bien installée ?

— Tout à fait bien, capitaine, merci.

Levant la main, il donna le signal du départ.

Deux hommes chevauchaient devant, deux à l'arrière et deux autres séparaient chaque prisonnier, les empêchant d'échanger le moindre mot. À son expression, Ashley devinait qu'Aaron était inquiet mais elle ne pouvait rien lui dire pour le rassurer.

Comme ils approchaient de Lexington, ils perçurent le fracas d'une intense fusillade.

La capitaine fit signe au convoi de s'arrêter.

Un des trois hommes qu'ils avaient capturés plus tôt éclata de rire.

— Ah ! les cloches sonnent le tocsin ! La ville a été prévenue, les patriotes sont en armes. Vous êtes des hommes morts !

— De quoi parle-t-il ? aboya l'officier.

— Je l'ignore, mon capitaine... À moins que la ville n'ait été prévenue de...

— Silence !

Il rassembla rapidement ses lieutenants et ils discutèrent à l'écart tandis que les soldats tenaient les prisonniers sous bonne garde.

Paul rapprocha son cheval d'Ashley et Aaron.

— Que se passe-t-il maintenant ? murmura-t-il.

— Je ne m'en souviens pas, fit Ashley à voix basse. Désolée !

## 13.

Un lieutenant se sépara de ses compagnons pour revenir vers l'un des trois premiers prisonniers.

— Je commence par toi, fit-il en sautant de selle et en dégainant son couteau.

Ashley tressaillit. Allait-il tuer cet homme sous leurs yeux ? Et ensuite, ce serait leur tour ?

Angoissée, elle surveilla l'officier qui se rapprochait du prisonnier.

— Â terre, ordonna-t-il.

L'homme descendit lentement de selle, tremblant de tous ses membres.

— Faites preuve de pitié, chef. Épargnez-moi une mort lente.

S'avançant, l'officier empoigna fermement la bride du cheval. Le couteau étincela sous la lune. Avec une précision chirurgicale, l'Anglais coupa la bride puis la sangle de la selle.



Il se tourna ensuite vers les deux autres.

— À terre !

Ils obéirent. Le couteau étincela à nouveau. Bientôt, trois chevaux furent débarrassés de leur harnais et trois hommes à pied attendaient de connaître leur sort.

Ashley lança un coup d'œil nerveux vers Paul et Aaron. Elle craignait que l'un ou l'autre ne cherche à intervenir.

— Du vent ! ordonna l'officier avec un geste négligent de la main.

Les trois hommes, éberlués, ne bronchèrent pas.

Finalement, l'un d'entre eux retrouva ses esprits. S'éclaircissant la gorge, il fit un pas en avant.

— Euh... je vous demande pardon, chef... vous nous avez bien dit de partir ?

— Oui, imbécile. Du vent ! aboya le tory. Nous n'allons pas nous encombrer de prisonniers.

Les trois hommes se mirent à courir, disparaissant dans les fourrés. Des brindilles craquèrent, des branches fouettèrent la nuit tandis qu'ils s'enfuyaient à toutes jambes.

L'officier remonta en selle et la patrouille s'ébranla, tenant toujours Ashley, Aaron et Paul Revere sous bonne garde.

Quelques minutes plus tard, le bruit d'une fusillade toute proche leur parvint à nouveau.

Les Anglais se rassemblèrent pour discuter une nouvelle fois à voix basse alors qu'une seconde volée de détonations retentissait.

Ashley s'approcha d'Aaron.

— Pourquoi s'arrêtent-ils ?

— Les miliciens se sont regroupés, annonça-t-il tranquillement.

Le capitaine se tourna vers Revere.

— Sommes-nous loin de Cambridge ?

— Assez, répondit vaguement Paul.

Les Tuniques rouges reprirent leur conférence à mots couverts.

— De quoi parlent-ils ? murmura Ashley.

Aaron changea de position sur sa selle.

— Ils essaient de prendre une décision. Une patrouille aussi réduite n'aurait guère de chances de s'en sortir si elle était prise dans une échauffou-rée.

Le capitaine se détacha soudain du groupe et vint les rejoindre. Il considéra un instant le soldat qui gardait Paul avant de lui demander :

- Ton cheval fatigue ?
- Il est épuisé, capitaine.

L'officier fit un geste vers Paul.

- Alors, prends le sien.
- Oui, capitaine.

Se tournant vers les gardes à la gauche d'Ashley, l'officier s'enquit :

- Et les vôtres ?
- Pareil, capitaine. À bout de forces.

Le regard de l'officier se fixa sur Ashley.

— Je vous prie de bien vouloir excuser nos manières déplorables, madame, mais nos montures sont épuisées. Si vous et votre... gentleman voulez bien avoir la gentillesse de nous offrir les vôtres ?

Aaron et Ashley descendirent de selle. Tendant ses rênes à l'un des gardes, elle murmura :

- Bonne chance. Avec cette bête, vous en aurez besoin.

Les soldats dépouillèrent leurs propres montures de leur harnachement avant de les chasser d'une tape sur l'arrière-train.

Ils entendirent les détonations se rapprocher.

— La chance vous sourit, Revere ! lança l'officier.

— Si vous le dites, capitaine.

L'officier tourna bride et la patrouille s'ébranla.

Paul, Aaron et Ashley restèrent plantés là, au beau milieu de la piste.

— Eh bien, qu'est-ce que vous dites de ça ? se plaignit-elle.

— Pas grand bien.

Aaron suivait des yeux la patrouille qui s'éloignait.

— Et maintenant ? soupira Ashley en s'asseyant sur un gros rocher.

— Nous continuons, décréta Paul.

— C'est bien ce que je craignais, murmura-t-elle en se relevant.

— La lune est trop brillante pour rester sur la route. Je connais un chemin moins fréquenté. Suivez-moi.

Ashley emboîta le pas aux deux hommes tandis qu'ils s'engageaient dans un champ.

— Bougre de bougre de bougre ! gronda Paul en accélérant l'allure. L'Histoire est en train de se jouer et me voilà sans cheval !

Il semblait à Ashley qu'elle était depuis toujours amoureuse d'Aaron Kenneman. Tandis qu'ils marchaient sous le clair de lune, elle repensa aux hommes qu'elle avait fréquentés ces dernières années. Il n'y en avait pas un seul — à l'exception de Joël — dont elle s'était sentie si proche. Elle était prête à confier sa vie à Aaron — en fait, elle *était* en train de lui confier sa vie — et d'une certaine manière, alors qu'elle le connaissait à peine, elle sentait qu'il avait à jamais bouleversé son existence.

Elle s'accrocha à lui et chercha sa bouche. Amusé, Aaron demanda à Paul de ne pas les attendre.

— Nous sommes presque en guerre, gémit ce dernier en lui obéissant néanmoins. Et vous deux, vous ne pensez qu'à... vous deux !

Attirant Ashley contre lui, Aaron pressa les lèvres contre sa tempe.

— A-t-il raison ? Vos pensées me sont-elles entièrement consacrées ? plaisanta-t-il.

Elle rougit car il semblait avoir lu dans son esprit... ce qui ne la surprit pas vraiment.

Il redevint sérieux.

— Si l'époque était différente... dit-il avec une immense douceur. Si nous n'étions pas à la veille de cette bataille... (Il avait visiblement du mal à poursuivre.) ... je vous serrerais contre moi et je vous ferais des promesses, conclut-il tendrement.

Lui prenant la main, elle sourit.

— Et je vous rendrais vos promesses.

Il effleura du bout des doigts les contours de son visage.

— Ce Joël dont vous parlez, est-il bon pour vous ?

— Oui... oui. En fait, il a beaucoup de points communs avec vous.

— Alors, quand ceci sera terminé, vous devrez le rejoindre.

— Je ne peux pas. J'ai été égoïste. Je pensais que, s'il m'aimait, il devait passer chaque minute de sa vie avec moi.

Il repoussa délicatement une mèche sur le front d'Ashley.

— Je suis sûr qu'il l'aurait souhaité.

— Mais il ne pouvait pas. J'ai compris cela... et bien plus encore en étant avec vous. (À son tour, elle lui caressa la joue.) À présent, je réalise combien la vie d'un docteur est difficile. Les gens ne tombent pas malades uniquement aux heures de bureau.

Il sourit.

— Vous comprenez, reprit-elle, je pensais que Joël pouvait dire à ses patients de prendre une aspirine et d'attendre qu'il passe les voir le lendemain matin. Maintenant, je sais qu'il ne pouvait agir ainsi. Et je l'apprécie encore davantage.

— Alors, vous devez le lui dire.

— Si j'en ai un jour l'occasion. Il ne me pardonnera probablement jamais mais je me sentirai mieux.

— Il vous pardonnera.

— Non, j'ai été trop écervelée. Vous ne savez pas...

— Je sais parfaitement. Si c'est un homme que vous pouvez aimer, alors il vous pardonnera tout. Quand ceci sera terminé, vous lui direz vos sentiments et il comprendra. Et un jour, après de longues années de mariage, vous repenserez à tout ça et vous rirez en vous souvenant que vous avez cru qu'il avait cessé de vous aimer. (Son regard chercha le sien dans le clair de lune.) Ce jour-là, j'espère que vous vous souviendrez aussi de moi avec affection.

— Je ne vous oublierai jamais, promit-elle. Oh, Aaron, j'ai si peur...

Une infinie tendresse se lisait dans ses yeux gris.

— Je ne peux pas croire que l'Ashley Wheeler que je connais ait peur de quoi que ce soit.

Elle soupira.

— Mais j'ai peur, Aaron. Je gâche toujours tout.

— Vous avez peur de permettre à un homme de vous aimer ?

— Non, j'ai peur de ne jamais être capable de m'engager. Je suis terrifiée à l'idée de me marier et de me réveiller un jour pour découvrir que nous ne nous supportons plus. Vous comprenez... cela a-t-il un sens pour vous ?

— Cela m'est difficile à comprendre puisque je suis follement amoureux de vous.

— Oh, Aaron...

Elle se serra contre lui et l'embrassa avec passion.

Comme ils se séparaient, il chercha à nouveau son regard.

— Nombreux ont été les hommes qui ont demandé votre main ?

Elle acquiesça, honteuse d'admettre qu'elle avait gâché tant d'occasions. Il passa un bras autour de sa taille et ils se remirent à marcher.

— Peut-être existe-t-il un lien entre nous qui survivra longtemps après notre séparation, dit-il. J'aimerais que cela soit vrai.

Elle ne voulait pas penser à cela. Elle ne voulait pas imaginer qu'elle allait le perdre.

— Si ceci est un rêve, je ne veux pas qu'il se termine. Et si j'ai basculé dans le passé, je ne rentrerai peut-être jamais chez moi.



Il l'embrassa pour la rassurer. Savourant ce moment, elle ferma les yeux, essayant de le graver dans sa mémoire.

Des coups de feu au loin les ramenèrent à la réalité. Aaron soupira à regret.

— Venez, venez ! appela Paul, les pressant d'arrêter leurs sottises et de poursuivre leur mission.

Ashley pressa la main d'Aaron et, ensemble, ils se mirent à courir à travers champs.

Ils filaient dans la nuit. Au début, Ashley n'eut pas trop de mal à rester à hauteur des deux hommes mais, après un quart d'heure, elle commença à perdre du terrain.

Et ils couraient encore et encore, à travers les fourrés et les buissons. Ashley laissa échapper un petit cri quand une branche lui gifla le visage. Le choc faillit l'envoyer à terre.

Ensuite, ils sautèrent par-dessus un ruisseau et sa cheville se tordit mais elle continua en boitant, s'accrochant à la main d'Aaron.

Trébuchant dans les herbes hautes, elle eut la certitude d'avoir écrasé une bouse de vache, Mais elle n'osa pas s'arrêter pour vérifier.

Loin devant, elle distinguait la silhouette de Paul qui accélérât encore l'allure alors qu'ils se rapprochaient de Lexington.

Près d'une petite ferme, un muret de pierres se dressa soudain devant eux.

Elle gémit en voyant Aaron bondir sur le mur à la suite de Paul. Assis à califourchon, il lui tendit la main pour l'aider.

Basculant au sommet, elle perdit l'équilibre et tomba. Elle s'écrasa violemment sur Aaron.

Coincé sous elle, celui-ci essaya de se dégager. Soudain, elle éclata de rire. Tout ceci était totalement absurde !

— Bon sang, Ashley, il faut nous dépêcher, la réprimanda-t-il.

Roulant sur elle-même, elle perdit son envie de rire en apercevant une plaque de granit à quelques centimètres de sa tempe. Elle avait bien failli se fracasser le crâne.

— Oh!

Elle se releva d'un bond, contemplant avec anxiété les pierres tombales.

— Venez, ce n'est qu'un cimetière de famille, chuchota Aaron.

— Qu'un cimetière ?

Voilà qu'elle se retrouvait maintenant dans un cimetière au beau milieu de la nuit ! Elle réprima la panique qui montait en elle et se remit à courir.

— Nous allons perdre Paul, fit Aaron. Plus vite !

— Ô Seigneur ! gémit-elle en essayant d'oublier le point de côté qui lui labourait les côtes.

Quand enfin Lexington fut en vue, elle se demanda comment elle avait fait pour parvenir jusque-là.

S'effondrant sur les marches du porche de John Hancock, elle entendit vaguement Paul cogner à la porte.

Hancock ouvrit.

— John ! s'exclama Paul en s'adossant au chambranle pour retrouver son souffle. Comme je suis content de te trouver ! J'avais peur que tu ne sois déjà parti.

Hancock était visiblement surpris de les revoir.

— Paul ? Que se passe-t-il ? Adams et moi allions partir.

Paul raconta rapidement ce qui était arrivé et Hancock appela son employé, John Lowell :

— John, amène la voiture. Revere, Kenneman et dame Wheeler vont venir avec nous.

John acquiesça et disparut aussitôt.

Quelques secondes plus tard, la voiture était devant le porche. Aaron aida Ashley à prendre place dans la cabine puis Hancock, Adams, John Lowell et Paul les rejoignirent.

Le cocher se mit à hurler. Son fouet claqua et la voiture se jeta à une allure vertigineuse dans les petites rues de la ville. Bientôt, ils se retrouvèrent sur la piste et Ashley, à chaque cahot, se demandait s'ils allaient basculer dans le fossé.

Conscient de son angoisse, Aaron pressa les lèvres contre sa tempe pour la rassurer.

Les autres discutaient avec animation, quand soudain Hancock poussa une exclamation qui les fit tous sursauter.

— Ventredieu ! J'ai oublié ma malle de papiers à Lexington !

— Bon sang, John !

Pour la première fois, Aaron perdait patience.

— Nous devons y retourner. Si les Anglais les trouvent, nous sommes perdus !

John Hancock se pencha par la fenêtre et hurla :

— Arrêtez !

Le cocher se débattit avec l'équipage, essayant d'immobiliser la voiture.

Hancock posa la main sur le bras de Paul.

— C'est trop risqué d'y retourner en voiture, Paul. Les Anglais sont très proches.

— Alors j'y retourne à pied, fit Paul avec fermeté. Vous ne pouvez risquer d'être pris et ces papiers sont trop importants pour que nous les abandonnions derrière nous. Si les Anglais mettent la main dessus, notre mouvement sera anéanti. (Il sauta à terre.) Poursuivez votre route, je vais chercher ces papiers. Nous nous retrouverons plus tard.

Abandonnant Ashley à regret, Aaron se prépara à suivre son ami.

John Lowell l'arrêta. Le regard du vieil homme rayonnait de bonté.

— Je vais accompagner Paul.

Aaron jeta un coup d'œil à Ashley qui le contemplait, les yeux brillants de larmes.

— John, je ne puis vous le permettre, protesta-t-il. C'est beaucoup trop dangereux.

— S'il vous plaît, fit John en souriant gentiment. Je n'ai que moi sur qui veiller. Accordez-moi l'honneur d'y aller à votre place.

Ashley serra le bras de son compagnon.

— S'il vous plaît, Aaron, laissez-le aller.

Elle avait la certitude inexplicable que, s'il partait, elle ne le reverrait jamais.

Pourtant, après avoir tapoté affectueusement l'épaule de John, Aaron quitta la voiture.

— Vous serez le bienvenu avec nous, John, mais je dois accompagner Paul.

Ashley se pencha derrière Lowell qui sortait à son tour. Aaron referma la porte de la cabine. Leurs regards se nouèrent.

— Tout ira bien. Ne vous inquiétez pas.

— Je viens avec vous.

Elle poussa la porte pour tenter de sortir.

— Non ! (Aaron maintint la porte fermée.) Vous allez continuer avec Hancock et Adams.

— Non ! Je viens avec vous.

— Ashley, fit-il patiemment, vous ne pouvez venir avec moi. Vous êtes déjà au bord de l'épuisement. Paul, Lowell et moi, nous retournons à Lexington et...

— Je viens.

À nouveau, elle essaya de forcer la porte mais Aaron se montra aussi têtu qu'elle.

— Non, vous ne venez pas.

— Si, je viens !

— Vous allez m'obéir.

— Pas question, rétorqua Ashley. Je veux veiller sur vous.

— Kenneman, intervint Hancock d'un ton las, partez-vous, oui ou non ? Nous serons tous très vieux avant que vous n'ayez réglé ce différend.

— Je pars. (Aaron pointa un doigt ferme vers Ashley.) Et vous, vous restez.

A travers la fenêtre ouverte de la voiture, il captura son visage entre ses mains et plongea son regard dans le sien.

— Ashley, je vous en prie, écoutez la voix de la raison. Tout peut arriver. Je ne veux pas courir le risque de vous voir blessée.

— Je sais que tout peut arriver. C'est pour cela que je veux être avec vous. (Un sanglot l'obligea à s'interrompre un instant.) S'il vous plaît, Aaron, j'ai si peur pour vous.

Elle avait les larmes aux yeux. Il lui embrassa tendrement les paupières avant de s'écarter.

— Je vous en prie, ne me quittez pas, chuchota-t-elle

— Je ne veux pas vous quitter mais vous serez plus en sécurité avec Hancock.

Il l'embrassa une dernière fois puis rejoignit Paul et John qui se mettaient en route.

Ashley se pencha par la fenêtre.

— Paul ! fit-elle d'un ton angoissé. Protégez-le !

— Je lui tiendrai la main à chaque coin de rue, répliqua Paul avec un clin d'œil. Soyez-en sûre !

Hancock lui tapota le bras d'un geste rassurant.

— Le combat pour la liberté a ses exigences, mon enfant.

Ashley suivit Aaron des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu au détour de la piste.

— Même si je suis née en Amérique et si j'ai pu apprécier la liberté dont nous jouissons grâce à des hommes comme Aaron, Paul et vous, je réalise seulement maintenant à quel point celle-ci est précieuse... et comme il est précieux d'aimer vraiment un homme, confessa-t-elle.



John, à qui Paul avait fait quelques confidences, comprit ce qu'elle voulait dire.

— Ah, mon enfant, j'aimerais connaître l'Amérique dont vous parlez. (Son regard se fit lointain.) Mais un jour, et je prie pour que ce jour soit proche, nous gagnerons notre indépendance. Alors nous proclamerons que tous les hommes ont le droit à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur.

John Adams, qui était resté silencieux jusque-là, intervint :

— C'est un rêve que nous verrons s'accomplir, John.

La voiture s'ébranla. Ashley se laissa retomber dans son siège, se demandant si elle reverrait jamais Aaron.

Petit à petit, Hancock et Adams se mirent à somnoler. Eux aussi avaient eu une nuit agitée.

Ils n'avaient pas parcouru un kilomètre qu'Ashley se penchait par la portière et demandait au cocher de s'arrêter.

Celui-ci égrena un chapelet de jurons tout en se débattant avec son attelage.

Hancock s'étira paresseusement en ouvrant un œil.

— Quoi encore ?

— Je dois... faire un tour, dit-elle.

— Un tour ? (Il haussa un sourcil soupçonneux.) A cette heure ?

— J'ai... euh, besoin de faire un tour, répéta-t-elle.

— Oh oui... bien sûr, marmonna-t-il, croyant saisir la nature de son problème."

Il lui ouvrit la porte de la cabine.

Ashley descendit et se fraya un chemin dans les buissons qui bordaient la piste.

En se retournant, elle vit que Hancock et Adams étaient absorbés dans une nouvelle discussion. Soulevant ses jupes, elle s'éloigna sur la pointe des pieds.

Elle n'avait guère de temps à perdre. Elle devait mettre le maximum de distance entre la voiture et elle avant qu'ils ne découvrent sa disparition.

Elle se mit à courir, déjà essoufflée. Elle devait rejoindre Aaron le plus vite possible.

Une main sur son flanc douloureux, elle regagna la route et courut à toutes jambes. D'un regard pardessus son épaule, elle vérifia qu'elle n'était pas suivie.

Rassurée, elle franchit le sommet d'une petite côte et disparut.

## 14.

— Dame Wheeler, pourquoi ai-je l'impression que vous ne m'écoutez pas ?

Aaron se tenait debout devant la jeune femme, les bras croisés, l'air furieux.

— Je sais que vous êtes énervé mais il fallait que je vienne. Je ne pouvais quand même pas rester à ne rien faire !

— Ashley, c'est trop dangereux...

— Aaron, s'il vous plaît, je suis ici et on ne peut rien y changer à présent. Ne perdons pas de temps à nous disputer ainsi. Et il ne servirait à rien de me ramener... je m'enfuirais à nouveau.

Paul soupira.

— Elle dit vrai, Aaron. Il faut continuer notre route.

Le jour se levait. Le soleil formait une boule incandescente à l'horizon. Ashley, Aaron, Paul et John Lowell approchaient de Lexington. L'air s'était soudainement rafraîchi et Ashley referma le col de la veste qu'Aaron lui avait prêtée.

Elle ne le quittait pas tandis qu'il surveillait les environs à la recherche de soldats anglais.

— La ville est en état d'alerte, chuchota Paul, accroupi dans un fossé. Nous devons nous rendre sur la place où se rassemble la milice. Là, nous en apprendrons davantage.

Ils reprirent leur progression, se faufilant discrètement entre les maisons jusqu'à ce qu'ils aperçoivent l'endroit en question qui était une sorte de pré.

Accroupis derrière un buisson, ils virent un jeune garçon fixer la lanière d'un tambour sur son épaule et entamer un roulement. Cinquante ou soixante hommes portant des uniformes bigarrés se rassemblèrent au pas de course. Tous semblaient sur le qui-vive. Ashley secoua tristement la tête en observant les préparatifs de la bataille à venir : beaucoup de ces hommes ne verraient pas le soleil se coucher.

Après de brèves instructions, le commandant du groupe renvoya ses hommes.

— Rompez, lança-t-il. Mais restez dans les parages et en armes !

Une lourde anxiété pesait sur la place. Les jeunes paysans s'étaient transformés en soldats et étaient prêts à donner leur vie pour la liberté.

Le groupe se dissipa lentement, beaucoup d'hommes se dirigeant vers la taverne voisine.

— Quelle chance ! annonça Paul. C'est le capitaine Parker qui les commande.

Il se redressa et rejoignit le capitaine, tandis que ses compagnons demeuraient à l'écart. Les deux hommes se serrèrent la main et entamèrent une discussion animée.

Soudain, un homme se rua vers le capitaine Parker, gesticulant frénétiquement. Il se mit à parler à toute vitesse.

— À quelle distance, Thaddeus ? demanda Parker.

— À peine deux kilomètres, capitaine. Je les ai vus de mes propres yeux !

Un instant plus tard, Paul revenait en courant vers Aaron, Ashley et John.

— Cet homme était posté sur la route. Il dit que les troupes anglaises sont à moins de deux kilomètres.

Aaron serra les dents.

— Je vais emmener Ashley à la taverne où elle sera à l'abri.

Ashley s'agrippa à son bras.

— Non. Je veux rester avec vous.

— Cette fois, il n'y aura pas de discussion, fit-il sèchement. Les Anglais seront ici dans quelques minutes. Il va y avoir une bataille et je ne vous permettrai pas de risquer votre vie.

Ashley ne pouvait nier qu'elle était inquiète. Le sang allait être versé aujourd'hui. Des hommes allaient mourir... Elle aurait voulu hurler pour arrêter cette folie mais elle savait que ce serait inutile. Rien ne pouvait arrêter le cours de l'Histoire.

Paul tendit la main à Aaron.

— Je vais partir maintenant. Les Anglais sont pratiquement sur nous.

— Sois prudent, Paul.

— Et toi aussi, ami. Que Dieu soit de notre côté aujourd'hui.

Les deux hommes se serrèrent la main, conscients que c'était peut-être la dernière fois.

Paul se tourna vers Ashley.

— Jeune dame, j'ai été ravi de vous rencontrer. (Un léger sourire flotta sur ses lèvres.) Vous êtes fort semblable à ma Rachel. Sans les enfants, elle aurait insisté pour m'accompagner.

— Oh, Paul ! fit Ashley en se jetant dans ses bras pour le rejoindre chaleureusement. J'aurais aimé mieux vous connaître.

— Bah... si ce que vous dites est vrai, vous savez que nos efforts n'auront pas été vains. (Il lui pressa la main en souriant.) Prenez soin de vous, ma petite.

Puis il s'adressa à John :

— Il est temps d'aller chercher les papiers de Hancock.

Une dernière pression sur la main d'Ashley, un dernier hochement de tête vers Aaron, et il s'en fut.

Inquiet, Aaron suivit ses compagnons du regard.

— Ah, si seulement je pouvais connaître l'avenir, murmura-t-il.

— Paul s'en sortira très bien, expliqua Ashley. Il retrouvera sa famille et finira sa vie comme orfèvre, heureux de voir ses nombreux petits-enfants grandir autour de lui.

Aaron la dévisagea, les yeux écarquillés.

— C'est certain ?

Elle sourit.

— C'est certain.

Il lui prit la main.

— Venez. Il faut vous mettre à l'abri.

Cette fois, elle ne protesta pas. Jusqu'à présent, elle avait toujours plus ou moins su ce qui allait arriver. À présent, c'était très différent. Rien n'était plus certain. Et cela l'effrayait.

Aaron l'accompagna à la taverne où il lui réserva une chambre.

Ils montèrent l'escalier en silence, chacun absorbé dans ses pensées. Dans la chambre, Ashley se rendit immédiatement à la fenêtre qui dominait la place. D'ici, elle pourrait observer la bataille. Cette idée ne l'enchantait guère car elle se doutait qu'Aaron serait au beau milieu de la mêlée, mais en même temps cela lui éviterait peut-être de se morfondre inutilement.

Entendant la porte se refermer, elle se retourna. Debout au milieu de la pièce, Aaron la dévisageait.

— Oh, Aaron, j'ai si peur, murmura-t-elle.

— Je sais.

— Si c'est un rêve, je veux qu'il se termine et que vous soyez sauf.

— Mais ce n'est pas un rêve. Ce qui va se passer est réel.

— Si je pouvais vous convaincre de ne pas...

— Non, Ashley. Cette cause est la mienne, je dois la défendre.

Elle ravala ses larmes.



— Et si je ne vous revoyais jamais ?

Leurs regards se nouèrent et Ashley vécut mille morts. Elle avait rejeté tant d'hommes dans sa vie. Et voilà que celui-ci avait capturé son cœur sans le moindre effort !

— Alors, vous devrez vous souvenir que je vous ai aimée tendrement.

Il traversa l'espace qui les séparait pour la prendre dans ses bras. Ashley soupira et ferma les yeux, se demandant comment elle pourrait vivre sans lui.

— J'ai si peur, répéta-t-elle. Je voudrais...

— Chut... Nous n'avons que ce moment. Ne le gâchons pas avec des larmes et des regrets.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je ne veux pas vous perdre. (Elle laissa échapper un sanglot.) Pour la première fois de ma vie, je suis amoureuse...

Il sourit en l'étreignant un peu plus fort.

— Seriez-vous en train de dire, Ashley Wheeler, que si cela était possible, vous accepteriez d'être ma femme ?

— Oh, Aaron, oui... oui !

— Et vous seriez prête à fixer un jour pour nos noces ? chuchota-t-il dans sa chevelure.

Elle le serra de toutes ses forces.

— Oui, je vous épouserai quand il vous plaira.

La bouche d'Aaron vint frôler la sienne.

— Si c'était possible, nous ne perdriions pas une seule seconde, mon amour.

Elle retint son souffle lorsqu'il goûta ses lèvres. Un désir lancinant la parcourut tout entière. Elle se pressa contre lui, s'abandonnant à la chaleur qui l'envahissait. Pour la première fois de sa vie, elle voulait donner et non recevoir.

Leur passion se déchaîna. Les mains d'Aaron se firent audacieuses, les projetant tous les deux dans le tourbillon du désir. Ils avaient si peu de temps...

Mais le vacarme de la bataille qui s'annonçait les ramena à la réalité.

— Je dois y aller. Les Anglais seront là d'une minute à l'autre et on aura besoin de mes services, murmura-t-il.

Ashley comprit soudain qu'il n'allait pas porter les armes durant cette bataille : il servirait la cause en tant que médecin, allant et venant au cœur du combat sans la moindre protection. Un nouveau sanglot lui échappa. Elle enfouit son visage contre sa poitrine pour pleurer sans retenue.

— S'il te plaît, dit-il en la tutoyant pour la première fois. Je ne peux pas te quitter ainsi. Laisse- moi un baiser en souvenir, pas des larmes.

Ashley saisit fermement son visage et l'embrassa avec toute son âme.

— Je ne veux pas vivre sans toi, Aaron Kenneman.

— Tu seras à jamais dans mon cœur, mon amour.

Après un dernier baiser, Aaron lui tourna le dos

et marcha jusqu'à la porte. Par-dessus son épaule, il lui adressa un sourire. L'instant d'après, la porte était fermée et elle était seule.

Pétrifiée sur place, elle écouta le son de ses bottes dans l'escalier, qui diminuait peu à peu. Puis elle n'entendit plus rien.

Elle se dirigea vers la fenêtre. Dans la cour, c'était le sauve-qui-peut général. Inconsciemment, elle noua les mains comme pour une prière, cherchant Aaron du regard.

De sa position, elle put entendre le capitaine Parker commander au tambour de lancer le signal. Les soldats commencèrent à surgir de la taverne et des rues avoisinantes pour se rassembler sur le pré.

Ashley compta approximativement soixante-dix hommes, tous en armes.

Soudain, le roulement de tambour s'accéléra. Les hommes se retournèrent pour apercevoir une colonne de soldats anglais qui marchaient sur eux.

Quand ils furent à portée de fusil, ils s'arrêtèrent, chargèrent leurs armes et doublèrent leurs rangs. Ashley retint son souffle. Savoir que la victoire finale reviendrait aux colons ne diminuait en rien sa peur. Elle chercha désespérément Aaron du regard, sans succès.

L'officier anglais s'avança de quelques mètres et hurla :

— Dispersez-vous, maudits rebelles ! Espèces de chiens ! Fuyez !

Puis il leva son pistolet.

— Chargez, soldats !

Un coup de feu éclata, fracassant le silence.

Les Américains attendaient sans broncher tandis que les Anglais fondaient sur eux.

— Ils sont trop nombreux, déclara un des patriotes à son voisin.

— Oui, aujourd'hui, nous allons mourir pour notre pays, répliqua l'autre.

Une première volée de coups de feu fut échangée. Ashley aperçut alors Paul et John Lowell qui se frayaient un chemin à travers les rangs des patriotes, portant la malle de papiers que Hancock avait oubliée. Ils se mirent à courir vers un abri.

Les colons essayaient de tenir leur position sous le feu des Anglais. Beaucoup d'entre eux tombaient à présent. Certains s'enfuirent mais furent pris en chasse par un officier anglais à cheval. Comme il galopait derrière eux, Ashley l'entendait crier pour dominer le feu des mousquets :

— Sacrés bougres de rebelles, arrêtez-vous ! Ou vous mourrez !

Un des colons sauta par-dessus une barrière puis se retourna pour viser, bien campé sur ses deux pieds. L'Anglais reçut la balle en pleine poitrine et s'écroula par terre.

La fumée était si épaisse à présent qu'Ashley ne distinguait que les têtes des chevaux anglais. En vain, elle cherchait un signe d'Aaron. « Je Vous en prie, priait-elle, faites qu'il ne soit pas blessé. »

Les soldats continuaient à tirer à une cadence infernale. Des colons battaient en retraite de quelques pas pour recharger. L'un d'entre eux s'apprêtait à rejoindre ses camarades quand une balle anglaise fracassa la crosse de son arme.

Ashley se pencha par la fenêtre pour avertir un colon qui était en train de recharger son fusil. Juste à l'instant où l'homme levait les yeux vers elle, un soldat anglais le transperça de sa baïonnette. La jeune femme se couvrit les yeux en gémissant.

Puis, aussi soudainement que cela avait commencé, la bataille se calma. Les colons battaient en retraite de façon assez ordonnée.

Les Anglais cessèrent le feu et reformèrent leur colonne. Une fois en rang, ils tirèrent une dernière salve et lancèrent des cris de victoire.

Ashley suivit des yeux les Tuniques rouges qui repartaient au son du fifre et du tambour en direction de Concord.

« Pauvres idiots qui croient avoir gagné, songea-t-elle, ils ne comprennent pas. » Les Anglais allaient effectivement se rendre à Concord. Les colons rassembleraient leurs forces pour les affronter à nouveau là-bas. Mais aucun de ces hommes ne saisissait encore l'importance de ce qui venait de se dérouler dans ce pré.

La première bataille de la guerre d'Indépendance venait d'avoir lieu, le premier sang versé qui allait permettre aux colonies de se séparer de l'Angleterre. À partir de ce jour, l'Amérique ne serait plus jamais la même.

Ashley éprouvait une étrange impression. La bataille avait été si brève et lui paraissait déjà irréaliste. Depuis l'instant où elle avait

traversé le toit de la taverne du *Dragon-Vert*, le temps avait perdu toute signification pour elle : les événements se succédaient sans rime ni raison.

— *Ashley...*

Elle fit volte-face brusquement. Pendant une seconde, elle crut qu'Aaron venait de l'appeler mais c'était impossible : il ne pouvait pas se trouver dans la chambre.

Sombrait-elle dans la folie ? Elle ferma les yeux et se massa les tempes pour calmer une douleur subite. Elle avait soudain l'impression qu'un marteau cognait les parois de son crâne.

— *Ashley...*

Elle ouvrit lentement les yeux. À nouveau, elle constata que la chambre était vide.

— Je perds vraiment la tête, murmura-t-elle.

A cet instant, la porte s'ouvrit. Elle poussa un petit cri en voyant Aaron debout sur le seuil qui lui souriait. Les larmes aux yeux, elle se jeta dans ses bras.

— Tu es sain et sauf !

— Un peu roussi peut-être, mais parfaitement sauf. (Il la serra très fort.) Je ne suis peut-être pas dans tes livres d'histoire, mais j'étais ici aujourd'hui !

— J'avais si peur... Je ne te voyais nulle part ! murmura-t-elle contre ses lèvres.

— C'est que j'étais très occupé ! Nous avons eu huit morts et dix blessés. Une fois, j'ai même dû prendre un pistolet et tirer sur un tory qui me fonçait dessus.

Rejetant la tête en arrière, il se mit à rire.

— Nous avons gagné ! Nous avons vaincu ces dos de homards !

Ashley n'eut pas le courage de le corriger: les colons n'avaient pas « gagné ». Ils avaient simplement survécu pour se battre à nouveau.

Il s'empara de sa bouche avec gourmandise.

— Je dois te conduire en lieu sûr, décida-t-il quand leurs lèvres se séparèrent. Les Anglais peuvent revenir.

— Ils ne reviendront pas. Ils se dirigent vers Concord.

Il lui adressa un sourire en la poussant vers la porte.

— Peut-être bien, mais je ne veux courir aucun risque.

Au-dehors, les gens s'activaient en tous sens, essayant d'aider les blessés, de réconforter ceux qui avaient perdu un être cher.



Aaron et Ashley descendirent la rue. Parfois, il s'agenouillait auprès d'un blessé pour lui administrer quelques soins.

Il leur fallut près de quarante minutes pour quitter Lexington.

— Nous allons passer par les bois, annonça-t-il en la prenant par la main. La nuit ne va pas tarder à tomber et nous pourrions croiser une patrouille anglaise.

— Où allons-nous ? demanda Ashley.

Il lui adressa un clin d'œil coquin.

— Quelque part où nous serons seuls.

## 15.

À l'intérieur de la grange, la paille était sèche et sentait bon. Le soleil de fin d'après-midi s'insinuait à travers les fentes dans le bois, des rais de poussière flottaient paresseusement, suspendus dans l'air.

— Ce n'est pas *Le Dragon-Vert*, s'excusa Aaron. Mais, au moins, nous y serons tranquilles.

Ramassant un bout de bois, Ashley l'enfonça dans une botte de paille, espérant qu'il n'y avait là ni souris ni serpent. Le raclement de petites griffes dans un coin sombre la fit battre précipitamment en retraite vers Aaron.

— Ce n'est pas grave, affirma-t-elle d'une voix pas trop assurée. Je m'en moque.

— Nous passerons la nuit ici pour reprendre la route de Boston à l'aube.

— Et après ?

Il soupira.

— Je ne sais pas.

Elle scruta la pénombre avant de soupirer à son tour. Tout lui semblait complètement surréaliste à présent. Ils risquaient à tout moment de se faire capturer par des soldats anglais, elle venait d'assister à la première bataille de la guerre d'Indépendance et, à présent, elle mourait d'envie de passer la nuit avec cet homme dans une grange infestée de souris. Dire qu'elle se plaignait autrefois que la vie était ennuyeuse !

— La paille a l'air douce, dit-elle en se laissant tomber sur une balle.

Elle s'allongea et ferma les yeux, humant la délicieuse odeur.

— J'ai encore faim, reprit-elle.

Les tourtes qu'ils avaient avalées plus tôt ne l'avaient pas rassasiée.

Elle ouvrit lentement les yeux pour découvrir Aaron qui la contemplait.

— Ma faim est d'une nature différente, confessa-t-il.

Lui offrant sa main, elle l'attira auprès d'elle dans la paille.

— Tu portes à nouveau tes lunettes.

— Pas pour longtemps, fit-elle en les rangeant dans son sac.

Leurs bouches s'unirent. Ils s'embrassèrent longuement, partageant ainsi ce que les mots ne pouvaient dire.

— Tu es si douce, chuchota Aaron.

Ashley sourit en se serrant contre lui.

— Tu ne l'as pas toujours pensé.

Il éclata de rire.

— Oh ! je ne faisais que jouer l'indifférent. Dès le début, tu m'as enchanté.

Il lui caressait les seins et elle le laissait faire. Comme il se penchait pour prendre à nouveau sa bouche, elle sut qu'elle était prête à lui offrir tout ce qu'il demanderait.

— Tu es si belle, murmura-t-il.

— Quand je repense au jour où j'ai atterri au *Dragon-Vert*, j'ai envie de rire... même si ce n'était pas très drôle sur le moment. Vous faisiez tous une de ces têtes...

— Oui, cela devait être fort divertissant, admit-il, un peu vexé.

Elle jouait avec sa chemise, glissant la main dans la toison de poils qui dépassait de la toile rude. Elle aimait le sentir contre elle... elle aimait cette force virile qu'elle commençait seulement à connaître.

— Sais-tu à quel point tu m'attires ? murmura- t-il.

Elle le savait. Au cours des dernières heures, elle en était venue à croire que leurs vies étaient inextricablement liées. Comment et pourquoi, elle n'aurait pu l'expliquer. Et elle n'avait aucune envie d'essayer : être dans ses bras lui suffisait.

— Je sais au fond de mon cœur que tu n'es pas réel, Aaron, pourtant je n'ai jamais aimé un homme comme je t'aime.

Il lui baisa les doigts.

— Je veux que tu me fasses l'amour, chuchota- t-elle.

— Même si tu penses que je suis une création de ton imagination ?

— Oh, Aaron, j'ignore ce que tu es. Je sais seulement que je n'ai jamais autant aimé.

— Et Joël ?

Ce nom la fit sursauter.

— Tout est si confus, admit-elle doucement. Je ne suis plus sûre de rien.

Leurs bouches s'unirent à nouveau et Ashley s'abandonna à la spirale du désir. Elle voulait le sentir nu contre elle, explorer chaque centimètre de son corps magnifique.

Il se redressa pour la regarder déboutonner sans hâte son corsage et défaire l'attache de son soutien-gorge. Il plissa les yeux quand elle écarta lentement les pans de sa chemise pour presser ses seins contre sa poitrine.

— Je te fais peur ? demanda-t-elle.

Elle n'ignorait pas que peu de femmes de son époque se montraient aussi audacieuses. Mais elle ne pouvait faire autrement que le caresser sans gêne... et sans aucune retenue.

Du bout des doigts, il suivit la ligne de ses joues jusqu'à sa mâchoire. Son pouce joua avec sa lèvre inférieure tandis que son regard se nouait au sien.

— Je vous trouve outrageusement impudente, dame Wheeler, et je vais de ce pas vous faire l'amour.

— Et si c'était moi qui vous faisais l'amour, docteur Kenneman ? souffla-t-elle en s'emparant de sa bouche avec un art consommé.

— Voilà qui m'étonnerait fort.

— Ne discute pas... agis.

Il l'enlaça et la fit basculer sur la paille. Alors, pendant un moment trop bref, le monde fut à eux.

Bien plus tard, Ashley s'étira paresseusement dans son sommeil.

Soudain, il y eut une lumière... une lumière aveuglante, et la voix de Joël lui parvint aussi clairement que s'il s'était trouvé dans la grange. Stupéfaite, elle voulut se redresser mais son corps refusa de bou- ger.

Son visage restait flou mais elle distinguait l'angoisse et l'amour qui voilaient ses yeux. L'amour... Il parlait mais elle ne parvenait pas à comprendre ce qu'il disait.

Elle essaya de tendre les mains vers lui, de l'appeler. Malheureusement, ses bras pesaient des tonnes. Ses lèvres restaient collées, les mots refusaient de se former.

— *Ashley... Ashley...*

Joël!

— *Viens, mon amour...*

La jeune femme se réveilla en sursaut. Aaron la serrait contre lui, repoussant une mèche de cheveux qui lui barrait le front.

— Tu vas bien ?

— Je crois.

— Tu appelais quelqu'un.

— Joël ?

Aaron hocha gravement la tête.

— Je l'ai vu... dans un rêve. C'était si étrange. (Elle ferma les yeux, essayant désespérément de retrouver son image.) Il était ici et pourtant il n'y était pas. J'ai essayé de le toucher mais je n'y suis pas arrivée.

Avec un soupir, Aaron la serra plus fort contre lui.

— Cela semblait si réel, murmura-t-elle.

— Ce sera bientôt terminé.

Elle se redressa pour le dévisager.

— Qu'est-ce qui sera bientôt terminé, Aaron ? Sais-tu ce qui m'arrive ?

— Je sais simplement que je t'aime, Ashley.

À nouveau, il la serra très fort dans ses bras. Elle s'accrocha à lui et enfouit son visage contre sa poitrine.

— Que ferai-je sans toi ? murmura-t-elle.

— Chut... Il ne faut pas penser à de telles choses. Essayons de partager notre amour pendant le temps qui nous est accordé.

Ashley se réveilla au matin. Ouvrant les yeux, elle contempla le plafond de la grange loin au-dessus d'elle. Pendant un instant, elle fut incapable de se souvenir où elle se trouvait ni pourquoi, puis un délicieux bonheur l'envahit. Aaron...



Elle se tourna dans le foin pour le regarder. Il dormait. Ses cils formaient deux croissants sombres sur ses joues minces. Elle tendit la main vers lui puis hésita. Comme elle, il était épuisé. Elle ne voulait pas le réveiller. Pourtant, elle avait tellement envie de le toucher, de s'assurer qu'il était bien réel !

Il dormait si profondément que, lorsqu'elle effleura sa mâchoire et les contours de ses lèvres, il ne broncha pas. Soudain, le toucher ne suffit plus. Elle se pencha au-dessus de lui et pressa ses lèvres contre les siennes, retrouvant le souvenir des moments exquus passés dans ses bras au cours de ces dernières heures.

— Tu courtises le danger, murmura-t-il.

— Peut-être que j'aime le danger.

Il ouvrit les yeux pour la dévisager longuement.

— Je t'aime, Ashley.

— Je t'aime, Aaron.

Avec un soupir, elle se réfugia dans l'écrin de ses bras, écoutant les bruits du petit matin qui filtraient à travers les planches disjointes de la grange.

— J'aimerais rester ici pour toujours, avoua-t-elle.

— Nous courons de gros risques ici.

— Je sais. (Elle roula sur le dos pour croiser son regard.) Que va-t-il nous arriver ?

— Tu ne le sais pas ? la taquina-t-il.

— J'ai simplement ce sentiment horrible que je ne vais pas tarder à te perdre.

Avec un doux sourire, il lissa sa chevelure dans un geste apaisant.

— Tu ne me perdras jamais, mon amour. Même si nous sommes séparés, je te garderai dans mon cœur.

— Oh, Aaron... je voudrais que ce soit différent. Je voudrais pouvoir rester ici avec toi. Nous pourrions nous marier et, une fois par semaine, Paul et Rachel viendraient dîner chez nous.

— Et nos enfants auraient tous les six des yeux bleus comme toi, prédit-il.

— Six enfants ?

— Oui, tu as raison, six, c'est trop peu. Il vaudrait mieux en faire dix. Cinq garçons et cinq filles, disons...

Amusée, elle songea au chaos qui régnerait dans une telle famille.

— Si je restais, il y a tant de choses pour lesquelles je pourrais t'aider. La médecine a accompli de tels progrès.

— Je souhaiterais connaître ces miracles dont tu parles. Tant de vies seraient sauvées !

— J'aimerais pouvoir te faire découvrir ces miracles. J'aimerais te dire tout ce que nous pouvons faire à mon époque.

Sais-tu qu'il n'y a jamais eu autant de médecins sur terre qu'à la fin du xx<sup>e</sup> siècle ?

Il lui sourit amoureusement.

— Je ne le savais pas. Pour un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est assez difficile à envisager.

— Oui... mais il est possible que je ne retourne jamais là-bas.

Une pointe de tristesse perçait dans sa voix.

Aaron la serra contre lui.

— Tu souhaites y retourner ?

Ashley resta longtemps silencieuse avant de répondre :

— Mes sentiments sont partagés. Quelque chose en moi sait que je ne pourrai jamais appartenir à cette époque mais une autre part de moi, une part très importante, ne peut pas supporter l'idée de te quitter.

Durant le temps qu'ils avaient passé ensemble, il lui avait beaucoup appris à propos de l'amour et de la tendresse. Il lui avait montré que, si un homme et une femme pouvaient partager cela, rien d'autre n'avait d'importance.

Des larmes embuèrent ses yeux tandis qu'elle s'accrochait à lui, essayant de vaincre le sentiment de fatalité qui l'envahissait.

— Nous devons partir à présent, dit doucement Aaron.

Elle l'enlaça de toutes ses forces.

— Non!

— Il le faut, Ashley.

— Pourquoi ?

— Nous devons retourner à Boston. Là-bas, nous pourrons mieux nous cacher si cela s'avère nécessaire.

Elle savait qu'il avait raison. Boston avait eu le temps de construire des fortifications contre les troupes anglaises. Ils y seraient plus en sécurité. Mais elle se demandait s'ils allaient pouvoir y retourner sans être capturés. Les patrouilles anglaises étaient vigilantes. Comment franchir les vingt kilomètres qui les séparaient de Boston ?

Soudain, elle se rendit compte qu'elle admirait chez Aaron les mêmes qualités dont elle se plaignait chez Joël. Tous deux avaient le sens des responsabilités. Chaque fois qu'un malade l'avait arraché à elle, elle s'était mise à geindre comme une enfant gâtée. Or, Joël accomplissait simplement son devoir...

Se dirigeant vers la porte, Aaron se figea soudain.

— Qu'y a-t-il ? murmura-t-elle.

Des bruits de sabots retentirent, de plus en plus distincts.

Ashley s'approcha pour lui prendre la main.

— Ce sont les Anglais ?

— Recule, chuchota Aaron en la poussant vers un coin sombre.

Il retourna seul jusqu'à la porte pour jeter un coup d'œil à l'extérieur, à travers une fente dans le bois.

— Ce sont les Anglais ? répéta Ashley, glacée d'effroi.

Il jeta un coup d'œil autour de lui pour voir si la grange possédait une autre sortie. Il n'y en avait pas.

— Vite, chuchota-t-il. En haut.

Aaron testa l'échelle puis fit signe à la jeune femme de monter devant lui, tandis que les cavaliers approchaient.

Accroupis contre le mur le plus lointain, ils retinrent leur souffle quand les soldats anglais pénétrèrent dans la grange quelques secondes plus tard.

— L'endroit paraît convenable pour un repos de quelques heures, commenta l'un d'entre eux.

— Nous devrions continuer. Les chevaux sont encore assez frais, protesta un autre.

— Les chevaux sont peut-être frais mais pas moi. (Le premier homme scrutait les ombres dans la grange.) Nous allons dormir ici aujourd'hui.

— Si tu le dis. De toute manière, cela vaut mieux que de dormir en pleine campagne où ces chiens de rebelles pourraient nous surprendre.

Ashley et Aaron entendirent les cavaliers enlever brides et selles de leurs montures. Au bruit, Aaron jugea que la patrouille n'était pas très nombreuse, six ou sept hommes tout au plus.

La jeune femme le considéra avec angoisse. Ils allaient avoir du mal à passer inaperçus pendant une journée entière.

Les soldats entamèrent les préparatifs de leur repas matinal. Ils avalèrent très vite leur maigre pitance puis se roulèrent dans leurs couvertures. Bientôt, des ronflements s'élevèrent.

Aaron poussa un soupir.

— Qu'allons-nous faire ? chuchota Ashley.

— Rien, fit-il contre son oreille, Ils vont dormir quelques heures. Mais impossible de nous échapper sans les réveiller. Il faut attendre qu'ils partent.

Muette, Ashley hocha la tête.

La matinée s'étira, interminable. Le visage sur la poitrine d'Aaron, Ashley regardait les hirondelles qui pénétraient parfois dans la vieille grange.

Vers midi, il régnait une chaleur inconfortable. Trois heures plus tard, Ashley commençait à désespérer que les soldats se réveillent jamais quand soudain quelque chose agaça les chevaux.

Trois Anglais se levèrent en sursaut. Lorsque les chevaux s'agitèrent à nouveau, leurs collègues les imitèrent.

Profitant de la confusion, Aaron et Ashley rampèrent sur le plancher pour observer la scène à travers deux planches disjointes.

Les Anglais essayaient de calmer leurs montures.

- Sûrement une souris, maugréa l'un d'entre eux.
- Nous avons dormi longtemps ?
- Plus qu'assez. Je dirais qu'il est plus de midi.

Ils s'agenouillèrent pour rouler leurs couvertures.

Soudain quelque chose grimpa à l'intérieur de la jupe d'Ashley. Elle se figea. Se cramponnant à la main d'Aaron, elle articula un hurlement silencieux tandis que la souris réapparaissait.

Le petit rongeur s'immobilisa, se demandant sans doute s'il devait fuir ou bien explorer cette chose étrange. Puis il décida d'examiner l'ourlet de la robe. Ashley le vit avec horreur soulever le tissu du bout du museau.

Se tortillant, elle tenta de chasser l'animal mais Aaron la força à ne pas bouger.

Il se pencha et saisit prestement la souris par la queue avant de l'expédier par-dessus le rebord du grenier.

Apeurée, la souris couina en atterrissant sur la paille de la grange.

Ashley ferma les yeux, certaine que les soldats allaient immédiatement venir fouiller le grenier.

L'un d'entre eux ricana en apercevant l'animal.

— Et si on ajoutait un peu de viande à nos haricots ? plaisanta-t-il.

Son compagnon grimaça de dégoût.

— C'est peut-être un pays de barbares mais je n'en suis pas encore réduit à manger des souris. Je préférerais du patriote rôti à la broche.

Tous éclatèrent de rire.



— À combien sommes-nous de Boston ?

— D'après la carte, à une vingtaine de miles.

— Alors, nous devrions y être demain matin. Juste à temps pour donner une bonne leçon à ces chiens et rentrer chez nous pour le dîner.

Ashley jeta un nouveau coup d'œil à Aaron qui serrait les mâchoires. L'arrogance des Anglais n'avait pas de limites.

— Ce foin fera un bon repas pour les chevaux.

— Sûrement. Et il y en a aussi au grenier.

Ashley et Aaron se pétrifièrent en voyant un des soldats se diriger vers l'échelle.

— Je vais voir.

Tapis dans l'ombre, ils entendirent l'homme gravir l'échelle.

Un instant plus tard, sa tête apparut mais, au lieu de regarder vers eux, il s'adressa à ses compagnons :

— Quand j'étais gamin, mon jeu favori, c'était de sauter du grenier dans les balles de foin. Une fois, j'ai raté la cible et j'ai fini dans une fosse à purin. Ma mère était ravie ! conclut-il en riant.

Il redressa la tête pour examiner le grenier. Immédiatement, il repéra les deux silhouettes.

— Tiens, tiens ! s'exclama-t-il. Mais qu'avons-nous là ? Des visiteurs ?

Les autres se rassemblèrent aussitôt au pied de l'échelle.

— Comment ça, des visiteurs ? demanda l'un d'entre eux.

— Ou peut-être des amants. Allez, sortez de là, les tourtereaux !

Un pistolet apparut dans sa main, directement pointé sur Aaron.

Ashley et Aaron se levèrent lentement. Se tenant la main, ils approchèrent de l'échelle en essayant d'adopter la mine de deux amants surpris dans une situation compromettante.

— Descends, ordonna le soldat avec un mouvement de son arme.

Ils obéirent. Ashley resta derrière son compagnon tandis qu'il adressait un sourire de connivence aux soldats.

— Eh bien, messieurs, lança-t-il d'un ton enjoué. Je crois bien que vous nous avez surpris la main dans le sac.

— Ton nom ?

— Smith, répondit Aaron, aimablement. George Smith.

— Que fais-tu dans cette grange, Smith ?

— Monsieur... (Aaron lança un coup d'œil égrillard vers Ashley.) Il serait fort inconvenant de le dire.

Le soldat éclata de rire.

— Tu sembles un peu âgé pour te cacher dans une grange.

Aaron haussa les épaules.

— La dame est mariée.

Cette fois, tous éclatèrent de rire.

— Venez dans la lumière que l'on vous voie, madame.

Ashley s'avança calmement. Le soldat l'étudia un moment avant de se retourner vers Aaron.

— Un rendez-vous galant, hein ?

— Oui, monsieur.

Avisant l'officier derrière lui, l'homme demanda tranquillement :

— Ne serait-ce pas le couple dont nous a parlé Church ?

— La femme correspond à la description. Cheveux cuivrés et ces curieux binocles.

Surpris, Aaron lança un coup d'œil à Ashley.

— Ah, je voulais te le dire, murmura-t-elle. Benjamin Church est un traître. Il a toujours été à la solde des Anglais.

Le soldat souriait d'une oreille à l'autre.

— Alors toi, tu dois être Kenneman. Comme c'est plaisant de nous honorer de votre présence ! Je suis sûr que Gage aura des tas de questions à vous poser. Ramenons-les à Boston.

## 16.

Avec un hurlement terrible, Aaron repoussa l'Anglais tout en saisissant Ashley par le bras. Il se rua vers la porte au milieu d'un chaos indescriptible.

— Halte !

L'officier leva son pistolet et visa.

— Aaron ! cria Ashley comme il ouvrait la porte d'un coup de pied.

— Cours, Ashley, cours !

Ils coururent dans un champ de trèfles tandis qu'une volée de balles de mousquets sifflait au-dessus de leurs têtes.

Jetant un regard par-dessus son épaule, Aaron vit que les soldats s'étaient lancés à leur poursuite.

— Plus vite, Ashley, plus vite !

Le cœur de la jeune femme cognait comme un marteau, elle était à bout de souffle. De nouvelles détonations retentirent. Aaron eut une étrange hésitation. Elle tourna la tête vers lui et hurla en

remarquant la tache écarlate qui venait d'apparaître sur sa chemise.

Dans un silence irréel, elle vit une deuxième balle l'atteindre. L'impact le fit trébucher. Il s'effondra.

— Aaron... ô mon Dieu... Aaron !

Tombant à genoux, elle se mit à sangloter. Elle le souleva contre sa poitrine pour le bercer doucement.

— Ô je Vous en prie, faites qu'il ne meure pas... faites qu'il ne meure pas.

Elle posa la main sur ses lèvres. Il lui embrassa les doigts, levant vers elle des yeux emplis de douleur.

— N'aie pas peur, ma chérie.

— Non... ne me quitte pas, Aaron, supplia-t-elle.

Il était gravement blessé et elle ne savait pas quoi faire.

— Ne me quitte pas.

Les larmes coulaient sur son visage.

Il leva à nouveau les yeux vers elle, avec plus de difficulté comme si ses forces l'abandonnaient.

— C'est l'ordre des choses, tu ne dois pas t'inquiéter, murmura-t-il d'une voix calme. Je sais à présent que tout ce que tu m'as dit était vrai. (Il grimaça.) Tu vas retourner... à ton époque et je vais... rester à la mienne.

Il l'attira contre sa poitrine et leurs larmes se mêlèrent.

— Je serai toujours avec toi, mon amour, à jamais, Ashley... tu ne seras plus jamais seule.

Elle entendait les soldats qui approchaient mais elle s'en moquait. Ses mains étaient couvertes du sang d'Aaron et elle continuait à le bercer.

— Tiens bon, mon amour... tiens bon.

— Je t'aime, Ashley Wheeler... du xx<sup>e</sup> siècle.

Chassant ses sanglots, elle tenta de sourire.

— Et je t'aime tellement, tellement, Aaron Kenneman !

Il haussa faiblement les épaules.

— On sait maintenant pourquoi je ne suis pas dans tes livres d'histoire.

Elle enfouit le visage contre sa poitrine, ivre de chagrin.

Elle sut exactement à quel moment il la quitta. Soudain, un sentiment de paix absolue l'habita et elle n'eut plus peur.

Pendant un instant, il lui avait serré la main. Puis, avec un sourire qui resterait à jamais dans le cœur d'Ashley, il avait poussé un long soupir et ses doigts s'étaient détendus...

— Le chien est mort.

La jeune femme leva la tête, son regard voilé de douleur croisa celui du soldat anglais. Alors, elle comprit ce qu'il venait de dire.

— Non ! Non !

Les doigts tremblants, elle toucha le visage d'Aaron comme pour graver ses traits dans sa mémoire. Il était si pâle, si immobile maintenant.

— Vous devez venir avec moi, dame Wheeler, fit le soldat d'une voix à présent emplie de compassion, tout en posant la main sur son bras.

— Non !

Il la tira en arrière mais elle se retourna vers Aaron.

— Je vous en prie, dame Wheeler...

Avec un sanglot étranglé, elle retomba à genoux pour serrer à nouveau le corps d'Aaron contre elle.



— Non ! cria-t-elle. *Noooooomnnn !*

Soudain, elle sursauta et ses yeux s'écarquillèrent.

Avec un gémissement, elle leva la main pour se protéger de l'atroce lumière blanche qui l'aveuglait. Retombant sur l'oreiller, elle ferma les yeux.

— Dieu merci, elle revient à elle.

C'était la voix de Joël. Que faisait-il ici ? Et où étaient passés les Anglais ?

— Ash, mon cœur... tu m'entends ?

Deux mains solides la saisirent par les épaules, la secouant gentiment.

— Joël ?

— Oui, mon cœur... Tu m'as fichu une sacrée peur.

Elle noua les bras autour de son cou, le cœur battant. Aaron. C'était la voix d'Aaron, il n'était pas mort, il était ici en train de la serrer contre lui!

— Le pouls est incertain, docteur.

— Ashley, ouvre les yeux pour moi.

La voix de Joël était plus ferme à présent.

- Non, murmura-t-elle. La lumière est trop forte...
- Éteignez une minute.

La lumière faiblit. L'odeur d'antiseptique l'assailit et elle sentit l'activité bourdonnante qui régnait autour d'elle.

- La lumière est éteinte maintenant. Ouvre les yeux pour moi, Ashley.
- Non, Joël.
- Allons, mon cœur, tu peux le faire.

Elle ouvrit lentement les yeux pour les plonger dans ceux de Joël. Aaron et Joël ne faisaient qu'un. Comment ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ?

- Oh, chéri. (Elle sourit, levant la main pour toucher son visage.) J'ai cru... j'ai cru que je t'avais perdu.

Ivre de soulagement, Joël la serra très fort contre lui.

- Oh, mon chou, ne me refais plus jamais ça.

Une douleur atroce martelait les tempes de la jeune femme. Elle parvint à s'écarter légèrement pour le dévisager.

- Joël ?
- Oui, mon amour... doucement. Tu as reçu un choc sur le crâne mais tout va bien à présent.
- Tu nous as quand même flanqué une sacrée frousse.

La voix de Sue tremblait bizarrement.

Ashley tourna la tête pour voir son amie qui la contemplait.

— Sue?

— Bon sang, Ash. Tu as failli te tuer. Tu aurais dû enlever ces escarpins avant de courir sous la pluie comme ça.

Sue s'approcha et Ashley vit qu'elle était très pâle.

Perdue, elle se retourna vers Joël.

— Que s'est-il passé ?

— Tu as fait une mauvaise chute, Ashley.

— Une chute ?

Elle baissa les yeux et découvrit qu'elle gisait sur un lit d'hôpital.

— Et une belle ! renchérit Sue en poussant un énorme soupir de soulagement. Tu as failli te tuer, ma p'tite.

— Joël ?

Le cœur battant, elle le dévisagea à nouveau. C'était bien Joël mais c'était aussi Aaron.

— Tout ira bien, mon cœur.

Soudain, elle lança les bras autour de son cou et leurs bouches s'unirent avec passion. Comme leur baiser devenait de plus en

plus sauvage, Sue s'éclaircit la gorge et jeta un coup d'œil vers les infirmières qui se trouvaient dans la chambre.

— Ils... ont un petit faible l'un pour l'autre, expliqua-t-elle en haussant les épaules.

Quand leurs lèvres se séparèrent enfin, Ashley murmura doucement :

— Oh, Joël, je t'aime.

Tout lui revenait à présent. La pluie, la chute, le rêve...

— Eh bien, il est temps que tu l'admettes enfin.

Il sourit et l'embrassa à nouveau. Alors, elle sut.

Elle sut qu'Aaron n'était pas mort dans ce champ près de Boston. Il était ici, maintenant, avec elle. Il avait toujours été avec elle depuis le moment où elle avait rencontré Joël Harrison.

— J'ai été inconsciente ? demanda-t-elle.

— Inconsciente ! s'exclama Sue. Tu as disparu de ce monde pendant sept heures, ma vieille.

— Sept heures !

Sept heures, et durant ce temps elle avait été jetée dans une prison du xviii<sup>e</sup> siècle, elle avait accompagné Paul Revere dans sa chevauchée, elle était tombée amoureuse d'Aaron Kenneman,

elle avait assisté à la première bataille de la guerre d'Indépendance et vu l'homme qu'elle aimait mourir dans ses bras.

Sue lança un regard inquiet à Joël mais celui-ci sourit.

— Détends-toi, Sue. Neal dit qu'Ashley ne souffre que d'une petite commotion, de quelques bleus et de deux côtes fêlées. Elle va avoir une bonne migraine mais, à part ça, elle est en parfait état.

— Oh, Joël, je suis désolée de t'avoir éloigné de tes malades, murmura-t-elle.

Jamais, plus jamais, elle ne se plaindrait de son métier.

Joël prit soudain un air grave.

— Ashley, tu es plus importante pour moi que quiconque ou quoi que ce soit. Je ne te l'ai peut-être pas assez dit...

Elle lui prit la main qu'elle serra de toutes ses forces.

— Nous avons été tous les deux un peu négligents... mais cela n'arrivera plus, Joël. Plus jamais.

Devait-elle lui raconter ce qui était arrivé ? Pou- vait-elle le faire ? Peut-être un jour. Mais, pour l'instant, elle voulait savourer son bonheur d'avoir retrouvé l'homme qu'elle aimait.

Une infirmière entra dans la pièce et appela Joël.

— Je suis navrée, docteur Harrison, on vous demande en salle de réanimation.

Il se pencha pour embrasser Ashley.

— Je reviens très vite. Je t'aime, mon cœur, et ne t'inquiète pas. Neal dit qu'il n'y a aucun problème.

Il se tourna, près de partir, mais elle lui saisit la main.

— Joël...

— Oui?

— Je veux me marier.

Il la fixa, surpris.

— Tu es sérieuse ?

L'attirant à elle, elle l'embrassa. Elle savait qu'il trouvait cette requête bizarre dans la mesure où cela faisait des mois qu'il la suppliait de fixer une date pour le mariage.

— Es-tu sérieuse ? répéta-t-il. Tu es vraiment prête ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse. Pourquoi pas ce soir ?

— Ce soir ? (Il sourit.) Je crois que je vais demander à Neal de te faire passer une autre radio du cerveau...

— Non, Joël. (À son tour, elle le dévisagea avec gravité.) Il n'y a pas le plus petit doute dans mon esprit. Je veux t'épouser, porter tes enfants et monter à cheval avec toi.

— À cheval ?

Elle hocha la tête, amusée.

— Je suis sûre que je me débrouillerai très bien.

— Mais pourquoi ce soir ? Je pensais qu'un mariage à l'église...

— ... serait parfait, conclut-elle. Une fois que je serai guérie, on se mariera à l'église. Mais d'ici là... j'ai besoin de savoir que tu es à moi.

— Je serai toujours à toi.

— Oui, mais je veux en être absolument sûre, murmura-t-elle.

— Ça va nous faire une drôle de lune de miel, se moqua-t-il. Avec deux côtes fêlées et une commotion !

— Pas besoin d'une lune de miel. Je veux juste t'appartenir aux yeux de tous... et surtout à tes yeux.

Il la regarda avec amour.

— Je vais m'arranger pour que nous soyons mariés ce soir même, annonça-t-il calmement.

Quand il eut disparu derrière la porte, Sue se tourna vers son amie. Elle fouilla dans une poche de sa veste et lui tendit sa bague de fiançailles.

— Écoute, ma petite, ne me demande pas comment j'ai su que tu changerais d'avis. Mais j'étais certaine que tu voudrais récupérer cette bague.

Soulagée au point d'en défaillir, Ashley serra la bague sur sa poitrine. Quelqu'un là-haut veillait sur elle.

— Joël ne sait pas ?

— Joël ne s'en doute même pas.

— Comment as-tu fait pour entrer dans son bureau ?

— Facile. Après lui avoir annoncé que tu étais aux urgences, je me suis glissée dans le vestiaire des infirmières et j'ai emprunté une blouse. Ensuite, il m'a suffi de dire au garde devant son bureau que je venais chercher un dossier dont le DrHarrison avait un besoin urgent. J'ai pris la bague et le mot, et voilà ! Tout est bien qui finit bien.

Ashley ferma les yeux.

— Oh, Sue... Comment pourrai-je jamais te remercier ?

Sue lui sourit de toutes ses dents.

— Ne t'en fais pas. Je trouverai sûrement quelque chose !



## ÉPILOGUE

Une cloche tintinnabula dans le hall. Daniel se dressa immédiatement, jetant un dernier coup d'oeil à son épais dossier.

Les immenses doubles portes s'ouvrirent et un vieil homme apparut, vêtu d'une longue robe immaculée.

- Daniel ?
- Oui, monsieur.
- Gerrbria va vous recevoir.
- Merci.

Respirant profondément, Daniel pénétra dans le Grand Hall. Il pressa le pas sur le sol de perles nacrées pour rejoindre au plus vite Gerrbria qui se levait pour l'accueillir.

- Sois le bienvenu, Daniel.
- Merci, monsieur.
- Eh bien, notre plan a fonctionné à merveille, n'est-ce pas ?
- À merveille, monsieur. Mais je n'en suis pas surpris : vous êtes très fort.

Gerrbria poussa un soupir de satisfaction.

- Une coupe de nectar pour fêter ça ?

- Non, merci, monsieur. Je dois m'occuper d'un mariage.
- Ah oui... Ashley et Joël, n'est-ce pas ?

Daniel hochait la tête avec un sourire.

- Je ne l'ai jamais vue aussi heureuse.
- Notre choix était le bon.
- Oui, monsieur.

Sans s'attarder, Daniel prit congé et retourna au travail : il y avait encore beaucoup de femmes qui attendaient l'homme de leur vie.